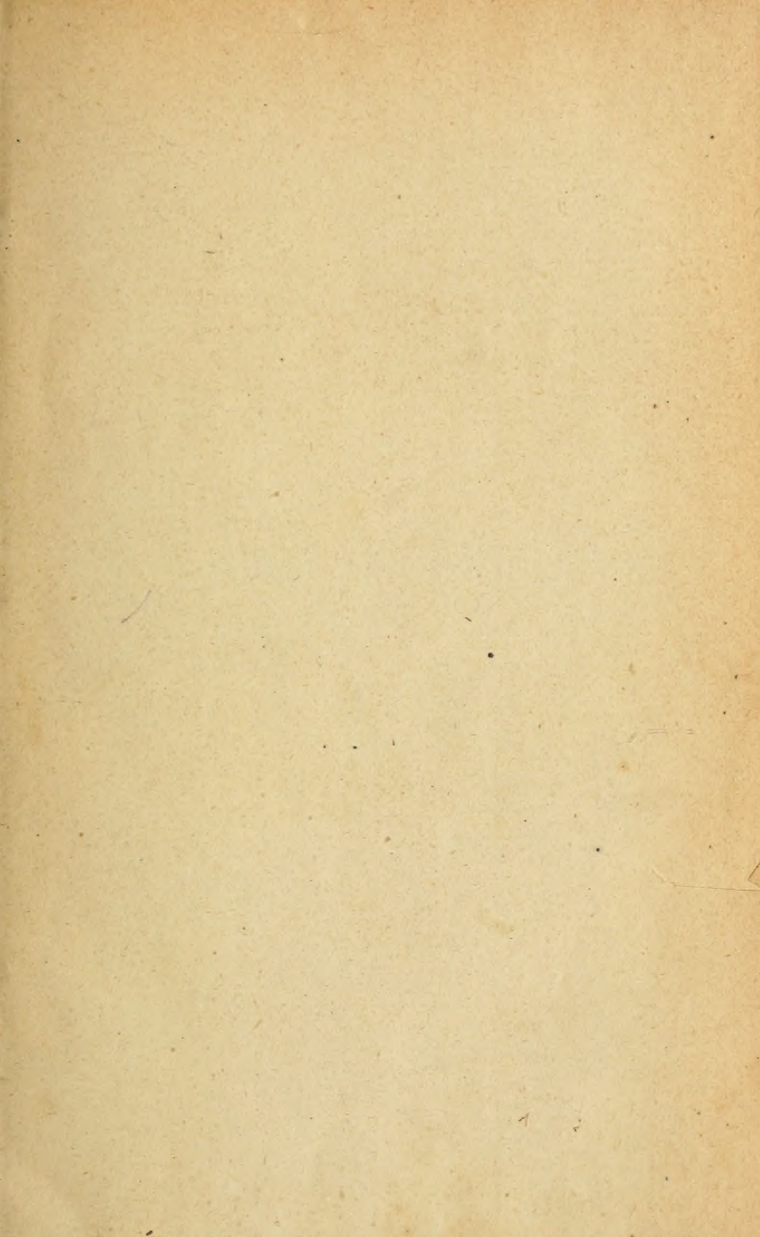


LES RACES QUI MEURENT

Danielle d'ARTHEZ

Les Races qui meurent



LIBRAIRIE BLÉRIOT
HENRI GAUTIER, ÉDITEUR
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55
PARIS

LES RACES QUI MEURENT

CHAPITRE I

Sur le bord de la route qui va de Carnac à Auray, tout près de cette ferme du Menec qui a donné son nom aux alignements de menhirs peuplant cette lande sauvage, s'élève une vieille bâtisse grise, aux toits de tuiles noircies.

Demeure de paysans, ou gentilhommière ? on hésite. Une tourelle dont le toit aigu est couvert d'une centaine de pigeons qui, de là, surveillent les champs d'alentour, rappelle le colombier noble ; mais les murs lézardés, les fenêtres à petites vitres épaisses et verdâtres, les portes basses, — et surtout l'aspect misérable de l'ensemble, — disent la ferme pauvre de la pauvre Bretagne. De chétifs pommiers au tronc fendillé, allongeaient leurs branches noires de vieillesse jusque sur la maison ; une ombre humide s'amassait sous ces arbres, pourrissant

l'herbe de la cour, faisant éclore les champignons autour des marches de la porte principale.

Une vieille barrière ruinée donnait accès dans cette cour plantée, où quelques pommes trouées des vers achevaient de se décomposer dans l'herbe moussue. L'aile droite du logis se terminait par un four à cuire le pain, sorte de cube de maçonnerie surmonté d'un dôme d'argile séchée, le tout abrité par un toit de tuiles ruiné ; des poules mélancoliques picoraient tout à l'entour, en compagnie d'une petite vache rousse et d'un âne. Un puits, habillé de mousses et surmonté de deux branches de ferronnerie supportant une poulie, était à côté. Le vent, très âpre, qui, à travers la lande, apportait jusqu'ici les senteurs salines de l'Océan, balancait la poulie rouillée, et en tirait de plaintifs grincements, auxquels répondait le cri de la girouette, qui, du haut de la tourelle, semblait un guetteur préposé à la garde de l'horizon...

Des barreaux de fer assuraient les fenêtres du rez-de-chaussée contre les entreprises des voleurs, — précaution qui semblait superflue, car l'aspect extérieur de la maison ne donnait pas une haute idée des richesses de ses habitants. — Au-dessus de la porte, ornée d'un fruste heurtoir de fer, et d'un guichet ouvragé comme on en voit à certains huis de couvent, une pierre de granit, grossièrement sculptée, présentait la figure d'un écusson, où se

distinguaient encore sous la mousse les armoiries du propriétaire : une croix cuivrée, accompagnée de trois coquilles 2 et 1.

Ces toits croulants abritaient M. le baron de Carcabœuf, — l'on prononçait dans le pays Carcabeux, — sa famille et ses serviteurs, lesquels serviteurs se composaient de l'âne, de la vache, des poules et d'une très vieille servante sourde, qui faisait tant bien que mal la cuisine et la cuisson du pain. Quant à la famille, elle était assez nombreuse ; le baron avait sa mère âgée de 78 ans ; son fils Humbert, qui achevait son service militaire ; sa nièce Valérie, et enfin sa fille Sylvie, que l'on appelait la Chanoinesse. Les filles aînées des Carcabœuf étaient de droit chanoinesses du Chapitre noble de Nuremberg en Allemagne. Un chevalier de Carcabœuf avait, au XIIIe siècle, épousé une Allemande, alliée à une maison princière, et cette arrière-grand'mère avait apporté dans la maison de son mari un droit héréditaire, dont toutes les aînées de la famille avaient joui jusqu'à leur mariage, lorsqu'elles se mariaient, cas rare, surtout depuis plusieurs générations ; car la ruine de la famille forçait la plupart du temps ces pauvres filles d'entrer au couvent ; beaucoup avaient porté leur titre aux Ursulines de Vannes, afin de laisser tout le bien patrimonial au fils aîné représentant du nom ; les cadets entraient dans les ordres, devenaient curés de campagne, ou moines

de l'un des nombreux couvents de la Bretagne. Les traditions antérieures à la Révolution s'étaient conservées dans cette famille avec une religieuse fidélité.

La race bretonne est attachée à ses coutumes, tellement que l'on retrouve encore dans nombre de cérémonies et de superstitions populaires, les traces des croyances et des usages des vieux Celtes, d'où descend ce peuple de granit.

Les Carcabœuf, puissants dès le XIe siècle, eurent plusieurs âges de splendeur ; puis, à dater de Louis XIV, ils avaient décliné, n'étant pas des gens de Cour, ignorant la bassesse du courtisan, entêtés dans leur fier et farouche isolement chez eux, sur leurs terres. Rapidement leur fortune avait décru ; à la Révolution, ils possédaient encore quelques terres et métairies. Le baron d'alors demeura paisible jusqu'en 1793. Ce qui se passait « en France » intéressait peu les Bretons ; que le roi fût mort et la République proclamée, peu leur importait ; ils ne savaient qu'imparfaitement les événements, et ne les apprenaient que longtemps après qu'ils étaient passés. Ce coin de province demeurait paisible ; l'autorité des seigneurs n'y était pas ébranlée ; aux offices, le baron recevait encore l'encens, suivant son antique droit seigneurial.

Mais, lorsqu'il s'agit de défendre les droits de la Bretagne contre les brigands, lorsqu'il s'agit d'en

réalité, ce fut la cause principale de la révolte) d'empêcher les « gars » d'aller aux armées, pour défendre la République, oh ! alors, tout ce peuple se souleva, nobles, bourgeois et paysans. Ils ne connaissaient pas la France ; l'idée de patrie tenait pour eux dans leur province ; les jeunes gens s'enfuirent dans les bois, pour éviter d'aller à la guerre et lorsque les Bleus parurent dans le pays, les fusils partirent tout seuls, derrière chaque buisson et chaque touffe de genêt, sans qu'il y eût entente préalable ; toute ferme, toute maison, toute ville, tout castel de gentilhomme devint lieu fortifié contre les Bleus. Les Carcabœuf, comme les autres, furent des Chouans enragés ; la vieille ferme subit un siège dont elle conservait la trace ; la tourelle gardait des balles incrustées dans ses flancs, et les murs du rez-de-chaussée étaient noircis encore par les flammes de l'incendie qui détruisit les toitures et tout le premier étage. Ce premier étage n'avait pas été reconstruit, faute d'argent ; et, depuis ce temps, le logis décapité, surbaissé comme une tanière de paysan, avait pris l'apparence d'une ferme ; la tourelle seule maintenait encore la noblesse de la vieille gentilhommière ; avec ses pigeons, neige vivante et douce, qui se posaient sur son toit, volaient alentour, entraient et sortaient par de petites ouvertures percées sous les chéneaux, près des gargouilles de pierre.

Après la tourmente, après l'extinction absolue de la Chouannerie, après le drame de Quiberon, où le baron de Carcabœuf périt avec tant d'autres, les débris de la famille revinrent au foyer détruit par la guerre civile. Des terres et métairies, il ne restait rien que le jardin, la cour plantée de pommiers, et trois champs qui entouraient le logis.

La Restauration ne fit rien pour les petits nobles qui ne réclamèrent que timidement une compensation à leur ruine : comme beaucoup d'autres de leur province, les Carcabœuf s'enfoncèrent dans le bourbier sans fond de la misère : le baron actuel avait vécu toute sa vie en paysan pauvre, cultivant lui-même son champ, vivant de galette de sarrazin, et mangeant de la viande aux jours de fête seulement.

L'intérieur de la maison décelait tout d'abord la profonde gêne où se débattaient ses habitants. Elle se composait principalement, cette maison, d'une très vaste salle à cheminée de pierre, au parquet carrelé de terre cuite, au plafond garni de poutres brunies par le temps. Cette salle était le lieu de réunion de la famille. Quoiqu'elle fût éclairée par deux fenêtres, il y faisait sombre ; car ces fenêtres trop basses, garnies de carreaux en fond de bouteilles, obscurcies encore par le treillis de barres de fer qui les défendait contre les rôdeurs, donnaient une lumière tout à fait insuffisante pour une si vaste pièce.

Là-dedans, une lourde table de chêne à pieds tors, des chaises massives recouvertes de cuir usé, un buffet vermoulu, mais conservant une certaine allure, et sculpté aux armes des Carcabœuf ; une vieille horloge scandait le rythme des heures, de son balancier de cuivre, fatigué de mesurer le Temps depuis deux siècles. Cette horloge, au timbre sonore, réglait les habitudes de tous les êtres de la maison : une régularité de couvent. A cinq heures, tout le monde se levait, même la vieille grand'-mère à midi, l'on s'asseyait, autour de la table, et le baron disait les grâces, à sept heures, le souper les réunissait ; après quoi, à la lueur d'une maigre chandelle de résine, la chanoinesse faisait une lecture, pendant laquelle le baron s'endormait, la grand'mère, tricotait, et la servante un peu à l'écart, mais admise pourtant dans le cercle de famille, filait, d'un rouet agile, du lin que l'on allait vendre au marché de Vannes.

Le timbre impérieux de l'horloge sonnait neuf heures ; le baron s'éveillait, disait la prière à haute voix ; la servante couvrait le feu avec les cendres de l'âtre, et tout le monde s'allait coucher. Sous le toit, trois chambres mansardées servaient au baron, à sa nièce et à la servante ; la grand'mère occupait une pièce au rez-de-chaussée, la plus habitable du logis ; quant à la chanoinesse, elle logeait dans la chambre de la tourelle, tout en haut de l'escalier de pierre, à

côté des pigeons, dont les roucoulements et les bruissements d'ailes l'éveillaient au petit jour, même avant la diane sonnée par la grande horloge.

Lorsque le fils du baron, Humbert, que l'on appelait plus ordinairement le Chevalier, vivait dans la demeure paternelle, il devait se contenter d'une mansarde, sous le toit de la grange, au-dessus de l'étable, et à côté des fourrages. On y montait par une échelle raide ; on y respirait, il est vrai, la forte odeur des bêtes qui logeaient en-dessous, mais aussi l'enivrant parfum du foin nouvellement coupé ; et ce réduit, ouvrant sa petite lucarne sur la lande, n'avait pas jusqu'alors paru inhabitable à Humbert de Carcabœuf. Il était habitué à la dure, comme son père et sa grand'mère.

Ces gens n'avaient pour tout réconfort, dans la rude vie qu'ils menaient, que le sentiment de la supériorité qu'ils devaient à leur naissance. Ce sentiment était en eux développé à l'extrême. Ayant conservé les habitudes de vie patriarcale du temps passé, ils en avaient aussi conservé les idées et les préjugés. Le baron n'ouvrait jamais un journal, et par conséquent ne s'apercevait pas de la marche du siècle : il ignorait tout ; il vivait dans un isolement entêté et farouche, au fond de sa ferme, en ce pays d'Armorique dont il semblait une incarnation rude, obstinée, loyale et ignorante. Il avait la solidité et l'immuable raideur des menhirs dressés sur la lande;

il semblait être leur descendant direct, aussi âpre et insensible aux ennuis de la vie qu'ils eussent pu l'être eux-mêmes. La seule feuille imprimée qui entrât périodiquement à la ferme, c'était *la Semaine religieuse du diocèse de Vannes*, prêtée à la grand'-mère, par M. l'abbé Le Goffic, curé de Carnac, qui avait fait l'instruction du chevalier, et même celle de la chanoinesse.

L'abbé était le fils d'un paysan de la contrée ; il était tout à fait selon le cœur du baron, car il avait conservé un respect profond pour tout ce qui portait le nom de Carcabœuf ; et, lorsque Humbert, dans son enfance, avait commis quelque sottise méritant punition, c'était dans les termes les plus déférents qu'il annonçait à « Monsieur le chevalier » l'obligation où il allait se trouver de lui faire donner le fouet par M. le baron ; fonction dont le baron s'acquittait avec une sévérité que peu de pères auraient aujourd'hui.

Après l'exécution, accrochant au-dessus de la cheminée le fouet de chasse en cuir tressé qui avait servi d'instrument de supplice, le baron concluait en disant :

— C'est un fouet de famille ; il appartenait à Louis-Armand de Carcabœuf qui eut l'honneur de rencontrer aux Etats la fameuse marquise de Sévigné. Tous les Carcabœuf s'en sont servis pour élever leurs enfants. Il n'est pas près d'être hors de service ; pensez-y, chevalier !

Le chevalier, les épaules meurtries, allait se faire panser par sa grand'mère ; et malgré la crainte de la cravache ancestrale, continuait à faire les barbarismes et les non-sens les plus déplorables en latin.

De cela, le baron n'était pas autrement indigné ; car dans ses vieilles idées, il ne messayait pas à un gentilhomme de mépriser les études, bonnes pour les gratte-papier, tabellions et clercs. L'instruction donnée par le bon curé n'avait donc produit qu'un fruit sec.

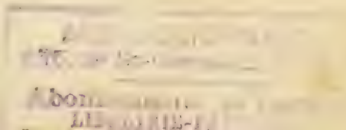
Humbert de Carcabœuf était un grand et robuste garçon, aux traits lourds, au front étroit et obstiné, sans qualités bonnes ou mauvaises, imbu seulement de la grandeur de son nom, habitué à une existence très dure, et sachant, tant la ruine de la famille était complète, qu'il n'avait pas d'autre perspective que de cultiver son champ, comme le faisait son père et le ferait son fils, s'il en avait un. La suprême ambition de la famille qui reposait tout entière sur le chevalier, était de le voir épouser M[lle] de Saint-Colomban, une orpheline qui possédait quelques arpents de terre, où poussaient surtout des ajoncs et des pierres. Mais, cette jeune fille dont la famille était ancienne et alliée aux Carcabœuf, était aussi l'héritière, en expectative, d'une vieille dame, sa marraine, dont la fortune était évaluée à trois mille francs de revenu

environ, somme fabuleuse ! En conséquence de sa situation, Marthe de Saint-Colomban était le point de mire de plusieurs nobliaux des environs ; et les Carcabœuf ne se dissimulaient pas que sa conquète était chose ardue. Il est vrai que, de leur part, il avaient aussi, ce qu'en style de contrat, on appelle des espérances.

Un frère cadet du baron, refusant d'entrer dans les ordres, malgré les traditions de famille, s'était, quelque quarante ans auparavant, engagé comme mousse sur un vaisseau marchand, et pendant de longues années n'avait pas donné de ses nouvelles. On racontait dans le canton, qu'il avait fait une fortune immense dans des pays mystérieux que le baron désignait sous un nom générique : les Iles...

Cela ouvrait à l'imagination des champs infinis de rêverie, où passaient des visions de monceaux d'or, de perles fines, de diamants, d'esclaves, de plumes d'autruches et d'oiseaux aux couleurs de pierreries... Les Iles, pour le baron et pour sa mère, signifiaient outre l'Amérique et l'Asie, l'Océanie, les Antilles, tous les pays exotiques et inconnus, d'où l'on rapporte des singes, des perroquets, des nègres, des cachemires et la fièvre jaune, et d'où l'on revient millionnaire.

Adhémar de Carcabœuf en revint, de ces îles lointaines ; mais beaucoup moins riche qu'on l'avait espéré ; fatigué par une vie passée en alternatives de



misère et de plaisirs, après avoir trafiqué de longues années, fait maints voyages sur mer, il s'amusa durant trois ans, à Paris ; après quoi, établissant un jour son bilan, il trouva qu'il lui restait environ cent mille francs, très peu decheveux et une goutte sciatique compliquée de rhumatismes articulaires, qui l'avertissaient de prendre sa retraite. Il revint donc en Bretagne, revit sa mère et son frère ; mais ne voulut pas entrer dans la ferme paternelle, redoutant la pauvreté du logis, et l'ennui de vivre jusqu'à la mort sur cette lande déserte, sous la volonté dominatrice du baron. Il se logea dans une jolie maisonnette, à Vannes, sur le bord du canal ; ses quatre mille francs de revenu lui procurèrent, en ce patriarcal pays, une existence suffisamment confortable dans laquelle il s'installa, vieux garçon un peu égoïste. Lorsque la goutte et les rhumatismes ne le tourmentaient pas, il faisait du yachting sur le canal, et quelquefois de charmantes excursions en mer, jusqu'à Port Navalo, avec un jeune homme de ses amis, Louis Le Braz, dont le rôle fut assez important dans le drame qui devait bouleverser cette famille, jusqu'alors paisible et résignée à sa pauvreté.

Par un jour froid et brumeux du mois de novembre, Adhémar, exempt de rhumatismes, arriva dans la petite gare de Plouharnel, la plus proche de Carnac. Il prit l'une des grinçantes carrioles qui

font le service, et descendit devant l'église ; il n'y avait plus que deux kilomètres à faire à pied, pour arriver jusqu'à la ferme des Carcabœuf. Il se mit en chemin, et fut vite rattrapé sur la route du Menec, par l'abbé Le Goffic, qui, le reconnaissant, avait hâté le pas.

— Monsieur Adhémar, je vous salue respectueusement.

— Ah ! c'est vous, monsieur le curé ? vous venez à la ferme, sans doute ?

— Justement, monsieur Adhémar ; je suis invité par M. le baron, au dîner qu'il donne en l'honneur du retour de son fils, mon cher élève, M. le chevalier de Carcabœuf.

— Le dîner ! répéta Adhémar. Piètre dîner, j'imagine ! Je me souviens encore de l'ordinaire de la maison, dans ma jeunesse. Il fallait être affamés, comme nous l'étions, pour y mordre. Du lard, de la galette, de la bouillie de sarrazin... et des anguilles fumées... le menu des porteuses de sel... Mon père faisait une fois par an sa provision d'anguilles, à l'époque où l'on vide les salines ; à ce moment-là, on les a pour rien. Une voiture coûte quelques francs ; Marie-Anne les préparait, les pendait dans la cheminée, pour les fumer après les avoir salées ; après quelques mois, cela ressemblait à de vieux sarments de vigne séchés... Et c'était appétissant, vous pouvez le penser ! Du reste, vous

savez, par expérience, ce que c'est, puisque ce mets spartiate est la nourriture habituelle des gens pauvres du pays.

— C'est un bien triste signe de la dureté des temps, soupira le curé, que les Carcabœuf en soient réduits aux misères des paysans ! Pour ceux-ci, ils y sont faits depuis tant de siècles, qu'ils n'imaginent pas même que les choses puissent être autrement ! Il faut espérer que le Seigneur prendra en pitié notre Bretagne, et nous ramènera le bon temps jadis.

Adhémar secoua les épaules d'un air d'incrédulité.

— Le bon temps jadis n'était pas bon pour tout le monde, dit-il. Il faut être juste ; pourquoi serions-nous plus à plaindre que les paysans ? L'anguille fumée ne leur est pas meilleure qu'à nous...

Et sans s'apercevoir de l'étonnement douloureux causé au curé par cette réponse, qui indiquait des idées singulièrement audacieuses pour un Carcabœuf, il continua :

— Nous avions, quand même, d'agréables moments ! Mon frère et moi, nous allions à la pêche, et quand nous rapportions une langouste ou quelque beau turbot, nous faisions bonne chère à la maison. J'ai même subi une fois la plus belle application du fouet de famille dont je me souvienne... Revenant de la pêche avec une langouste, je rencontrai un

touriste, lequel voyant un petit gars en sabots et veste de coutil, ne s'imagina pas qu'il avait l'honneur de s'adresser à un Carcabœuf, et m'offrit une pièce de cinq francs, en échange de ma pêche. J'acceptai. J'avais déjà la bosse du commerce... Ne secouez pas la tête, mon ami. Elle est ridicule, cette stupide horreur du travail, qui nous fait nous résigner à mourir noblement de faim, sous nos toits en ruine. Enfin, mon père fut de votre avis ! Il prit la pièce de cinq francs, et me déclara qu'il la donnerait à la quête, pour les pauvres, le dimanche suivant... étant pauvre lui-même, peut-être bien la garda-t-il !... Je l'en ai soupçonné... Mais, séance tenante, il m'administra la plus magistrale volée que j'aie reçue. Et pas sur les épaules... non, il voulait me traiter en manant, car j'avais dérogé !... J'étais âgé de douze ans ; le lendemain, je m'enfuyais de la maison ; je parvenais à m'embarquer comme mousse, sous les ordres d'un coquin qui faisait la contrebande, et ne me demanda pas d'où je venais. L'apprentissage que j'avais fait du fouet de chasse de mon père me fut utile dans ma carrière... Je vous réponds qu'autrefois, les mousses recevaient plus de coups que de morceaux de pain... Enfin !... tout cela est fini !.. me voici à la retraite... Et malgré l'aisance dont je jouis, je voudrais encore revenir à ce temps-là...

— Oui, vous avez gardé vos goûts de navigation,

dit le curé, d'un ton ambigu. Très souvent, vous allez pêcher dans le canal ; vous montez sur les bateaux de M. Louis Le Braz, l'armateur de Vannes... On vous a vu, même, à Port-Navalo, il y a peu de jours, en compagnie de ce jeune homme.

Il y avait, sous ces paroles, un reproche voilé, qui fut compris par Adhémar... Il secoua les épaules, avec impatience.

— Morbleu, mon cher ami, vous êtes plus royaliste que le roi, plus Carcabœuf que ne serait mon frère !... Le Braz est un charmant ami, j'ai pour lui autant d'affection que j'en puis avoir. Il est sérieux, instruit, bien élevé, intelligent... Je le préfère mille fois à cette grosse brute de Humbert !

— Seigneur ! s'écria l'abbé Le Goffic, avec une expression d'horreur... Traiter de telle sorte M. le chevalier, votre neveu... Lui préférer ce Le Braz, le petit-fils du pire ennemi des Carcabœuf ! Vous ne pensez pas ce que vous dites.

— Allons, raisonnons ; et essayez donc de comprendre que les Carcabœuf ne valent pas plus que d'autres, qu'ils peuvent être des brutes, comme est Humbert, — à moins que, ce dont je doute fort, le métier militaire n'en ait fait un homme de valeur !... — Comprenez, enfin, que les Carcabœuf ont été leurs pires ennemis à eux-mêmes. J'ai vécu : j'ai vu le monde. Quand je suis revenu dans ce triste pays, quand j'ai revu la misérable ferme où tous

les miens demeurent attachés invinciblement, comme le lierre s'accroche aux arbres morts, j'ai compris que c'est l'inertie, le manque de volonté, l'entêtement dans les vieux usages, et surtout, écoutez-moi bien, la morgue nobiliaire, qui ordonne à un Carcabœuf de mourir de misère, plutôt que de se résigner à faire du commerce ou de l'industrie ; j'ai compris que c'était cela qui nous condamne à une fin définitive et prochaine. Sous peine d'anéantissement, une race ne peut rester immobile, lorsque, autour d'elle, tout est en marche vers le progrès... Se cramponner aux souvenirs du temps passé, espérer qu'il pourra revenir, c'est une illusion enfantine, et qui ne résiste pas au plus simple raisonnement. Si je me donne la peine d'essayer de modifier vos idées, c'est que, je le prévois, votre influence sur ma mère et sur mon frère nous sera nécessaire avant peu. Et il serait bon que vous préparassiez le terrain... Louis Le Braz a vu souvent chez moi, ma nièce...

— Madame la chanoinesse ?...

— Non... celle-ci est trop Carcabœuf, c'est-à-dire hautaine et majestueuse, pour avoir pu plaire à Louis. Je parle de Valérie, la fille de ma sœur, qui habite chez mon frère, en qualité de sa pupille.

— Mlle Valérie de Kérity a eu l'honneur de plaire à M. Louis Le Braz ? dit ironiquement l'abbé.

— Il y a toujours de l'honneur à conquérir l'es-

time d'un galant homme, riposta Adhémar; pour moi qui connais Le Braz, je pense que Valérie ne peut espérer un mari plus réellement distingué. Que pouvait-on rêver pour elle ? Quelque gentilhomme des environs ? Dans le genre de Humbert, c'est-à-dire incivilisé, ignorant, lourd, vaniteux et ruiné ? Belle perspective d'avenir pour cette enfant, qui est vivante, elle... gaie, rieuse et jeune; et non pas une reine de tragédie comme la chanoinesse !

Le curé, bouleversé par la confidence qu'il venait de recevoir, et qui l'indignait tout autant qu'elle eût indigné le baron, ôta son chapeau devant une croix de granit dressée à l'angle du chemin, et dit :

— Sainte Marie, priez pour nous. Cette croix, monsieur le chevalier, a été érigée en ce lieu le 3 janvier 1817, en mémoire de votre ancêtre, Armand-Adhémar, qui périt à cette place même, le 3 janvier 1799, blessé à mort, par Louis Le Braz, grand-père de votre ami, et depuis, colonel dans l'armée de Napoléon.

Une violente indignation fit pâlir Adhémar; il dit d'une voix serrée par l'émotion :

— Intolérance ! Devez-vous vous attacher à entretenir les haines de famille, ou bien à les éteindre ? Votre affirmation n'est pas exacte. Mon bisaïeul mourut, après un combat, dans cette déplorable guerre civile de la Chouannerie. Il fut tué par un

bleu de la troupe conduite par le colonel Le Braz ; mais non pas de la main de celui-ci, qui au contraire fit enlever le corps, et le fit reporter chez nous à la ferme dont j'aperçois d'ici la tourelle. Les Le Braz furent d'un parti, les Carcabœuf de l'autre, voilà tout ; et c'est bien assez, sans qu'on y ajoute cette indigne fausseté. Le colonel était un homme brave, honoré, commandeur de la Légion d'honneur. Il fit vingt fois la preuve de son courage, dans les campagnes d'Egypte, d'Italie et du Rhin. L'accuser d'un guet-apens est une infamie, que je ne souffrirai pas. Je suis plus Carcabœuf que vous, j'imagine ? Et je n'aurais pas pour ami le petit-fils d'un brigand qui aurait tué l'un des miens...

Décontenancé, M. Le Goffic balbutia :

— C'était un acquéreur des biens nationaux ; il a commencé la fortune de sa famille, en achetant à vil prix des prairies appartenant au couvent des Visitandines de Vannes.

— Oh ! pour cela !... dit insoucieusement Adhémar... les Carcabœuf n'en sont pas lésés... Que les Visitandines le tiennent en piètre estime, c'est leur droit... Vous m'avez irrité, mon cher abbé, et j'ai parlé avec une véhémence que je vous prie d'excuser... Je vois que je vous demandais une chose qui n'est pas en vous... Vous ne pouvez pas me comprendre... Je vous inspire un effroi mêlé d'horreur... à peu près ce que ressentent aussi pour moi

ma mère et mon frère... Je suis, à vos yeux, à tous, une sorte de pirate, qui a perdu dans ses courses, à travers le monde, la notion du bien et du mal... J'avais espéré que vous, un fils de paysan, me comprendriez : non, vos pères étaient nos serfs dès l'an 1300, et vous ne pouvez vous affranchir d'une servitude de six siècles. Pour vous, les Carcabœuf sont toujours une race supérieure, quelque chose d'intermédiaire entre Dieu et l'homme. C'est fort beau, en somme, cet attachement et cette résignation... Donnez-moi la main, pardonnez-moi...

— Oh ! monsieur Adhémar murmura le curé, les yeux pleins de larmes.

— Bon. Ne nous attendrissons pas, cela nous couperait l'appétit... Et promettez-moi deux choses; c'est d'abord de rester neutre dans le drame qui se prépare, et ensuite, de vous souvenir qu'il n'y a pas une tache de sang entre les Carcabœuf et les Le Braz... seulement une mésintelligence dont la cause datant de cent ans doit être effacée. Songez donc ! Les hommes qui, à cette époque, furent ennemis, dorment côte à côte dans le cimetière de Carnac, depuis de si longues années, que leurs os, réduits en poussière, ont dû se mêler dans cette bonne terre qui nous accueille tous tôt ou tard, amis et ennemis, et nous réconcilie dans le silence final !... Ne voilà-t-il pas un beau sermon, l'abbé ?

— Monsieur Adhémar, vous valez mieux que je

ne pensais, puisque vous avez ces sentiments chrétiens, répartit le curé avec une naïveté qui fit sourire son interlocuteur. Je vous croyais devenu une sorte de païen, et je le déplorais de toute mon âme... Que saint Adhémar et saint Armand, patrons des Carcabœuf, soient bénis... Je ne comprends pas bien vos idées; mais je vous estime et vous respecte, soyez-en sûr. Je resterai neutre, s'il s'élève dans votre famille quelque dissension malheureuse, et je croirai désormais que ce ne fut pas le colonel Le Braz qui assassina le baron de Carcabœuf en 1799.

— Très bien. Nous voici arrivés. J'aperçois dans la cour mes deux nièces; ma petite Valérie accourt en m'apercevant; et l'imposante chanoinesse vient plus lentement à ma rencontre...

CHAPITRE II

La grande salle de la ferme resplendissait d'un éclat inaccoutumé. Sur la table de chêne dressée au milieu, le couvert était mis. Non pas avec une élégance moderne, car la pauvreté des hôtes du lieu ne leur permettait pas le moindre confort. On ne voyait sur cette table ni argenterie, ni cristaux. Les convives se servaient d'ustensiles de cuivre ou d'étain; de vulgaires gobelets de verre remplaçaient les cristaux aux étincelantes facettes; seulement, parmi les objets ornant la table, il y avait un certain nombre de pièces qui eussent fait la joie d'un collectionneur, et dont aucune des personnes présentes ne connaissait la valeur.

Plusieurs assiettes en vieux Quimper; un couteau de chasse qui servait de découpoir, et avait une admirable lame ciselée, emmanchée d'ivoire sculpté, arme de grand seigneur du XVIe siècle, qu'un amateur eût payée au poids de l'or; une grande aiguière d'étain, signée Briot, servait de pichet à

cidre ; deux ou trois plats du même métal sans valeur, mais ciselé avec l'art robuste et délicat des potiers d'étain de la Renaissance, contenaient les mets plus substantiels que recherchés, de ce repas de fête.

— Oh ! oh ! s'écria Adhémar, après avoir salué sa mère et son frère ; un gigot, un poulet, un bar... Nous allons dîner comme des banquiers millionnaires.

— Je vous prie, mon fils, ne nous comparez pas, même en plaisantant, à ces gens de la finance ! dit la vieille baronne de Carcabœuf, se redressant dans son fauteuil de paille.

— Le fait est qu'une comparaison semblable n'est guère possible, riposta gaiement Adhémar, jetant un regard sur les murs nus, les meubles usés, le plancher carrelé, tout cet intérieur rude et misérable où s'était écoulée sa jeunesse.

Et son regard s'arrêta sur sa mère, assise à sa place habituelle dans l'embrasure de l'une des baies cintrées qui distribuaient, par leurs vitres maillées de plomb, une parcimonieuse clarté dans la pièce.

Séchée, jaunie, recroquevillée comme un sarment de vigne, la vieille grand'mère, aux traits rigides sous ses cheveux blancs, semblait un pauvre spectre mélancolique, le fantôme de quelque aïeule morte plusieurs siècles auparavant, et qui venait encourager ses descendants à supporter vaillamment l'adversité.

Même dans les jours d'hiver, lorsque la neige couvrait les pommiers noirs et tordus, lorsque le froid entrait par toutes les ouvertures mal closes, elle ne quittait pas sa place auprès de cette fenêtre glaciale; elle ne s'approchait de la cheminée qu'à l'heure de la veillée, et passant les jours à tricoter des bas de ses doigts bleuis par le froid, la mine stoïque, sans se plaindre jamais de la dureté de son sort, du manque de feu, de la nourriture insuffisante et mauvaise, elle donnait aux autres l'exemple de la vaillance et de l'indifférence au mal.

Tous les matins, quel que fût le temps, y eût-il dans les chemins un pied de neige, elle se rendait à la messe de six heures à Carnac; ces deux kilomètres ne l'effrayaient pas; elle les faisait rapidement, ayant conservé une agilité et une vigueur de vieille chouanne, malgré son aspect usé...

Auprès d'elle, sur l'appui de la fenêtre, son gros livre de prières, ses lunettes d'argent, un chapelet dans un étui de bois sculpté; et l'éternel tricot aux longues aiguilles d'acier polies par l'usage.

Adhémar soupira, et les yeux brouillés d'un subit attendrissement, revécut en une seconde toutes les heures joyeuses et tristes de son enfance. Là, dans ce petit coin familier, sur ce rebord de fenêtre, à côté des lunettes, il crut voir encore les billes et les toupies qu'elle lui donnait lorsqu'il avait pris sa leçon de lecture; et devant le fauteuil, il aperçut le

petit tabouret de paille tout usé, sur lequel, enfant, il s'était assis pour les prendre, ces leçons pendant lesquelles il pleurait sur son alphabet déchiré... La mère alors grondait avec douceur ; mais si le père survenait, et constatait la paresse invincible de son fils, le fouet... ce fouet de famille qui encore pendait au-dessus de la cheminée, entre deux vieux fusils rouillés, prenait part à la discussion...

Adhémar qui, d'habitude, baisait respectueusement la main de sa mère, s'approcha d'elle, l'entoura de ses bras, et l'embrassa...

— Ma pauvre vieille maman !

Elle le regarda, surprise d'abord... et un sourire vint à ses lèvres décolorées, fit resplendir ses yeux ternis... Adhémar avait toujours été son préféré... Elle lui donna un petit soufflet caressant, du bout des doigts, et dit :

— Garnement !

C'était le mot qu'elle avait jadis, lorsqu'il faisait quelque espièglerie... Il se revit petit garçon malfaisant et bon... il la revit, elle, toute jeune... Pendant une minute elle eut vingt ans, pour lui. Puis, elle reprit son air imposant ; l'abbé s'avançait, d'ailleurs, pour saluer le baron et Humbert qui entraient. Et l'on se mit à table.

Le baron Armand était un homme de cinquante-cinq ans, grand, sec, nerveux, aux mains larges, les pieds chaussés de sabots comme un paysan qu'il

était, la face maigre, le nez aigu, le teint hâlé, les lèvres minces, les oreilles longues, les cheveux rudes et raides comme une brosse de crin. Il avait l'allure allongée et sèche d'un grand loup de montagne, dont l'échine est maigre, l'estomac rétréci par le jeûne, mais qui a les griffes solides et des jarrets d'acier. Jamais le baron n'avait ressenti un malaise physique même passager ; il était fait du même granit que la tourelle de sa maison ; insensible au froid, à la canicule et à la pluie ; habitué à vivre frugalement, il cultivait lui-même avec la charrue dont, avant lui, s'étaient servis ses pères, les trois champs qui entouraient la ferme ; lui-même soignait les animaux, l'âne et la vache ; lui-même vendait ses récoltes à la halle d'Auray ou bien à Carnac. Il était paysan par l'ignorance, l'étroitesse d'idées, l'habitude de rudes besognes et de l'économie forcée. Une seule chose le différenciait des fermiers, ses voisins : le sentiment de la haute dignité qu'il devait à sa naissance. Sur ce point, il était farouche, ayant l'esprit borné. Il eût sacrifié à ce qu'il croyait être l'honneur du nom, mère, frère, enfants et lui-même. Et comme il avait le cœur tout d'une pièce, du même granit que son corps, c'était un chef de famille assez effrayant.

Adhémar regardant Valérie, songeant à Louis Le Braz, et sachant que ces deux enfants s'aimaient, s'assombrit, en pensant à cela.

Humbert, assis à la gauche de son père, était son portrait vivant. Tel le baron avait été à vingt ans, tel il était. Grand, large d'épaules, roux de cheveux, sans barbe, les mains sèches et dures, les dents solides, l'œil petit et d'un bleu d'acier, M. le Chevalier avait tous les dehors d'un homme taillé pour la domination et la résistance. Mais ce fut avec une sorte de stupeur qu'Adhémar remarqua les changements qui s'étaient produits en lui, depuis trois ans qu'il était parti pour faire son service militaire, et pendant lesquels on ne l'avait pas vu en Bretagne.

Humbert affectait, à présent, une élégance de manières et d'expressions qui, facilement, dégénérait en pose ridicule chez cet homme dont le tact n'était pas très délicat. Le curé, occupé à dîner vigoureusement, Valérie, préoccupée de sa propre situation, et jetant de temps à autre à son oncle Adhémar des regards d'intelligence, le baron même, tout au plaisir de revoir son fils, après trois ans d'absence, ne remarquaient pas le changement d'attitude de Humbert ; mais la grand'mère et la chanoinesse, de même qu'Adhémar, s'en apercevaient avec un étonnement mêlé d'inquiétude.

— Eh bien, chevalier ? dit Adhémar à la fin du repas, que désires-tu faire à présent ? Tu as vingt-quatre ans, c'est l'âge où les Carcabœuf se marient.

— Quand ils se marient, riposta lourdement Humbert. Vous êtes resté célibataire, vous...

— Oui ; mais je n'étais pas l'aîné de la famille, moi. Tu ne penses pas m'imiter, j'espère? Mon exemple n'est pas des meilleurs, sous ce rapport, et sous beaucoup d'autres.

— Mais si, oncle Adhémar, votre exemple est bon. J'ai réfléchi, depuis que j'ai vu autre chose que cette masure...

La vieille dame tressaillit ; le baron fronça le sourcil, mais ne dit rien.

— ... Quand on revient de Paris, après y avoir vécu trois ans, continua le chevalier, sans s'apercevoir qu'il commettait un crime de lèse-famille, on se demande comment des êtres intelligents et porteurs d'un nom comme le nôtre, peuvent se résigner à végéter dans une pareille misère...

— Je vous souhaite de porter ce nom aussi dignement que ceux qui vous l'ont légué, dit sévèrement la vieille dame.

— Mais, grand'mère, il ne s'agit pas de cela. Je dis que notre famille est tombée dans une détresse déplorable ; l'oncle Adhémar, en quittant ce pays, où notre race se meurt d'inanition, a suivant moi agi en homme de courage ; et j'ai l'intention de faire comme lui.

— Vous avez l'intention ? répéta grand'mère, avec une indignation plus accentuée. Il me semble

que c'est à moi et à votre père d'avoir des intentions pour vous.

Humbert réprima avec peine un geste d'impatience... Chose singulière, le baron, si intraitable d'ordinaire en tout ce qui touchait à ses droits de chef de famille, ne disait rien... Adhémar comprit que, déjà, le père et le fils avaient discuté cette question brûlante de l'avenir du chevalier. Il poursuivit :

— Il est certain que notre bien patrimonial est réduit à la plus étroite mesure ; les bâtiments ont grand besoin de réparations.

— Ils dureront bien autant que nous, interrompit la vieille dame...

— Ma mère, dit le baron, il y a du vrai, vous ne pouvez le nier, dans ce que dit mon frère ; notre maison est déchue de son rang ; nous n'avons plus ni terres, ni châteaux, ni serviteurs ; je cultive la terre moi-même ; vous savez avec quelles privations nous vivons. Il est certain que si le chevalier pouvait relever notre fortune, je l'appuierais de ma volonté et de mes ressources.

— J'entends sonner les vêpres, dit Mme de Carcabœuf, sans répondre à son fils. Je vais prendre ma mante ; et si vous voulez, monsieur le Curé, nous irons ensemble à l'église...

Elle se leva ; la chanoinesse l'aida à mettre sur ses épaules une lourde cape de drap noir, bordée de velours, comme en ont les fermières du pays, et qui

leur donnent l'allure de religieuses. L'abbé Le Goffic, consterné, mais n'osant émettre un conseil, salua ses hôtes, prit le livre de prières de Mme de Carcabœuf, et se disposa à accompagner celle-ci. On les vit, par la baie vitrée, s'éloigner dans la direction du bourg.

— Ma mère a des idées très arrêtées, dit le baron d'une voix altérée, mais, si tes projets sont raisonnables, chevalier, et si je les approuve, je ne doute pas qu'elle ne consente elle-même à les prendre au sérieux... Je ne suis pas fâché qu'elle soit partie ; elle ne comprendrait pas bien ce que tu m'as dit, ce matin ; elle élèverait des objections de personne qui ne connaît rien aux affaires. Tu vas répéter devant ton oncle les plans que tu m'exposais tantôt. Et nous verrons ce qu'il dira.

Les deux jeunes filles firent un mouvement pour se retirer.

— Vous pouvez rester, ajouta le baron. La gloire de la famille nous intéresse tous au même degré... Et je regrette que la vivacité de ma mère l'empêche de discuter des choses si essentielles.

La gloire de la famille! Adhémar, à ce mot, jeta un regard sur Humbert, avec le sentiment que ce lourd et infatué personnage ne paraissait pas de taille à atteindre un si haut but... et lut dans les yeux de Valérie la même pensée ; mais la chanoinesse, l'œil étincelant, les lèvres frémissantes, re-

gardait son frère avec une expression d'orgueil et de confiance... et Adhémar soupira...

Ce titre de chanoinesse, qui éveille l'idée de quelque respectable vieille dame, était porté par cette jeune femme avec une dignité qui compensait ce qui lui manquait en années. Sylvie de Carcabœuf avait vingt-deux ans ; c'était une très belle fille, aux traits d'un dessin classique ; cheveux noirs, dents magnifiques, teint mat ; et ce qui donnait à sa physionomie un charme expressif, des yeux d'un bleu violet frangés de cils noirs, qui, lorsqu'ils souriaient, éclairaient son visage un peu sérieux.

Malgré sa haute stature, elle avait le pied étroit et cambré, la main petite aux doigts fuselés. Toujours vêtue de noir et portant aux jours de fête la croix d'or ciselé, attachée à un ruban bleu liseré d'or, insigne de sa dignité, la chanoinesse, malgré ses vingt-deux ans, inspirait un respect craintif aux gens du village ; elle riait rarement, et s'armait d'une glaciale politesse, pour tenir à distance ses inférieurs...

Et dans cette catégorie, il faut avouer qu'elle rangeait la plus grande partie de l'humanité... Richesse, beauté, talent, comptaient peu pour cet esprit, instruit dès l'enfance à considérer la naissance comme la seule valeur humaine. Les Carcabœuf étant de très ancienne et chevaleresque race, il s'ensuivait qu'elle considérait comme inférieurs tous

gens quelconques, sauf trois ou quatre familles ruinées et nobles du pays.

A part ce frénétique orgueil, Sylvie était bonne, intelligente et instruite, autant qu'une femme vivant dans son milieu pouvait l'être.

— Nous t'écoutons, chevalier, dit Adhémar.

— Pendant mes trois ans d'absence, je ne suis pas revenu à Carnac... mais je vous ai écrit assez souvent...

— Oui, quatre lettres en trois ans, interrompit Valérie, qui s'arrêta, confuse, sous le regard sévère du baron.

— Vous avez pu voir, par ces lettres, que je me suis lié avec quelques-uns de mes camarades du régiment. L'un d'eux est le fils d'un journaliste... Il se nomme Paul Dubois. Il m'a pris en amitié, m'a présenté à ses parents, de sorte que, les congés que j'ai eus, je les ai passés chez eux, puisque je n'avais pas les moyens pécuniaires de revenir ici... Les Dubois sont des gens charmants, très riches, recevant la meilleure société ; j'ai assisté chez eux à des soirées brillantes ; j'ai, par eux, été présenté chez des personnages très haut placés. Mon nom, d'ailleurs, me faisait rechercher, et j'étais là, en meilleure posture, bien que je fusse pauvre comme Job, que Paul Dubois, dont la poche était toujours pleine de louis...

— Naturellement ! dit le baron. Des millions ne

peuvent mettre sur le pied de l'égalité un Dubois et un Carcabœuf.

La chanoinesse partagea cette opinion... Adhémar demanda :

— Dans quels journaux écrit ce M. Dubois ?

— Je ne m'en suis pas informé, répliqua négligemment Humbert. Vous savez que je ne lis jamais, et les questions littéraires me laissent dans l'indifférence.

— Ce n'est pas la question littéraire qui est en jeu, c'est la question d'honorabilité. Tu ne parais pas te douter, chevalier, et cela fait honneur à ta droiture, qu'il y a à Paris une quantité d'escrocs et d'aigrefins, qui s'intitulent journalistes, et sont de véritables corsaires, toujours à la recherche de sots à duper, d'affaires à lancer, d'argent à s'approprier. Es-tu sûr que ton Dubois n'est pas de ceux-là ?

— Parfaitement sûr ! répliqua Humbert, avec véhémence. Il y a chez lui un luxe, dont aucun de vous ne peut se faire une idée... Meubles de prix, tableaux, argenterie...

— Cela ne prouve rien du tout... On est toujours prodigue, lorsque c'est l'argent des autres qui paie les frais...

— M. Dubois, je vous l'ai dit, reçoit la plus haute société...

— Décris-nous un peu cette société-là !... Nomme

quelques-uns des grands personnages chez lesquels il t'a fait admettre ?

— Mais d'abord chez un ambassadeur...

La chanoinesse rougit d'orgueil.

— Ambassadeur de quelle puissance?

— De la République Argentine... Don Emilio Ruiz n'est plus ambassadeur, mais il l'a été autrefois...

— Je n'aime pas les Républiques, dit le baron.

— Je parie, chevalier, qu'il n'y a dans ta haute société que marquis et comtes brésiliens, chiliens, péruviens, tous gens constellés de décorations extraordinaires, et de diamants très gros et très jaunes... des Américains du Nord, très riches ceux-ci, quelques femmes excentriques... bref une société cosmopolite... Toi seul, Français de vieille et honnête race...

— Mon Dieu, il est certain qu'il y avait là beaucoup plus d'étrangers que de Français, avoua le chevalier ; mais je ne vois pas qu'il y ait lieu de suspecter l'honorabilité de ces personnes qui, toutes, ont une vie respectable, une maison bien montée, un luxe certain et pas de dettes.

Adhémar eut un rire railleur qui lui attira un regard irrité de la chanoinesse, et une observation du baron.

— Je ne sais pas, mon frère, pourquoi vous voulez croire que ces gens qui vous sont inconnus ne

sont pas honorables. Votre opinion ne repose sur rien.

— Elle repose sur mes propres souvenirs. J'ai vu autrefois ce genre de cosmopolites, dont quelques-uns sont des désœuvrés inoffensifs, mais beaucoup sont des aigrefins de la plus basse qualité. Il est très facile à ces adroits compères de faire illusion sur l'esprit d'un jeune homme naïf, qui n'a jamais quitté son trou de Bretagne, et tient pour vrai tout ce qu'on lui dit.

— Mais, oncle Adhémar, quel intérêt auraient ces gens-là à m'attirer parmi eux, moi qui n'ai rien? En vérité, croyez-vous que je sois une proie qui vaille la peine que l'on s'en occupe?... L'idée de m'emprunter de l'argent peut-elle venir à qui que ce soit?

La réplique parut victorieuse au baron, Humbert ajouta :

— Sachez qu'au lieu de m'exploiter, de tirer de moi une somme quelconque, Dubois prétend me créer une situation admirable, et qui certainement me permettra de relever la fortune de notre maison...

— Oui-da?... Comment cela?

— Don Emilio, ancien ambassadeur de la République Argentine, est venu à Paris, pour contracter un emprunt. Il agit au nom d'une compagnie, qui va construire une ligne de chemins de fer à La Plata.

— Avec la garantie du gouvernement ?

— Non. C'est une ligne privée. Il y aura des bénéfices immenses. Le tracé est fait. Don Emilio m'a montré des plans. Une affaire d'exportation et d'importation va se greffer là-dessus. Ce qui coûte le plus cher et paralyse le commerce dans ces contrées-là, c'est la difficulté des moyens de transport. Vous comprenez qu'une société de commerce qui possédera un chemin de fer, réalisera de considérables bénéfices.

— Je n'aime pas discuter des affaires commerciales, dit le baron, secouant les doigts, comme s'il les avait salis de boue...

— Je ne ferais pas de commerce, répliqua vivement Humbert. On va fonder une banque, à Paris, pour contracter cet emprunt, et pour, ensuite, servir d'intermédiaire d'échange avec La Plata. On m'offre d'être sous-directeur et membre du conseil d'administration. J'aurais une situation de douze mille francs nets, plus cinq pour cent dans les bénéfices, ce qui, dans un peu d'années, étant donnée la prospérité certaine de l'entreprise, pourra me faire au moins cinquante mille francs par an...

Ébloui, le baron demeura muet. De pareils chiffres l'étourdissaient comme un coup de massue. Ils représentaient cinq ou six fois la valeur de tout ce que possédait la famille... Ils représentaient une

splendeur de luxe que n'avaient pas possédée les Carcabœuf, depuis le temps du roi Henri IV...

— Tu ferais un beau mariage, dit-il...

— Évidemment. Grand'mère me parlait jadis de Marthe de Saint-Colomban. Qu'est-ce que cela? Quelques maigres champs... Une ferme misérable, un petit héritage bon pour de pauvres gentilshommes bretons ruinés; mais non pas pour le chevalier de Carcabœuf, appelé, par son nom et la situation qu'il aura su se faire, à épouser l'une des plus grandes fortunes de France...

Le baron et la choinoinesse étaient intéressants à observer. L'orgueil les transfigurait, et ils enveloppaient, d'un regard étincelant d'enthousiasme, celui qui allait relever si haut leur maison abattue... Adhémar jeta une douche froide sur cette illusion... Il avait vécu, lui, et ce conte des Mille et une Nuits, cette situation extraordinaire, offerte à un jeune homme sans instruction et sans relations, lui semblait, à bon droit, suspecte.

— C'est admirable! dit-il avec un sérieux affecté. Et ce qui me surprend le plus, c'est que, ayant sous la main une foule d'hommes instruits et rompus aux affaires, on te choisisse, toi, un blanc-bec, ignorant tout, pour une place si importante. Il y a là un mystère.

— Eh! ils ne sont pas fâchés d'avoir parmi eux un Carcabœuf! déclara le baron. Cela don-

nera du poids à leur affaire. Ce sera un appui moral.

— En vérité, je le pense, ajouta le chevalier. Vous ne sauriez croire de quelles attentions on m'entourait.

Adhémar n'entreprit même pas de les faire changer d'avis. C'eût été inutile. Il reprit :

— J'imagine qu'il faudra déposer une caution ?

— Justement ! dit vivement le chevalier, qui abordait le point difficile de la négociation. Vous qui connaissez le monde, oncle Adhémar, vous savez que c'est l'usage... On me demande vingt mille francs.

Le baron s'assombrit, tandis que son frère, un sourire aux lèvres, hochait la tête.

— Une caution ! Une caution... répéta-t-il. Il leur faut une pareille somme pour cela ?

— Mais, mon père, songez que cette somme n'est rien pour eux... rien surtout en comparaison de la situation que j'aurai là... Des millions me passeront par les mains...

— Eh bien ? après ? Est-ce que la parole d'un gentilhomme n'est pas la meilleure caution ? Douteraient-ils de l'honneur des Carcabœuf, ces manants-là ?

Adhémar se frotta les mains avec satisfaction. Si l'honneur des Carcabœuf entrait en jeu, rien n'était fait... Mais le chevalier para le coup.

— Vous pensez bien, mon père, que tout au contraire on nous tient en haute estime. Dubois m'a expliqué que, s'ils n'y étaient pas forcés, ils ne me demanderaient rien. Mais les statuts de la société exigent que chacun des membres du conseil d'administration verse une somme d'argent. C'est un règlement établi. Tous s'y conforment. Comme l'on sait que je n'ai pas de fortune, on se contentera d'un versement minime.

— Minime... Tout ce que nous possédons...

— Minime par comparaison. Dubois verse cent mille francs... Don Emilio cent cinquante mille...

Un silence pénible suivit ces paroles. Adhémar, sachant que le patrimoine des Carcabœuf valait tout au plus la somme demandée, ne prenait pas la peine de démontrer l'inanité des projets de son neveu. Puisqu'il y avait un obstacle insurmontable, cela suffisait... Après un moment assez long, le baron dit :

— Vendre le logis est impossible. Où irions-nous ma mère et moi?... Avec quelles ressources subsisterions-nous?...

— On peut emprunter... hypothéquer... insinua le chevalier.

— Vous ne trouverez pas vingt mille francs à emprunter sur cette propriété, dit Adhémar. Et quand même vous les trouveriez, risqueriez-vous tout ce que vous possédez sur une pareille affaire ?

— Je risquerais tout, pour relever ma maison, dit le baron.

— Et si, au lieu de la relever, vous la précipitez dans la dernière misère ? Si cette affaire, comme mille autres toutes semblables, ne réussit pas, et que les vingt mille francs soient perdus ? Que ferez-vous ?

Le baron, partagé entre la prudence naturelle au paysan, et son orgueil insensé, faisait peine à voir.

— Mon oncle, je vous affirme que l'affaire réussira ; j'en suis certain... Elle est lancée par des gens honorables... Les fonds sont déjà trouvés... Et enfin si elle tournait mal, ce qui est inadmissible, j'aurais toujours la ressource d'un beau mariage, espoir chimérique en ce pays, puisqu'il n'y a pas d'héritière... A Paris, nombre de familles recherchent les jeunes gens de bonne noblesse, et je suis sûr de me marier d'ici à deux ans à une jeune fille parfaitement bien élevée, et dont la dot me permettra de racheter non seulement ce qui nous reste actuellement, mais encore, tout ce que nous possédions autrefois, depuis le Menec jusqu'à la Trinité-sur-Mer... Si je demeure à Carnac, il ne faut pas songer à sortir jamais de l'obscurité... Je serai condamné à peiner comme l'a fait mon père, — à économiser toute ma vie, sans espoir de voir mes descendants moins misérables que moi. Ce sera la fin de la race...

Le baron respira fortement, et dit d'une voix ferme :

— Demain matin, nous irons ensemble voir le notaire, maître Le Dan.

— Armand, je vous conjure de réfléchir, avant de vous lancer dans une affaire aussi grave ! répliqua Adhémar avec véhémence. Ceci, en effet, peut être la fin de la race... Je vous dis, je vous affirme sur ma parole, que beaucoup de spéculations de ce genre sont des escroqueries qui se terminent en cour d'assises... Voyez-vous le nom des Carcabœuf mêlé à une affaire déshonorante ?

— Mon oncle...

— Mon neveu ! ne fais pas le bravache ! Je parlerai. Je dirai ce que ma conscience m'ordonne de dire. Tes ambassadeurs, tes comtes et marquis chiliens, péruviens et brésiliens, ton Dubois, me paraissent une bande de gredins. Cela va émettre des actions, en empocher l'argent, et disparaître ensuite, laissant M. de Carcabœuf, sous-directeur, se débrouiller avec les actionnaires et les juges !...

— Vous ne connaissez pas ces gens, Adhémar, pourquoi les traitez-vous d'escrocs ?

— N'y eût-il qu'une chance sur cent, pour que mon pressentiment soit juste, devez-vous vous engager à la légère, dans une aventure de ruine ? Au moins, réfléchissez. Prenons des renseignements.

Sachons ce que c'est que ce Dubois... Avant quinze jours nous serons fixés.

— Par malheur, nous n'avons pas quinze jours, riposta le chevalier d'un ton agressif. C'est aujourd'hui même qu'il faut prendre un parti ; cette place que l'on m'offre, et que vous dédaignez, est convoitée par dix personnes ; si demain je ne l'ai pas acceptée, elle sera donnée à un autre.

— Cette précipitation confirme mes soupçons, dit Adhémar. Remarquez cela, Armand. On craint le résultat d'une demande de renseignements.

Mais le baron avait pris son parti. Ce que pouvait dire Adhémar ne le touchait plus. Il faut avouer qu'au fond, il comptait que, en cas de ruine, son frère ne les laisserait pas, sa mère et lui, dans le besoin.

Adhémar reprit.

— Eh bien, puisque vous êtes décidés à passer outre, sacrifiant tout à l'intérêt et à l'ambition d'un seul, je crois de mon devoir de combattre encore... Votre femme, Armand, vous apporta une petite dot, avec laquelle vous avez acheté deux des trois champs que vous possédez, réparé la maison, et construit une grange. Elle est morte, par conséquent ses enfants sont ses héritiers... Je dis « ses » enfants...

La chanoinesse, pâle et tremblante, car la discussion devenait grave, voulut parler ; mais son père se leva et répondit lui-même.

— Si tout autre que mon frère s'était permis de me tenir pareil langage, je l'eusse chassé de ma maison sur l'heure... Vous n'avez pas à vous constituer le défenseur de ma fille. C'est à moi de décider ce que je dois faire.

— La loi est la même pour un Carcabœuf et pour un paysan !

— Ma fille n'en réclamera pas l'exécution. Elle sait qu'elle ne peut prétendre à rien ; tout est réservé à l'aîné, à celui qui porte le nom... Elle entrera, lorsqu'elle le voudra, au couvent des Ursulines de Vannes, où les demoiselles de Carcabœuf sont reçues sans dot depuis trois siècles.

Adhémar ne se laissait pas facilement abattre. Il reprit avec le même calme.

— Elle ne peut entrer au couvent, puisque, avec votre assentiment, elle est fiancée avec Bernard de Fourcade.

— Bernard, alors, la prendra sans fortune.

— Il est pauvre.

— Je vous en prie, mon oncle, s'écria la chanoinesse, ne parlez plus en mon nom ; je sacrifierais avec joie mon avenir, pour la gloire de la maison.

— Bien, ma fille, dit le baron.

Le chevalier n'accorda pas même un regard à sa sœur ; cette renonciation lui était due, et Sylvie ne faisait que son devoir. Alors, Adhémar, employant son dernier et rude argument, dit :

— Vous avez prononcé, Armand, une parole que vous n'aviez pas le droit de prononcer ; vous avez dit : Je vous chasserais de « ma maison ». Je vous ferai remarquer d'abord, que j'ai le droit de donner mon avis, dans une question qui intéresse notre honneur, et sur laquelle, d'ailleurs, vous m'avez consulté ; ensuite, que cette maison est non pas la « vôtre », mais la « nôtre » s'il vous plaît...

Le baron blêmit.

— Comme je vous le disais tout à l'heure, la loi française est au-dessus de votre volonté particulière ; j'ai un droit égal au vôtre sur les biens que nous a laissés notre père ; de ce que je n'ai pas usé de ces droits, il ne s'ensuit pas que je les ai perdus. Soyez tranquille, je ne m'en prévaudrai jamais, pas même pour empêcher l'emprunt que vous voulez faire, et qui est une folie. Je veux seulement déclarer que vous n'aviez pas le droit de me menacer de me chasser. Si votre amitié fraternelle ne suffisait pas pour arrêter cette parole sur vos lèvres, la justice et l'équité devaient suffire.

Dépeindre les sentiments d'humiliation et de colère du baron et de son fils serait chose impossible. Adhémar se leva, prit son manteau, son chapeau, embrassa ses nièces, salua son frère et son neveu, et sortit sans qu'un mot eût été prononcé. Dans certaines situations extrêmes, toute parole est impuissante à exprimer les sentiments violents de

l'âme. Les Carcabœuf étaient connus pour leur entêtement et leur ténacité dans l'inimitié. Le baron Armand étendit la main, et dit solennellement :

— Jamais, je ne reverrai en face l'homme qui sort d'ici. Le premier argent que tu gagneras, chevalier, sera pour lui rembourser intégralement l'héritage qu'il a la bassesse de revendiquer.

— Certes, mon père. Et ce ne sera pas long.

— Il me parle de la loi... quelle loi ?... Je ne m'y soumets pas. Les Carcabœuf ont des traditions qui datent de six siècles. Son code, à lui, n'a pas cent ans ! Nous n'avons jamais reconnu l'autorité de Monsieur de Buonaparte ; pourquoi nous soumettrions-nous à ses ordonnances ? Lorsque le roi reviendra, s'il m'ordonne de changer mes coutumes, j'obéirai ; mais pas à d'autres.

— C'est fort bien, approuva le chevalier, dont ces idées antédiluviennes faisaient le jeu. Nous irons demain chez le notaire, de façon à pouvoir envoyer aussitôt mon acceptation.

CHAPITRE III

Bernard de Fourcade était le fils d'un médecin qui, après avoir exercé son art à Carnac, y était mort dix ans auparavant ; il était allié par sa mère aux Carcabœuf ; chez ceux-ci, le culte de la famille existait à un degré peut-être exagéré, car ils reconnaissaient des cousinages remontant à deux siècles, pourvu que nulle mésalliance n'eût avili la parenté.

Sans aucune fortune, Bernard s'était voué à l'enseignement. En cela, son cousin Carcabœuf ne l'avait pas approuvé ; car il lui déplaisait qu'un homme allié à lui, servît le régime actuel. Bernard avait trente ans ; il était professeur du petit collège de Lannion. Là, il occupait ses loisirs à composer une histoire de la Bretagne, dont des fragments paraissaient dans des journaux du pays.

Bernard et Sylvie avaient été attirés l'un vers l'autre par une similitude d'idées, de goûts, de caractère, dès leur enfance vécue presque côte à côte.

Depuis deux ans, ils étaient fiancés, ils attendaient pour se marier que Bernard fût nommé à un poste plus important ; il demandait de venir à Vannes, plus proche de Carnac, et où ses émoluments seraient suffisants pour lui permettre de fonder une famille.

Lui et elle savaient qu'il leur faudrait mener une vie précaire, sans le moindre plaisir mondain ; dès le début de leur existence, ils seraient condamnés à une médiocrité qui les entraverait jusqu'à la fin. Ils le savaient. La chanoinesse, habituée à une vie plus médiocre encore, acceptait. d'un cœur léger, cet avenir sévère. Elle n'avait pas vécu ; ses plus lointains voyages n'avaient pas dépassé Vannes ; elle ignorait totalement le monde, et ne savait pas à quoi elle s'engageait.

Pour Bernard, il le savait. Il avait assez souffert déjà de la pauvreté, pour comprendre que si elle est pénible à subir pour un jeune homme, elle doit être insupportable pour un chef de famille, qui souffre des privations des siens. Mais Bernard possédait une âme ferme et courageuse. Il avait une virile foi en lui-même ; il se sentait une valeur personnelle qui devait le tirer de l'ornière. Son histoire de Bretagne avait été remarquée de plusieurs critiques, qui lui avaient fait l'honneur de la discuter ; un éditeur parisien avait accepté de la publier, il espérait, plus tard, être appelé à Paris, où, à l'aide des nombreuses bibliothèques, il pourrait continuer les

études historiques qui le passionnaient, et qui devaient faire de lui-même mieux qu'un pauvre professeur de petite ville... Enfin il avait l'espoir... Et il aimait Sylvie... il estimait son caractère loyal, son intelligence ouverte, la réelle bonté de cœur cachée sous une apparence fâcheuse de raideur. Tout cet ensemble de hautes qualités, déparées seulement par un malheureux orgueil de race, qui s'atténuerait au frottement du monde, faisait de Sylvie une femme d'autant plus remarquable qu'elle s'ignorait elle-même, et n'était guère appréciée dans son milieu.

Grâce à Bernard qui lui envoyait des livres, elle s'était familiarisée avec les poètes et les grands écrivains français et anglais. Son perchoir, en haut de la tourelle, était un réduit tout-à-fait original, qui décelait dès l'abord les goûts de celle qui l'habitait.

On y accédait par des marches de pierres très usées, et qui allaient se rétrécissant à mesure que l'escalier montait plus haut, de sorte qu'il finissait un peu en échelle. Lorsqu'on était entré, par une porte si basse qu'il fallait courber la tête pour la franchir, on se trouvait dans une pièce assez grande, éclairée de trois côtés par de petites fenêtres : de sorte que, situé à une grande hauteur, éclairé de toutes parts, ce réduit ressemblait à la lanterne d'un phare. De là, toute la lande parsemée de

menhirs apparaissait, entourée de bouquets de bois de cyprès, lugubres futaies de cimetière, les seuls arbres qui poussent dans ce pays ; des maisons aplaties sur le sol, de maigres champs de blé ; des étendues hérissées d'ajoncs épineux, coupées de murs bas en pierres sèches : enfin, au loin, une bande bleue, soulignant la ligne d'horizon, et qui était la mer...

La tristesse de cette grande lande peuplée de pierres est pleine d'une incomparable poésie... Ce spectacle habituel, joint à la sévérité de la vie, avait formé l'âme de Sylvie, l'avait ouverte à la compréhension du beau. Combien de fois, lisant Shakespeare, avait-elle, levant les yeux de son livre, continué en rêverie sa lecture, avec ce sombre poème de pierres, sous les yeux.

La chambre était meublée simplement, comme on peut le croire. Dans l'énorme épaisseur des murs une alcôve était ménagée, où s'enfonçait le lit ; une toilette, une petite table, deux chaises et une bergère vermoulue complétaient le mobilier ; mais il se trouvait que tout cela étant dans la famille, depuis un siècle, possédait une réelle valeur artistique. Ces meubles avaient appartenu aux aïeules des Carcabœuf, et étaient de style Louis XV. Un petit miroir dédoré, au cadre de bois sculpté, un vieux cartel qui sonnait les heures d'un timbre lent et argentin, étaient des bibelots qui eussent fait la

joie d'une élégante. La nudité des murs disparaissait, en partie, sous les rangées de livres anciens et modernes qui composaient la bibliothèque du logis.

Seule, Sylvie lisait. Valérie n'ouvrait jamais un livre ; c'était une bonne petite fée laborieuse, qui préférait manier l'aiguille en écoutant les légendes de grand'mère, vieux récits de chouannerie, ou contes du temps passé, auxquels toutes les deux croyaient avec une foi touchante. La chanoinesse, elle, s'isolait dans sa tour, lisant ses livres, contemplant la lande, ou bien allant faire de longues courses dans les petites routes bordées de pierres et de ronces.

Pour ces courses, dans lesquelles l'accompagnait Valérie, on sellait le petit âne gris, Cacolet, à moins que, attelé à la charrue, accouplé avec la vache bretonne, il fût occupé au labour ; mais comme cela n'arrivait que quelques jours par an, la plupart du temps les deux jeunes filles montaient sur l'âne à tour de rôle, comme les villageoises qu'elles rencontraient allant au bourg, pour vendre leurs œufs et leur beurre.

Un peintre eût été ravi par ce pittoresque sujet de tableau... L'âne gris, trottant paisiblement ; et ces deux jolies femmes qui semblaient déguisées en paysannes, s'en allant par les petits chemins pierrailleux ; la seule différence qu'il y eût entre leur

costume et celui des fermières, c'est qu'au lieu de coiffe, elles avaient un petit voile de dentelle, et pas de tablier ; mais la même guimpe à collerette de batiste, brodée par Valérie, les mêmes manchettes bouffantes sortant des larges manches à la religieuse, la même lourde mante bleue à capuchon, bordée de velours. Lorsque, avec cela, la chanoinesse portait la croix de son ordre, elle avait l'air d'une dame de Saint-Cyr ; on cherchait de l'œil la coiffe de haute allure que portaient les amies de Mme de Maintenon...

Le lendemain du jour où la fête du retour de Humbert s'était terminée de si fâcheuse manière, Valérie appela sa cousine qui lisait dans sa chambre.

— Veux-tu, chanoinesse, que nous allions à la Trinité ? J'ai sellé Cacolet. Ton père et le chevalier sont à Carnac. Grand'mère s'est endormie, comme elle fait toujours après déjeuner... Allons voir pêcher des homards !

Sylvie se leva, prit sa mante et descendit... Valérie l'embrassa.

— Tu fais toujours ce que je veux, cha !..

Ce diminutif trop familier ôtait toute dignité au titre de Sylvie ; mais elle y était habituée et l'on ne pouvait demander à Valérie un décorum qui lui manquerait toujours.

— J'ai à te parler, mon cha... J'ai beaucoup de peine...

— De la peine, toi? reprit la chanoinesse, la regardant avec surprise. Et pourquoi?

— Je vais te le dire, si j'ose.

— Pourquoi n'oserais-tu pas?

— Parce que tu es aussi Carcabœuf que mon oncle Armand. J'ai peur que tu ne comprennes pas.

La chanoinesse fronça ses noirs sourcils, et dit d'une voix brève :

— Quelle est cette plaisanterie?

— Oh! Je t'en prie, Sylvie, ne te hérisse pas avant de rien savoir! Je n'ai d'espoir qu'en toi, à présent que l'oncle Adhémar ne reviendra plus... Tu m'aimes bien? Dis-moi que tu m'aimes, et que tu seras bonne pour moi?

— Certainement, je t'aime; et je ne vois pas bien ce que tu peux avoir fait, qui m'empêche d'être bonne... Allons, petite fille, qu'y a-t-il?

La chanoinesse, bien qu'elle eût seulement deux ans de plus que sa cousine, lui parlait habituellement comme à un bébé; c'était la domination involontaire d'une âme forte sur une âme faible, d'un esprit robuste et cultivé sur une petite créature ignorante et affectueuse.

Valérie sauta sur l'âne, Sylvie marcha à côté; on sortit de la ferme, et après qu'on se fut engagé sur la route plate qui va vers la Trinité-sur-Mer, la chanoinesse répéta :

— Qu'y a-t-il ?

D'un air piteux, Valérie avoua :

— J'aime quelqu'un.

Sylvie, pétrifiée de stupéfaction, s'arrêta ; l'âne en fit autant, et l'on se contempla une minute sans mot dire.

— Oui, j'aime quelqu'un, répéta Valérie avec un peu plus de courage.

La chanoinesse songea que sa cousine avait vingt ans. Cette idée ne lui était pas encore venue. Elle commença d'admettre la possibilité de ce qu'elle venait d'entendre.

— Je me demande qui tu peux aimer ?... Nous ne voyons jamais personne... Serait-ce Humbert ?

— Oh non !...

Ce cri du cœur froissa un peu la chanoinesse...

— Qui donc, alors ?

— Un jeune homme que tu as vu deux ou trois fois... à Vannes...

Sylvie secoua les épaules.

— Je ne sais pas du tout... Pourquoi ne le nommes-tu pas, tout de suite ? Qu'est-ce que cette énigme que tu me poses ? Je n'ai vu à Vannes que des amis de l'oncle Adhémar, de vieux messieurs, qui pêchent à la ligne dans le canal...

— Ils ne sont pas tous vieux, murmura Valérie.

La chanoinesse poussa un cri.

— Ce n'est pas M. Le Braz !...

Valérie baissa la tête.

— C'est lui... Ne t'indigne pas, Sylvie! Pourquoi ne nous aimerions-nous pas ?

— Il t'aime aussi ? Il te l'a dit?... Il a eu l'audace de te le dire ?

— Oui... mais c'était en présence de mon oncle Adhémar.

— Je ne me permets pas de qualifier la conduite de l'oncle Adhémar ; il est le frère de mon père : cela me suffit... dit la chanoinesse d'une voix entrecoupée ; mais je le blâme, oui !... Il semble prendre à tâche d'amener l'humiliation et la discorde dans notre maison... Déjà, hier, il a bravé son frère aîné, il a prononcé des paroles indignes d'un Carcabœuf...

Valérie soupira :

— Oh !... les Carcabœuf !...

— Et j'apprends, maintenant, qu'il t'a exposée à l'insolence de cet individu de basse condition ! Qu'il se commette avec qui lui plaît, mais qu'il sache aussi faire respecter sa famille !...

Valérie trouva un peu de courage pour se révolter contre le ton méprisant avec lequel on parlait de celui qu'elle aimait.

— M. Le Braz n'est pas un individu de basse condition ; son père est d'une très ancienne famille du pays ; son grand-père était colonel, commandeur de la Légion d'honneur, et fut créé baron par Napo-

léon Ier. S'il n'en porte pas le titre, c'est par indifférence.

— Tu oublies de mentionner une de ses actions d'éclat. N'a-t-il pas tué notre bisaïeul?

— Non ! Cela n'est pas vrai ! C'est une légende fausse ! s'écria Valérie, avec une telle véhémence que l'âne prit cela pour un avertissement, et repartit de son trot paisible.

— Demande à grand'mère de te la raconter ! reprit Sylvie. Tu ne mets pas en doute ce qu'elle affirme, j'imagine ?

— Grand'mère peut être trompée comme les autres. M. Louis a expliqué les faits, avec preuves à l'appui, à mon oncle Adhémar, en ma présence. Il lui a fait lire un procès-verbal de la mort du chevalier de Carcabœuf, qui fut blessé mortellement par un bleu ; le colonel Le Braz trouva notre aïeul mourant au coin d'un champ, à l'endroit où s'élève la vieille croix de pierre ; il le fit transporter au logis, où le blessé mourut en arrivant. Une vieille servante voyant le colonel, en ce moment, avec ses soldats, ramener le chevalier, crut que c'était lui le meurtrier ; elle le dit, le bruit en courut dans le pays ; et c'est pour y couper court que le colonel avait pris le témoignage des soldats qui l'accompagnaient, lorsqu'ils trouvèrent M. de Carcabœuf mourant, et lui portèrent secours... ce qui était une preuve d'humanité rare à cette époque-là...

La chanoinesse avait écouté avec patience ; elle dit d'un ton ferme :

— Ma chère amie, cette histoire est bien singulière. Je ne doute pas de la bonne foi de M. Louis Le Braz ; mais son grand-père m'est suspect. Pour se laver d'une action odieuse, il a bien pu fabriquer cette preuve, peu convaincante, d'ailleurs ! Le témoignage de deux ou trois brigands est de peu de poids à mes yeux.

— Tu n'as pas le droit de suspecter son honorabilité ! répliqua Valérie avec un courage inaccoutumé. Le caractère du colonel Le Braz était estimé même de ses ennemis. Et, en somme, s'il avait eu le malheur de tuer notre aïeul dans une bataille, ce n'eût pas été un meurtre... il n'avait pas à s'en défendre...

— Bien ! riposta la chanoinesse, de moins en moins convaincue. Admettons que la tradition soit fausse. Le colonel, au lieu de tuer le chevalier, l'a secouru. Prouve cela à mon père ! Penses-tu que cette rectification le fera consentir à ton mariage avec Louis Le Braz ?

— Pourquoi s'y opposerait-il !

— Parce qu'il reste prouvé que les Le Braz ont été nos adversaires, durant de longues années ; ils ont affiché des idées révolutionnaires qui font horreur ; leur fortune a pour origine la spoliation d'un couvent de religieuses, et enfin, ce sont des gens de

roture qui, longtemps, ont été serfs des Carcabœuf et des Saint-Colomban !... Nous avons, dans nos archives, des papiers où leur nom est mentionné... Ils sont de la plus basse condition.

— Ces papiers datent du XIIIe siècle, sans doute ?...

— Non, du XVIe... Du temps de Henri III, un Le Braz était meunier pour le seigneur de Carcabœuf ; il lui payait deux sols de rente, et lui devait trois jours de corvée...

— Ma bonne Sylvie, une humiliation qui remonte au XVIe siècle me laisse tout-à-fait indifférente ! Louis m'aime ; il est bon, il est honorable, il a reçu une éducation excellente. Qu'est-ce que cela peut me faire que, du temps de Henri III, un meunier nommé Le Braz ait fait des corvées chez un Carcabœuf !...

Valérie parlait au nom de la raison ; mais la chanoinesse avait, en ce sens, l'esprit absolument muré... Il lui fallait une rude leçon, pour mater son orgueil. La vie allait se charger, avant peu, de la lui donner. Elle secoua les épaules avec impatience.

— Parle à mon père, si tu veux. Tu dois savoir, à l'avance, ce qu'il te répondra. Pour moi, je ne puis te promettre d'être ton alliée ; d'abord parce que je n'oserais pas parler à mon père, ensuite parce que je suis révoltée autant qu'il le sera lui-même contre un mariage pareil.

Valérie baissa la tête.

— Tu es impitoyable, Sylvie. Tu disais que tu m'aimes !

— Oui ; mais moins que l'honneur.

— Dis que l'orgueil, plutôt !... Qu'importent de pareilles raisons, lorsqu'il s'agit du bonheur de toute la vie !

— Si je suis impitoyable, comme tu le dis, reprit la chanoinesse avec agitation, je sais du moins me sacrifier la première... Tu l'as vu hier.

— Je l'ai vu ?... Et ne sais-tu pas bien que Bernard t'aime ; et que ta part de l'héritage de ton père n'était pas ce qui l'attirait vers toi !...

— Ce que je sais, c'est que je lui rendrai sa parole... Si faible que fût cette fortune, c'était quelque chose, pour des gens qui ne possèdent rien. Je ne veux pas que Bernard s'enfonce dans la pauvreté, à cause de moi...

Valérie ne répondit pas à cela , elle était absorbée dans de tristes pensées ; la chanoinesse dont l'âme était triste aussi, mais ne prenant pas assez au sérieux les chagrins de sa cousine qui lui semblait une enfant, tomba dans des réflexions mélancoliques. Bien qu'elle ne regrettât pas le sacrifice fait la veille et si aisément accepté, elle avait peine à se satisfaire elle-même, par la pensée des hautes destinées réservées au chevalier. Et elle se trouvait placée dans la plus cruelle des alternatives : ou rom-

pre avec Bernard, et par là détruire leur bonheur à tous deux ; ou l'épouser quand même, et lui apporter une pauvreté plus complète encore que ce qu'ils avaient craint jusqu'alors.

— J'écrirai aujourd'hui même à Bernard, pour lui annoncer que j'ai renoncé à ma part de l'héritage de mon père, dit-elle, émettant tout haut sa pensée. Je lui rendrai sa parole... C'est un déchirement, mais il est nécessaire.

Ces paroles étaient modérées ; elles prirent pourtant, par le ton contenu dont elles étaient prononcées, un accent si douloureux, que Valérie, oubliant pour un moment sa préoccupation, regarda sa cousine. Et elle lui dit :

— Songe au chagrin de Bernard !...

— C'est là ma plus vive peine...

— Et tu te crois le droit de sacrifier non seulement toi, mais un autre, pour ce que tu appelles la gloire des Carcabœuf ?

— *Ce que j'appelle* la gloire !... répéta Sylvie irritée... Quel mot emploierais-tu ?

— L'orgueil ! dit audacieusement Valérie. Ne t'indigne pas. Je pense que mon oncle n'aurait pas dû exiger de toi le sacrifice de tout ton avenir ; le chevalier ne devait pas l'accepter, et tu ne devais pas l'offrir. Chacun a le droit de compter pour quelque chose. Il ne s'agissait pas de vie ou de mort, mais d'argent. Humbert semblait faire mépris de

Marthe de Saint-Colomban et de sa fortune. Il eût mieux fait de s'en contenter, et de ne pas dépouiller tous les siens, pour un résultat douteux, sans s'inquiéter de ce que vous pourrez devenir, grand'mère et toi, s'il ne réussit pas.

Ce que disait Valérie était vrai. La chanoinesse en fut froissée. Elle secoua les épaules avec impatience.

— Bavardage de petite fille ! Tu ne sais rien de la vie, et tu oses juger mon père et le condamner ! Tu oses, malgré ton ignorance, supposer que le chevalier pourra ne pas réussir.

— Je ne connais pas la vie ; mais tu ne la connais pas mieux que moi, riposta Valérie. Et je m'appuie, moi, sur les paroles de l'oncle Adhémar.

— Ne parle pas de l'oncle Adhémar. Sa conduite, hier, fut odieuse. Il a renié toutes nos traditions, et bravé son frère aîné...

— Pauvre oncle Adhémar ! Il est bon ! Je suis sûre qu'il pense à moi avec peine... Je n'espère plus qu'en lui.

— Oh ! quant à cela, sa complicité peut t'être acquise, dit sévèrement Sylvie ; mais je ne vois pas bien à quoi elle te servira. Tu ne t'enfuiras pas, j'imagine ! Tu n'oublieras pas ta naissance, au point de nous couvrir de honte.

— Nous nous plaçons à un point de vue tout-à-fait opposé ! répliqua Valérie, avec une fermeté qui im-

pressionna désagréablement la chanoinesse. Je ne suis pas assez fière de ma naissance, pour lui sacrifier le bonheur de toute ma vie ; et quant à vous couvrir de honte ? comment l'entends-tu ? Epouser un homme honorable n'est pas une déchéance. Et si je le fais malgré vous, vous pourrez vous consoler. Le nom des Carcabœuf n'est pas en cause. Je suis Valérie de Kérity.

— Rentrons ! dit brusquement la chanoinese. Cette pénible conversation a trop duré. Je te prie de songer avant d'agir, à la peine que tu feras à grand'mère, dont tu es la préférée, à mon père, à moi qui t'aime comme une sœur... Auras-tu le courage de rompre avec nous tous ? Il s'agit, pour toi, de choisir entre M. Louis Le Braz et tous ceux qui t'ont aimée jusqu'alors... Il s'agit de résister à une passionnette de petite fille, ou de payer d'ingratitude toute l'affection que tu as trouvée chez mon père.

Valérie, les yeux pleins de larmes, soupira et ne répondit pas. La promenade s'acheva tristement. L'âne gris cheminait d'une allure paisible ; bientôt, au-dessus de la lande, la tourelle du logis apparut, entourée des vieux pommiers fendillés, aux branches chargées de fruit dorés.

— Je demanderai à grand'mère de nous raconter ce soir l'histoire d'Isabelle de Carcabœuf, dit la chanoinesse. Elle ne la dit jamais, car c'est une histoire

pénible pour nous ; mais elle te sera salutaire, peut-être.

Le baron et le chevalier revenaient de Vannes. Humbert paraissait très satisfait, le baron un peu soucieux. Tous entrèrent dans la grande salle. La vieille dame tricotait à sa place habituelle près de la fenêtre. Elle avait eu, le matin, une longue conversation avec son fils ; sans doute, celui-ci était parvenu à la convaincre ; elle avait moins d'orgueil que lui, mais elle avait consenti par faiblesse et par ignorance du danger, à ce qu'il courût cette effrayante aventure.

— Eh bien, mon fils, avez-vous réussi ? dit-elle.

— Oui, ma mère. J'ai hypothéqué tout notre bien pour la somme de vingt mille francs, presque sa valeur. Maître Le Dan, mon notaire, a bien agi dans cette circonstance...

— Les Le Dan ont été nos hommes de loi depuis deux siècles. Quelles sont les conditions ?

— Nous devons payer des intérêts à 5 0/0, jusqu'à ce que nous puissions rembourser la somme.

La vieille baronne ne savait pas faire le moindre calcul.

— Cela fait ?

— Mille francs par an, en deux termes.

— Mille francs par an ! Mon fils, où trouverez-vous cette somme ? s'écria-t-elle effrayée.

— Grand'mère, ne vous inquiétez pas ! dit Humbert. C'est moi que cette question concerne seul, puisque c'est à moi que mon père confie la somme. Mille francs ne sont rien. Je vous les enverrai, sans compter une partie de mes émoluments. Je veux, chère grand'mère, que vous ayez une existence plus confortable : mon père fera réparer les bâtiments de la ferme ; il pourra acheter d'autres terres, et avec tout cela, avant deux ans, l'hypothèque sera remboursée, et j'aurai fait le mariage brillant qui doit nous tirer de la gêne où nous avons végété jusqu'ici...

— Vous êtes un bon fils ! dit la grand'mère qui, pourtant, aimait peu le chevalier... Il faudra aussi assurer l'avenir de votre sœur, qui sacrifie tout pour vous.

— Certainement ! répondit Humbert, auquel les promesses ne coûtaient guère, et qui n'avait pas même mentionné Sylvie dans ses projets.

La chanoinesse, le cœur un peu serré, embrassa grand'mère, et monta dans sa tourelle, pour écrire à Bernard :

Le soir, à la veillée, Valérie, qui avait conservé un peu de rancune contre sa cousine, dit :

— Sylvie, tu ne demandes pas à grand'mère de nous dire l'histoire d'Isabelle de Carcabœuf ?

La vieille dame tressaillit, et regarda par-dessus ses lunettes, ses deux petites-filles, dont l'attitude

lui parut singulière. La chanoinesse toisait Valérie d'un œil irrité; Valérie avait une expression de bravade qui changeait sa physionomie, si douce d'ordinaire. Grand'mère ôta ses lunettes, et dit :

— Qu'y a-t-il entre vous, mes petites? Vous me paraissez en délicatesse?

— Il n'y a rien, grand'mère, répliqua Valérie. Ma cousine m'a parlé tantôt d'une légende très curieuse, et que vous ne m'avez jamais racontée.

— Oui, ajouta la chanoinesse, d'un ton sévère. Je vous prie, grand'mère, de nous la dire. Valérie saura, à travers la légende, comprendre l'histoire... Cela pourra lui être utile.

Grand'mère réfléchit un moment. Elle était bien vieille, grand'mère; mais elle se souvenait d'avoir été jeune. Il y avait dans l'attitude combative de ses petites-filles, quelque chose d'insolite qui la frappa. Elle rapprocha, dans son esprit, les paroles de Sylvie des allusions faites, quelquefois, par l'oncle Adhémar; elle eut une intuition vague de ce qui se passait, et son cœur en fut attristé. Elle était une vieille bretonne, ignorante et superstitieuse autant qu'une paysanne; elle croyait entièrement à la légende dont on lui parlait, et ne séparait pas, comme disait Sylvie, l'histoire et la légende. Elle commença de sa voix cassée :

— Je n'aime pas penser à ces choses. Elles sont

pénibles ; mais puisque vous désirez les entendre, je vais vous les raconter. Isabelle de Carcabœuf était l'aînée de la famille, on ne sait pas bien à quelle époque, mais ce devait être du temps du roi Henri.

Le roi Henri, c'était le Béarnais, dont malgré leurs profondes convictions catholiques, les Carcabœuf avaient été partisans.

— Elle était belle, continua grand'mère ; elle avait des yeux bleus et une haute allure, comme toutes les Carcabœuf.

— Comme Sylvie, dit Valérie, oubliant pour un instant sa rancune ; tu es très belle, chanoinesse !

— Un homme sans naissance, un bourgeois de la ville de Vannes, osa jeter les yeux sur elle ; et malheureusement, oubliant toutes les fiertés de sa race, Isabelle de Carcabœuf aima ce jeune homme qui était beau, et avait fait une action d'éclat, durant les guerres qui désolèrent le pays à ce moment-là. Isabelle n'osa avouer à son père sa honteuse faiblesse. Elle s'enfuit de la maison, pour épouser ce jeune homme, et son nom fut effacé de la Bible de famille. Dieu la punit terriblement.

Valérie baissait les yeux, et regardait les tisons mourir dans l'âtre. Le baron dormait ; le chevalier, enfoncé dans ses rêves d'avenir, projetait de partir

dès le lendemain pour Paris ; Marie-Anne filait son rouet à l'arrière-plan... et une chandelle de suif, dont la mèche charbonnait, remuait de grandes ombres mélancoliques sur tous ces personnages... l'obscurité s'amassait dans les profondeurs de la salle.

— Comment Dieu la punit-il, grand'mère ?

— En faisant mourir celui pour lequel elle avait oublié tout... Peu de mois après son mariage, elle devint veuve. Elle n'essaya pas de se rapprocher de son père, qui, elle le savait, l'eût repoussée. Elle résolut d'entrer au couvent. Mais, auparavant, un moine lui conseilla, en réparation du chagrin causé à sa famille, de se rendre, chaque nuit, à la croix de Saint-Colomban...

— La vieille croix près des salines ?...

— Oui... Isabelle devait accomplir cette pénitence durant un mois avant d'être admise à prononcer ses vœux. C'était dans l'automne. La nuit vient vite au mois de novembre. Aussitôt que l'Angélus avait sonné à l'église de Carnac, l'aînée des Carcabœuf s'enveloppait de sa mante, et allait prier au pied de la croix. Il y avait, dans ce temps-là, un faux-saulnier, nommé Barlanec... Cet individu rentrait chez lui, très tard dans la nuit. Il faisait de la contrebande et aussi du braconnage. Il avait failli être pendu, et n'avait dû son salut qu'à l'intervention du curé de Saint-Colomban. Il vit, durant plusieurs

nuits, une forme noire se glisser du côté de la croix, et disparaître sans bruit. Il pensa que ce devait être le diable qui s'en allait à Quiberon, assister au prêche ; car il y avait alors, de ce côté-là, plusieurs familles de parpaillots huguenots... Il prit son arquebuse. Il vint à l'affût, et tira ; mais le coup ne partit pas et il vit s'enfuir l'ombre qu'il prenait pour le malin. Alors, il se souvint avoir entendu dire que, pour nuire au démon, il faut avoir un objet béni. Il fit fondre l'anneau de mariage de sa femme, en fit une balle, et revint la nuit suivante, se cacher au même endroit. C'était la dernière de la pénitence imposée à Isabelle de Carcabœuf. En s'agenouillant au pied de la croix, elle reçut, en pleine poitrine, la balle d'argent du faux-saulnier. Elle poussa un cri ; il accourut, et vit qu'il avait tué Mlle de Carcabœuf.

— Ah ! dit-elle en mourant, vous m'avez tuée, à l'heure où finissait ma pénitence... Mais j'en remercie Dieu, qui me réunit à celui que j'ai perdu.

Isabelle de Carcabœuf, chanoinesse de Nuremberg, rentra morte sous ce toit où nous sommes ; mais son père n'assista pas aux funérailles, et elle fut enterrée loin des siens, dans le quartier des pauvres et des paysans...

— Et Barnalec ?

— Ses descendants payent encore son crime ;

toute sa race a été composée de bandits, beaucoup ont été en prison pour vol... ce fut un Barnalec qui, en 1798, porta le premier coup de hache à la statue de saint Cornély, en l'église de Carnac... Actuellement, leur dernier descendant écrit des articles incendiaires contre la religion et la noblesse, dans l' « *Impartial de Vannes* ». C'est une race maudite. la *Semaine catholique* a signalé cet homme, plusieurs fois, à la réprobation des fidèles. Et pour moi, je pense qu'il finira mal. Cela prêche l'égalité... C'est un Danton, un Marat... un Collot d'Herbois. L'une de ces pestes publiques que Dieu envoie sur la terre pour éprouver ses serviteurs, un manant qui voudrait s'égaler à ses supérieurs !...

Grand'mère se tut ; le baron se réveilla, dit la prière ; et chacun se retira chez soi ; Valérie, pensive, dit à la chanoinesse :

— Je comprends pourquoi tu as voulu que grand'mère me dise l'histoire d'Isabelle de Carcabœuf. Elle est triste... Mais je ne pense pas que Dieu ait voulu la punir parce qu'elle a foulé aux pieds des préjugés de caste... et puis, je préférerais, comme elle, un bonheur de quelques mois, à une longue vie d'ennui et de froide indifférence !

Stupéfaite, la chanoinesse découvrait en Valérie une vraie femme. Elle n'avait, jusqu'alors, su y voir qu'une petite fille. Elle rentra chez elle, et tard

dans la nuit, elle songea tristement à ce qui arriverait de ce côté... et aussi à Bernard, qui, le lendemain, apprendrait que leur mariage était devenu impossible.

Un vent humide passait sur la lande, et venait frapper les trois fenêtres de la tourelle. Souvent, dans les nuits d'hiver, Sylvie avait senti son aérienne demeure frémir, enveloppée par la tempête. De tous les points de l'espace le vent heurtait ses murs ; son grondement emplissait le logis, s'engouffrait dans les cheminées, résonnait dans l'escalier... Ce soir, on eût dit une pédale d'orgue, une basse profonde et continue, servant d'accompagnement aux décourageantes pensées qui lui endeuillaient l'âme... Au petit jour seulement, elle s'endormit... à l'heure où ses voisins, les pigeons blancs, s'éveillaient, roucoulaient, lissaient leurs plumes sur le toit, au bord des vieilles gouttières de plomb, dans les premières lueurs grises du matin.

CHAPITRE IV

Le surlendemain, Bernard apparut au Menec. En voyant arriver son fiancé, Sylvie, violemment émue, comprit qu'il venait pour répondre à la lettre qu'elle lui avait écrite. Le chevalier était parti le matin même pour Paris.

— C'est toi, Bernard ! s'écria le baron, lui serrant affectueusement la main. Par quel hasard ? As-tu quelque bonne nouvelle à nous annoncer ? Serais tu nommé à Vannes, comme tu le désires ?

— Hélas ! non, mon cousin, dit Bernard. Je ne sais rien de bon à vous apprendre. Je suis venu pour répondre à la lettre de Sylvie...

— Sylvie t'a écrit ?

La chanoinesse rougit un peu, sous le regard de son père et de sa grand'mère.

— Et à quel propos ? comment ne l'ai-je pas su ? dit le baron mécontent, car il devinait ce que sa fille avait pu écrire.

— Après la renonciation que j'ai faite, j'ai pensé que je devais rendre, à mon fiancé, sa parole...

Le baron allait parler ; Bernard le devança :

— Je ne reprends pas ma parole ; nous sommes fiancés : nous nous aimons. Nous nous marierons aussitôt que ma position pécuniaire sera suffisante pour cela. Il n'y a rien de changé à nos engagements.

Le jeune homme dit cela d'un ton grave, mais sans élan. La chanoinesse nota cette nuance et son âme en fut angoissée. Le baron, lui, ne remarqua rien : il entendit seulement les paroles ; il était bon père, et eût été fâché que sa fille fût forcée d'entrer au couvent sans y être entraînée par son cœur. Il s'écria :

— Pardieu ! j'en étais sûr ! L'argent est une chose secondaire lorsqu'on aime. Et sois tranquille, Bernard : Sylvie ne sera pas aussi pauvre que tu peux le craindre. Au contraire, le chevalier va se trouver dans une situation telle, qu'avant six mois, il aura assuré l'avenir de sa sœur. C'est un prêt, et non pas un don.

Bernard s'inclina sans répondre, et se tournant vers grand'mère, il lui parla avec une affection nuancée de respect, qui lui avait attiré la véritable amitié de la vieille dame.

— M'approuvez-vous, Bernard ? demanda Sylvie à mi-voix.

Sans doute il n'entendit pas, car il ne fit aucune réponse ; il apprenait à grand'mère que son histoire de Bretagne allait paraître en librairie, et qu'il était proposé pour les palmes académiques.

— J'ai reçu des félicitations d'un membre de l'Institut, continua-t-il ; peut-être essayerai-je d'avoir un prix ?...

— Allons ! tout va bien, dit le baron, qui voyait la vie en rose, depuis que le chevalier avait de si hauts projets. Dînons. Tu nous conteras, à table, tes succès.

Pendant le dîner, Sylvie rencontra plusieurs fois le visage de Bernard ; et à travers la tendresse qu'il exprimait, elle lut un autre sentiment qu'elle sut mal définir. De la gêne ?... un peu de raideur... Troublée elle-même d'une attitude qu'elle ne s'expliquait pas, elle attendit avec impatience la fin du repas, et lorsque grand'mère dit :

— Allez, enfants... allez voir la lande.

Elle jeta avec empressement sa mante sur ses épaules.

— Moi, je ne sortirai pas, dit Valérie, qui depuis deux jours était préoccupée à tel point que la chanoinesse s'en fût aperçue, si elle n'eût été prise par ses propres pensées. Je vous tiendrai compagnie, grand'mère...

— Tu sais, ma petite-fille, je dors après dîner...

— Je vous regarderai dormir, vous ne dormez jamais longtemps, et après, je vous conterai quelque chose.

— C'est toujours moi qui conte de vieilles histoires, cependant, répliqua grand'mère, en caressant de ses doigts blancs les cheveux de sa petite-fille. Cette fois-ci, c'est donc toi qui me feras des contes?

— Oui, grand'maman!... dit Valérie rougissante.

La chanoinesse ne remarqua pas l'émotion de sa cousine; mais grand'mère la remarqua, elle, et son cœur tressaillit; elle eut l'intuition que c'était à ce cœur de bonne grand'mère qu'on allait s'adresser, et que ce conte qu'elle allait entendre, c'était l'éternelle chanson qui gazouille dans les cœurs de vingt ans... la même qui, autrefois, bien des années auparavant, avait fait battre son cœur, et dont le souvenir lui faisait monter aux joues un flot rose comme le teint d'une jeune fille.

— Eh bien, enfant, raconte. Je dormirai après...

Elle alla s'asseoir dans son fauteuil de paille, près de la fenêtre; Valérie se blottit près d'elle, sur un tabouret bas; le baron était parti: Sylvie et Bernard sortirent, et traversant la cour, se dirigèrent vers la lande, vers l'immensité plate et morne, semée de menhirs, et qui avait toutes les tristesses et les tragiques aspects de l'océan, par ce soir de novembre,

où passait une bise froide, avant-courrière des neiges prochaines.

Les deux jeunes gens marchèrent en silence. Depuis plusieurs mois ils ne s'étaient pas vus; ils ressentaient un réel bonheur à se sentir réunis de nouveau. Mais ce bonheur, chez Sylvie, était gâté par la réserve qu'elle devinait en Bernard.

Ils errèrent dans les longues allées de menhirs; à leur droite, un bois de cyprès s'empourprait des tons ardents du soleil couchant. Une lueur rouge sombre transparaissait à travers les ramures de ces arbres tristes, dont les feuilles formaient comme une frange de deuil sur la sanglante tenture du ciel. Une mousse épaisse craquait sous les pieds; un silence solennel emplissait la vaste solitude. Tous deux s'arrêtèrent, saisis par la majesté triste des choses pourtant familières, mais si émouvantes à certaines heures, que leur âme en subissait la domination. Et Bernard, d'une voix grave, murmura ces paroles d'un vieux barde gaulois:

« Pierres grises, vous raconterez notre grandeur à ceux qui viennent à l'horizon des siècles. »

Et toute la poésie de la solitude, du silence et de l'interminable suite d'âges que marquaient ces pierres dressées là, bornes miliaires posées par l'humanité encore barbare, emplit leur cœur.

— Il y a dans la contemplation des choses, d'une antiquité primordiale, un charme puissant, dit Ber-

nard, pensant tout haut, plutôt qu'il ne parlait. Les siècles se sont amassés sur l'œuvre d'un être humain, sans détruire cette œuvre, alors que l'esprit créateur est enfui depuis des milliers d'années. Mon âme s'émeut à la contemplation des antiquités assyriennes et égyptiennes, en retrouvant la pensée humaine après trente à quarante siècles, intacte et rayonnante, dans une sculpture ou une inscription funéraire !... Mais combien plus émouvantes, ces pierres, ancêtres de tous les monuments, primitives ébauches de la pensée, alors que l'Art n'existait pas encore. Ce sont nos vieux pères, les Celtes, qui dressèrent ces pierres fièrement, en face de l'océan, sur cette lande déserte; ils y ont si fortement gravé leur empreinte que l'âme du peuple armoricain l'a conservée... Nous sommes des Gaulois et non pas des Latins, nous autres !...

Sylvie demeura muette ; son esprit était assez cultivé pour qu'elle pût comprendre et partager l'émotion de Bernard ; comme lui, elle avait le sens du Beau. Ce sens avait été développé par ses lectures, et par ses entretiens avec son fiancé, âme élevée, accessible aux grandes émotions de l'Art. Elle était son obligée pour le développement intellectuel qu'il avait favorisé en elle ; elle l'admirait autant qu'elle l'aimait, et elle était heureuse et fière de lui devoir beaucoup. Ils demeurèrent silencieux et immobiles ; un coup de vent froid passa sur la

lande, et fit frémir les courtes bruyères qui parsemaient la mousse ; Sylvie serra sa mante autour d'elle.

— Vous frissonnez, dit vivement Bernard. Marchons. Si nous restons immobiles, vous aurez froid.

Ils firent quelques pas, et Sylvie, revenant à sa préoccupation, dit :

— Qu'avez-vous, Bernard ?

Il la regarda, ne comprenant pas, tout d'abord.

— Oui, qu'avez-vous ? Je sens en vous une réserve, un je ne sais quoi qui me glace. N'approuvez-vous pas ce que j'ai fait ? Quelle a été votre impression, en recevant ma lettre ?

— Oh ! très pénible, dit-il d'une voix un peu contrainte. J'ai souffert en constatant combien facilement vous me rendiez ma parole, et vous résigniez à une rupture.

— Bernard ! Oh !... Pouvez-vous me méconnaître ainsi ! s'écria-t-elle avec un accent si douloureux, qu'il regretta l'amertume de ses paroles. Quoi ! N'avez-vous pas su lire, entre toutes les lignes, le déchirement que j'éprouvais à renoncer à tout bonheur en ce monde !

Bernard répondit :

— Non. Ce n'est pas cela que j'ai lu entre les lignes.

— Quel autre sentiment y avez-vous donc vu ?

Il hésita un moment.

— Ne me poussez pas, Sylvie; si je commence à parler, je vous dirai tout ce que je pense, au risque de vous froisser; — et peut-être devrais-je le faire. Mon impression a été si pénible que j'ai demandé immédiatement un congé pour affaires de famille; je voulais vous demander de me promettre que rien ne nous séparera jamais...

Sylvie, émue, mit ses mains dans celles de Bernard; elle dit, après un silence :

— Je vous demande de me dire ce que vous pensez, dussiez-vous me froisser, comme vous le craignez. Rien de secret ne doit être entre nous. Je veux savoir toutes vos pensées, comme vous savez toutes les miennes. Deux fois, déjà, je vous ai demandé si vous m'approuviez; deux fois, vous avez évité de me répondre. Je vous prie de le faire, en toute sincérité.

Bernard devint très grave; il dit, en posant son regard sur celui de Sylvie, qui l'interrogeait, anxieuse :

— Non, je ne vous ai pas approuvée; ce que j'ai lu entre les lignes de votre lettre, ce qui resplendissait à travers chaque mot... c'est cet orgueil de caste que je déplore, et qui dépare en vous la plus charmante nature de femme.

La chanoinesse rougit; elle recula d'un pas, et sa physionomie s'arma d'une froideur qui eût arrêté tout autre que Bernard.

— Je vous froisse ; je l'avais prévu ; mais je continuerai d'expliquer ma pensée, car je vous aime.

— Vous me jugez bien mal, cependant, pour avoir attribué à l'orgueil ce qui n'était dû qu'à mon amitié pour mon frère.

— Vos paroles prouvent que vous vous leurrez vous-même. Interrogez-vous sérieusement, et vous verrez que ce qui domine en vous n'est pas l'affection pour Humbert. Cette tendre amitié serait, d'ailleurs, peu justifiée. Le chevalier s'aime lui-même au-dessus de tout...

— Bernard !...

— Pensez-vous qu'il eût fait à votre avenir, le sacrifice que vous avez fait au sien ! Se fût-il dépouillé de tout pour vous ?

— Ce n'est pas la même chose... répliqua la chanoinesse avec vivacité. Humbert porte notre nom...

— Vous voyez bien que c'est à ce nom que vous avez sacrifié votre avenir ; c'est pour ce nom, que vous avez délibérément pris le parti de rompre avec moi... oh ! sans doute, vous vous exaltiez au sacrifice, en considérant à quelle hauteur de dévouement vous vous posiez ; mais avez-vous songé, qu'en me déclarant une rupture, vous me sacrifiiez, moi aussi ? Et vous êtes-vous demandé si vous en aviez le droit ?

Sylvie, très agitée, répliqua durement :

— Je ne pensais pas qu'une misérable question d'argent pût vous émouvoir à ce point ?

— N'essayez pas de me blesser, Sylvie ; vous m'avez peiné, en me prouvant que vous préfériez votre orgueil à notre amour : c'est assez. La preuve que cette misérable question d'argent vous semblait sérieuse, c'est que vous avez cru devoir, à ce sujet, me rendre ma parole.

— J'ai agi ainsi, par délicatesse. Vous aussi, sans doute, en venant ici m'assurer que rien n'est changé ?... Mais, il est encore temps de vous dédire, mon ami. Et je préfère une rupture que j'aurai provoquée moi-même, à des reproches de cette nature. Je saurai supporter le poids de ma responsabilité.

— Toujours l'orgueil. Vous ne pouvez admettre un blâme, et vous ne songez qu'à vos propres froissements de vanité.

Les deux jeunes gens, très agités l'un et l'autre, essayèrent de contenir l'explosion de sentiments tumultueux qui les bouleversait. Bernard, plus maître de soi, reprit d'une voix ferme :

— Ecoutez-moi, Sylvie. Une telle explication doit être poussée jusqu'au bout, afin que nous n'y revenions jamais. Nous sommes dans la vie réelle, et non pas dans la fausse noblesse du roman. Le ton de hauteur avec lequel vous avez pensé me cravacher, en parlant de cette misérable question d'argent,

est la naïveté d'une jeune fille qui ignore absolument la vie. Croyez-moi, mon enfant, ces questions, misérables en effet, tiennent une large place... C'est une chose pénible, que la pauvreté absolue pour soi et pour les siens. Tout élan vers la beauté, vers l'idéal, vers le travail intellectuel se trouve, à la longue, annihilé par des préoccupations basses et matérielles, qui finissent par envahir chaque heure de l'existence. Je ne me figure pas de plus profonde humiliation que de voir la femme que l'on aime souffrir chaque jour de privations... abaissée à des travaux vulgaires, forcée à de sordides économies. Je ne vous vois pas, ma belle chanoinesse, aux mains blanches, récurant des vaisselles ou frottant des planchers. Vos doigts furent faits pour les bagues précieuses, et non pas pour toucher les choses noires et malpropres...

Sylvie sourit, en secouant les épaules.

— Les bagues précieuses, mes doigts s'en passeront toujours.

— Qui sait?... Je travaille ; je me sens une ardeur de gloire... Mon premier livre a réussi. J'en ai dix autres dans la tête... Et vous serez fière de votre mari...

Il prit la main de Sylvie, et la passa sous son bras ; ils revinrent lentement vers la maison.

— Je me sens de force à soutenir la lutte ; et, en somme, j'aurai l'honneur de l'avoir entreprise, con-

tinua Bernard, avec une expression de courage et de fierté, qui gonfla le cœur de Sylvie... Laissons donc de côté ce qui est accompli... Parlons de l'avenir. Promettez-moi, Sylvie, promettez-moi solennellement, que vous ne vous laisserez plus imposer aucun sacrifice, pour ce que vous appelez la gloire de votre nom... Tout être humain a le droit de vivre sa vie, et avant de se sacrifier soi-même, il faut regarder si, en ce faisant, on ne sacrifie pas aussi le bonheur d'un autre. C'est un devoir sacré. Vous ne vous devez pas seulement aux Carcabœuf, mais à moi.

— Vous déraisonnez, Bernard. Que pourrait-on me demander, puisque je n'ai plus rien... A moins que vous ne comptiez l'héritage de mon oncle Adhémar ; mais grâce à Dieu, il n'est pas mort.

— Grâce à Dieu ; car il est un galant homme, que j'estime et que j'aime. Ce que l'on pourra vous demander, je ne le sais pas... mais je crains. .

— On ne m'a rien demandé. C'est moi qui ai offert.

— On ne devait pas accepter.

— Vous blâmez mon père ?

— Je ne nomme personne. Ce que je sais, c'est que si j'avais le bonheur d'avoir des enfants, je me reprocherais de sacrifier l'avenir de l'un, aux ambitions malheureuses de l'autre.

— Aux ambitions malheureuses...

— Sans doute ; il faut votre loyauté et votre ignorance absolue, pour espérer qu'un homme comme Humbert est de taille à devenir quelqu'un !

Froissée, Sylvie murmura :

— En vérité, Bernard, vous semblez prendre à tâche de blesser mes sentiments les plus respectables.

— J'ai cru que je pouvais penser tout haut devant vous ; je crois que votre frère n'aime que lui, et en outre, n'a ni l'intelligence, ni l'instruction nécessaires pour réussir. De plus, il se lance dans des affaires financières, qui sont dangereuses pour les gens honnêtes ; il se met entre les mains d'individus qui me semblent plus que suspects. Les détails que m'a donnés le baron, tout à l'heure, m'ont consterné. Il faut n'avoir pas entrevu le monde, pour prendre au sérieux ce personnel cosmopolite, cet ex-ambassadeur, ce journaliste, ces ducs et comtes, qui mènent large vie, sans ressources connues. Si Humbert s'en tire sans autre dommage que la perte de son argent, je l'estimerai très heureux. Dieu veuille qu'il ne soit que dupe ! Dieu veuille que le nom des Carcabœuf, dont vous êtes fière, ne reçoive pas quelque éclaboussure de fange !...

La chanoinesse, le cœur serré, se rappelait les paroles de l'oncle Adhémar, toutes semblables à celles-ci ; et sa confiance commençait à être ébranlée.

— Vous m'attristez ! dit-elle. C'est mal.

— J'ai tort ! reprit-il vivement, se reprochant d'avoir exprimé tout le fond de sa pensée, et craignant qu'elle eût vu combien peu il estimait Humbert... En somme, quelquefois, ces affaires réussissent. Et le chevalier se hâtera de chercher une riche héritière, et d'abandonner son poste à la Banque.

— Oui. Ne dites pas à mon père ces choses-là. A quoi bon l'inquiéter, puisque sa résolution est accomplie !

— Vous avez raison... Nous voici près du logis, et avant que nous rentrions, je vous demande de me donner votre parole d'honneur que vous ne prendrez aucune décision grave, sans m'avoir consulté d'abord...

— Bernard, mais que pouvez-vous craindre ?...

— Je ne le sais pas... J'ai l'âme triste, d'un pressentiment mal défini. Et c'est pour cela que je vous demande, très sérieusement, votre parole, de ne vous décider à aucun acte décisif, sans m'en parler...

— Je vous la donne, dit la chanoinesse, en mettant sa main dans celle de Bernard.

— Bien. Je suis rassuré. Parole de Carcabœuf vaut parole de roi. Je ne sais pas encore l'époque où je pourrai être nommé à Vannes, et où nous nous marierons. Peut-être pas avant un an...

— Eh bien... nous attendrons... Dix ans s'il le faut.

— Chère, vous avez dit cela vaillamment ! Mais moi, je veux être heureux avant un si long temps.

Ils entrèrent dans la cour de la ferme, le cœur plein d'un bonheur ineffable. Mais, à peine eurent-ils ouvert la porte de la grande salle, qu'ils virent un spectacle qui leur fit oublier leurs propres affaires, et les ramena vers une réalité attristante. Grand'mère, pâle et tremblante dans son fauteuil, regardait ses deux fils, le baron et Adhémar, qui évidemment échangeaient des paroles furieuses.

CHAPITRE V

À peine seule avec grand'mère, Valérie, non sans un horrible serrement de cœur, lui avait avoué qu'elle aimait Louis Le Braz. Grand'mère était bonne, mais elle était autoritaire, et entichée de préjugés de race, à un degré moindre, cependant, que le baron. Son émotion fut extrême, en apprenant que sa petite-fille méconnaissait sa dignité, au point de vouloir devenir la femme d'un simple bourgeois de Vannes. Elle reçut donc la confidence avec raideur. Et Valérie, consternée, commença de se dire qu'il lui faudrait, sans doute, renoncer au bonheur.

Elle baissa la tête et pleura ; grand'mère s'attendrit un peu.

— Songe, ma petite-fille, tu es si jeune ! Tu ne sais pas encore ce qui peut te rendre heureuse. Tu crois toucher le bonheur. C'est une illusion. Le bonheur est dans le devoir accompli.

Cette maxime austère n'était pas de nature à consoler Valérie.

Elle sanglota :

— Oh ! grand'mère ! J'ai tant de chagrin.

— Viens ici !

Grand'mère redevenue jeune, le cœur ému par de vieux, vieux souvenirs, qui s'éveillaient en elle, prit sa petite-fille dans ses bras, et tâcha d'endormir sa peine par des mots caressants.

— Grand'mère, vous me plaignez ! Vous m'aimez bien.

— Oui, mignonne, je t'aime. Et je te plains un peu, quoique je sois sûre que ton gros chagrin ne sera guère plus long qu'une pluie d'avril...

— Jamais je ne me consolerai.

— Pauvre enfant ! On se console de malheurs plus grands.

— Oh ! si vous pouviez savoir quelle est ma peine, vous prendriez mon parti...

— Petite fille, quand même je prendrais ton parti, mon fils, le baron, ne le prendrait pas, lui... murmura grand'mère, un peu ébranlée, car les larmes de Valérie lui étaient douloureuses.

Avec un commencement d'espoir, la jeune fille s'écria :

— Si j'avais votre approbation, chère grand'mère, le reste importerait peu...

— Mon approbation pour un mariage semblable ! A quoi penses-tu donc ? se récria grand'mère, honteuse d'avoir faibli.

Valérie, malgré cette révolte, reprit courage, au fond de son cœur ; elle pressentait que l'affection de grand'mère serait plus forte que l'orgueil. Elle se tut, songeant que, plus tard, elle reprendrait l'entretien...

— Voici Adhémar ! dit tout à coup la vieille dame, en regardant à travers les petites vitres de la fenêtre.

Et Valérie vit grand'mère très émue ; car elle savait la querelle qui avait éclaté entre les deux frères, et connaissant l'orgueil d'Adhémar tout aussi grand que celui du baron (mais ne s'appuyant pas sur les mêmes causes), il lui paraissait surprenant qu'il reparût si tôt au logis.

Il entra dans la grande salle, et vint embrasser sa mère et Valérie...

— Je suis heureuse de te voir, dit la vieille dame. Une brouille entre vous m'eût été très pénible. Je suis bien âgée ; je ne vais plus jamais à Vannes ; je craignais de mourir sans te revoir...

Adhémar garda la main de sa mère dans les siennes, et la caressa doucement. Il ne dit pas un mot, mais son émotion était visible.

— Il n'y a que de l'honneur à reconnaître ses torts ! reprit-elle vivement, attribuant la gêne de son fils à une révolte d'amour-propre. Un seul mot de regret à ton frère, et tout sera oublié.

Adhémar pâlit. Il dit, en s'efforçant de garder son calme :

— Ce n'est pas dans ce but que je suis venu, chère maman. Je ne regrette pas ce que j'ai dit à Armand ; car je le pense encore. et le lui répéterais au besoin... S'il vous a fidèlement raconté les faits, vous savez que j'ai élevé la voix seulement pour défendre les intérêts de Sylvie, que l'on sacrifiait délibérément à son frère : j'ai jugé que cette action est injuste, et je l'ai dit ; je suis prêt à l'affirmer de nouveau. Ne pensez-vous pas comme moi ? Avez-vous approuvé pleinement que l'un de vos enfants fût dépouillé de tout, pour favoriser les ambitions de l'autre ?...

Grand'mère s'agita ; elle leva les mains et dit :

— Ne recommençons pas cette discussion. Il s'agissait du relèvement de notre maison. C'est un noble but, qui excuse des moyens que je n'eusse pas, peut-être, approuvés en d'autres circonstances.

— Je suis sûr de votre cœur ! reprit chaleureusement Adhémar ; c'est pour moi une profonde joie de voir qu'au fond vous pensez comme moi. Quant à la splendeur du nom ! Ah ! ma pauvre maman ! Je ne crois pas que ce soit Humbert qui la relève jamais.

— Pourquoi donc ? Humbert a manifesté des sentiments très honorables, et qui m'ont agréablement surprise.

— Oui. Car ils apparaissaient pour la première fois !... Le chevalier, nous le savons, vous et moi, est un peu égoïste... J'ai crainte que ses actes ne

répondent guère à ses beaux sentiments... Et je n'approuve pas son alliance avec ces aigrefins qui feront de lui une dupe, si ce n'est pis encore...

— Je n'aime pas les gens de finance ! dit hautainement la vieille baronne ; mais j'espère, Adhémar, que vous m'effrayez à tort. Tout ce que nous possédons a été confié au chevalier. Ce serait la ruine complète s'il échouait. Et je ne sais vraiment ce que nous deviendrions.

— Vous avez deux fils ! répliqua Adhémar. Vous semblez oublier que je suis là... Laissons cela, je veux en venir tout de suite au but de ma visite ; je serais fâché qu'Armand me trouvât ici ; il m'a chassé de cette maison, bien qu'il n'en eût pas le droit ; et cette injure m'a été sensible. Je viens en ambassadeur, chère maman ; et c'est à votre cœur, à votre bonté, à votre jugement droit et sain que je m'adresse. Il s'agit de Valérie.

Valérie tressaillit. Grand'mère lui dit :

— Retire-toi, mon enfant.

La jeune fille sortit rapidement, très émue...

— Je viens, au nom de M. Louis Le Braz, vous la demander en mariage... continua Adhémar.

— Inutile d'aller plus loin, mon fils. Valérie vient de m'avouer qu'elle croit aimer ce jeune homme ; mais vous savez aussi bien que moi qu'un tel mariage est impossible.

— Chère mère, Louis Le Braz est un galant

homme, d'une excellente éducation, fort intelligent, et qui aime Valérie. Elle aurait avec lui toutes les garanties de bonheur. Je connais votre objection. Il n'est pas noble. Est-ce à vos yeux une raison suffisante pour repousser cette chance de vie heureuse qui se présente pour votre petite-fille? Je ne lui vois pas d'autre avenir, puisqu'elle est sans fortune, que de végéter ici dans la gêne, et de mourir vieille fille, sans famille et sans affection. Le Braz, s'il n'est pas noble, appartient du moins à une excellente famille ; il a même le titre de baron.

— Noblesse de l'Empire ! murmura dédaigneusement la vieille dame.

— Il ne s'en pare point ; car il se fait appeler tout simplement Louis Le Braz.

— Cela fait honneur à son bon sens.

— Je vous le répète, chère maman, c'est à votre cœur que je fais appel. Il faut que tous vos enfants soient heureux. Sylvie, malgré moi, a été sacrifiée. Que celle-ci, du moins, ne soit pas victime d'un orgueil de race qui n'est plus guère de notre siècle.

— Tu plaides bien chaleureusement.

— Oui. Je songe à ma sœur Marguerite, que j'aimais de toute mon âme, et puisqu'elle n'est plus là, je veux défendre sa fille, comme elle l'eût fait...

Grand'mère, les yeux brouillés de larmes, soupira :

— Jamais le baron ne consentira.

— Vous avez raison, ma mère! riposta une voix indignée, qui fit se retourner les deux acteurs de cette scène. Jamais, de mon consentement, ce mariage déshonorant n'aura lieu.

— Déshonorant! répliqua Adhémar avec véhémence. Pesez vos paroles, Monsieur. Je suis d'aussi bonne maison que vous, étant votre frère ; et vous m'insultez, en m'accusant de proposer à ma mère une alliance déshonorante.

— Oh! vous avez l'orgueil chatouilleux!... commença le baron.

Grand'mère leva les mains.

— Je vous ordonne, à tous les deux, de cesser cette discussion. Il est affreux de voir mes enfants se dresser en ennemis l'un contre l'autre.

— Adhémar prend à tâche de se poser en antagoniste de toutes mes idées et de ma volonté!

— Je prends à tâche de protéger les êtres faibles que votre orgueil n'hésite pas à sacrifier...

— Adhémar, mon fils, calme-toi...

— Que le baron veuille bien dire en quoi cette demande en mariage, faite par un homme estimé de tous, est déshonorante?

— Le grand-père de Le Braz a tué l'un des nôtres.

Adhémar sourit avec amertume.

— Votre loyauté, ma mère, fera aisément justice de cette calomnie.

Le baron marcha sur son frère d'un air de menace.

— Calomnie, avez-vous dit ?

— Je l'ai dit.

Les deux hommes se mesurèrent du regard. Grand'mère se leva, et d'un geste les éloigna l'un de l'autre.

— Vous me faites mal... dit-elle d'une voix si changée que le baron se recula, en détournant la tête...

Adhémar la prit dans ses bras, et l'embrassa.

— Êtes-vous d'accord avec Valérie? reprit le baron. Sait-elle votre démarche d'aujourd'hui ?

— Non. Elle aime Louis Le Braz, voilà tout.

— Elle l'aime ? Et sans doute, sous votre influence, elle s'est décidée à passer outre à toutes les résistances ?

— Une seule volonté compte. C'est celle de ma mère ! dit fermement Adhémar. Vous n'avez pas sur elle les droits de l'affection, car jamais vous ne lui en avez témoigné ; elle a vécu chez vous, sans que vous vous en soyez occupé. Vous faites acte de tuteur, seulement pour briser son avenir. C'est insuffisant pour faire respecter votre volonté. Et si elle écoute mes conseils, je...

— Emmenez-la ! interrompit le baron, avec une fureur pâle réellement effrayante. Que je ne la revoie jamais. Faites d'elle ce que vous voudrez. Ma-

riez-la à l'un de vos compagnons de plaisir, et qu'elle devienne ce qu'elle pourra. Elle n'est plus des miens. Je la raye de notre race...

Ce fut à ce moment-là que Bernard et Sylvie apparurent, terrifiés.

— Vous n'avez pas qualité pour cela. Notre race n'est pas représentée par vous seul. Et vous tranchez un peu trop brutalement, en présence de notre mère...

Grand'mère à demi évanouie, fermait les yeux... et semblait faire une prière...

— Que décidez-vous, maman ? Le bonheur ou le malheur de votre petite-fille ?...

— Emmène-la, mon fils... murmura la vieille dame. Elle ne peut plus rester ici...

— Mais êtes-vous contraire à ce mariage? Opposez-vous votre formelle volonté ? Ne pensez-vous pas que tout être humain a droit à sa part de bonheur en ce monde ? Et que c'est chose grave de modifier l'avenir des autres, pour obéir à un préjugé, même respectable !...

— Emmène-la ! répéta grand'mère, défaillante, et dans le cœur de laquelle une lutte terrible s'élevait, entre la tendresse et l'orgueil.

— Dites, mère, lui permettez-vous d'être heureuse ?

— Oui, murmura grand'mère...

— Emmenez cette fille ! gronda le baron. Et que

son nom ne soit jamais prononcé ici! ajouta-t-il en se retournant vers Bernard et Sylvie.

La chanoinesse, tremblante, sortit pour aller prévenir sa cousine, et l'aider à faire promptement ses préparatifs. Le baron quitta la pièce.

Bernard s'approcha d'Adhémar, et lui serrant la main :

— Vous avez bien agi! dit-il chaleureusement. Vous avez bien plaidé une cause juste. Oui. Tout être humain a droit à sa part de bonheur... Et ce sera votre éternel honneur de l'avoir compris, Madame, ajouta-t-il, en s'inclinant profondément devant grand'mère... et d'avoir sacrifié votre orgueil de naissance à votre bonté et à votre tendresse maternelle...

— Oh! mon enfant, dit la vieille femme à son fils. Quelle douleur vous m'avez faite, en échangeant ces paroles de défi avec votre frère.

— J'ai souffert aussi, maman, répondit Adhémar, dont tous les nerfs étaient ébranlés; mais il faut savoir lutter pour le bon droit... Je suis fier de vous avoir convaincue... Et vous serez si heureuse d'avoir eté plutôt grand'mère, que baronne de Carcabœuf.

Grand'mère secoua la tête tristement.

Presque aussitôt, Valérie revint, les yeux rouges, bouleversée... Elle se jeta au cou de grand'mère. Adhémar les vit très émues toutes deux; il craignit aussi que le baron revînt, et que quelque fâcheuse

scène s'ajoutât à celle, très pénible, qui venait d'avoir lieu. D'autorité, il emmena sa nièce.

— Je voudrais vous revoir, grand'mère... Mon oncle Armand me chasse... Je n'oserai pas venir...

— Vous viendrez quelquefois à Vannes ? n'est-ce pas, mère ? dit Adhémar, en l'enveloppant de ses bras. Deux des vôtres sont éloignés de vous, malgré eux. Vous ne nous abandonnerez pas, Valérie et moi...

— J'irai... dit la pauvre grand'mère, brisée par tant de secousses. J'irai, si mes forces me le permettent.

— Certes... Vous êtes, grâce à Dieu, robuste et agile, comme à trente ans.

Adhémar serra la main de Bernard. Valérie vint embrasser Sylvie.

— Toi aussi tu viendras !

La chanoinesse avait une physionomie sévère et fermée ; elle blâmait, en son cœur, l'oncle Adhémar, acharné à contrecarrer son frère ; et Valérie, qui allait descendre de sa caste, pour entrer dans la bourgeoisie. Son orgueil était froissé, et elle déplorait la faiblesse de grand'mère.

— Je ne sais pas ! dit-elle. Maintenant que je vais être seule, je serai très occupée ; j'aurai peu de temps à consacrer à des visites...

Valérie comprit ; elle détourna la tête, et suivit l'oncle Adhémar qui sortait. Sylvie rencontra le regard attristé de Bernard.

Contrariée, elle remonta dans sa tourelle, sans assister au départ de sa cousine... Mais, seule chez elle, elle pleura, ce qui lui arrivait rarement ; car elle ressentait vivement la perte de l'amitié très douce, très intime, qui les avait unies, Valérie et elle, depuis leur enfance... Un lien très fort, fait des mêmes souvenirs, des mêmes habitudes, des mêmes préoccupations, et d'une tendresse fraternelle qu'il était cruel de perdre...

Bernard repartit le lendemain matin ; et le logis trop grand pour ses hôtes, à présent que Valérie et le chevalier l'avaient quitté pour toujours, retomba dans sa tristesse, une tristesse plus morne, plus décourageante que jamais.

Grand'mère devenue soucieuse, le baron ulcéré par ce qu'il appelait la révolte de son frère et de sa nièce, ne parlaient plus guère. Puis, malgré qu'ils en eussent, une inquiétude continuelle les rongeait au sujet des hypothèques prises sur la ferme, et dont il faudrait payer les intérêts dans quelques mois. Si le chevalier ne réussissait pas tout d'abord !...

Cette pensée était si effrayante qu'ils ne voulaient pas s'y arrêter... Mais elle assombrissait le baron, déjà peu porté à l'aménité.

De sorte que l'hiver s'annonça fort triste, pour Sylvie, dont la jeunesse allait s'étioler de plus en plus, dans de mesquines préoccupations, entre ces

deux vieillards moroses, dans ce milieu misérable, sous le toit ruiné du logis, qui semblait ne rester debout que par dévouement pour ses maîtres, comme ces vieux serviteurs de jadis, qui se dévouaient jusqu'à la mort...

CHAPITRE VI

L'hiver fut long ; peu de neige, mais d'incessantes tempêtes ; des pluies torrentielles, des rafales terribles, venues du large, traversaient la lande comme une trombe, et assaillaient la maison de toutes parts.

La chanoinesse ne se souvenait pas d'avoir passé d'aussi sombres heures. Avec Valérie, la gaieté du logis avait fui ; elle était le rayon lumineux, la légère chanson d'oiseau, qui rendait possible l'existence en un tel milieu. Maintenant, grand'mère, découragée, ne racontait plus ses légendes, ne chantait plus, de sa voix tremblante et comme en allée, les chansons des chouans qu'aimait sa petite-fille préférée :

Allons, les gars, voici les bleus,
Egaillons-nous dans les campagnes,
Allons, les gars, voici les bleus,
Egaillons-nous, marchons au feu !

Elle lançait encore cela, avec une crânerie amusante, autrefois. Maintenant elle se taisait, et Sylvie la voyait vieillir, elle si verte, jusqu'alors.

Les soirées devenaient lugubres ; la chanoinesse lisait, comme jadis, les *Annales religieuses* du diocèse, au bruit du rouet de la servante ; mais le baron ne s'endormait plus paisiblement. Il songeait, l'œil fixe et le sourcil baissé ; il songeait aux récoltes noyées dans la pluie, au toit de la grange que la dernière tempête avait presque arraché, aux intérêts qu'il allait falloir payer, cependant.

Et grand'mère, au contraire, si bien éveillée le soir, si fort intéressée par les lectures pieuses, dormait d'un lourd sommeil où elle apparaissait soudainement vieillie, les traits tirés, les yeux creux, les lèvres pâles... si bien que la lectrice pouvait s'arrêter sans que personne s'en aperçût... Et souvent les ronflements du rouet, le tic-tac de l'horloge, l'orchestre de la tempête enflant ses voix graves et aiguës dans la cheminée et autour des murs, furent les seuls bruits où se berçaient le chagrin et le découragement de la jeune fille.

A neuf heures, le baron se dressait comme à l'appel d'un clairon ; grand'mère s'éveillait ; on disait la prière, à laquelle M. de Carcabœuf ajoutait une mention spéciale pour le chevalier, puis après avoir conduit sa grand'mère dans sa chambre, Sylvie regagnait sa tourelle, battue des vents comme un

navire, et dont les murs frémissaient d'une sorte de vibration continue...

Cette vie recluse développait ce qu'il y avait d'un peu rigide dans le caractère de la chanoinesse. Elle était sérieuse autrefois ; elle devint grave. Ses seules distractions consistaient à lire Montaigne, Pascal, Montesquieu, Shakespeare, en regardant la pluie noyer les pierres de la lande.

Une brume grise envahissait son âme ; elle se sentait moralement enveloppée d'une atmosphère glaciale ; plus rien ne l'intéressait. Un seul point vibrant restait dans sa vie : l'amour de Bernard, l'espérance d'être heureuse plus tard... Quand ?... hélas ! C'était l'incertain...

Sans cette espérance d'avenir heureux, même éloigné, la chanoinesse eût accepté avec tranquillité d'entrer aux Usurlines de Vannes, comme l'avaient fait, avant elle, beaucoup de demoiselles de Carçabœuf. Un cloître eût été moins triste. Elle, qui avait eu jusqu'alors la crainte et l'horreur du couvent, comprenait à présent la résignation de celles qui la précédèrent dans cette voie... Vivre ainsi équivalait à mourir... Mais qu'était donc sa vie présente ?.. Oh !.. S'il n'y avait pas eu Bernard !..

Ils correspondaient ; chaque semaine, elle recevait une lettre où il lui disait son espoir dans l'avenir, elle était au courant de ses travaux ; il amassait des

matériaux pour le second volume de son histoire de Bretagne ; en même temps il commençait un travail sur les vieilles poésies populaires bretonnes. De ces lettres, Sylvie se réconfortait pendant toute une semaine ; elle les collectionnait ; lorsqu'elle se sentait trop triste, trop découragée, elle allait les relire, — dans sa chambre, — puis elle écrivait à Bernard aussi. Et n'ayant plus que lui, à présent, elle épanchait toutes les tristesses de son cœur dans ces lettres, qu'elle laissait commencées durant plusieurs jours, et qui étaient comme un journal de sa vie recluse.

Aussitôt après son départ, Valérie avait écrit à sa cousine. Mais le baron saisit la lettre et la brûla ; une autre suivit quelques jours après, et fut retournée ignominieusement avec la mention : refusée. Toutes relations furent donc rompues de ce côté. Cependant, grand'mère reçut une lettre deux mois après le départ de sa petite-fille, et elle ne la communiqua pas au baron, mais elle en parla à la chanoinesse.

— Ta cousine se marie.

Sylvie tressaillit. Elle s'attendait à cela, cependant, puisque c'était pour cette cause que la transfuge avait quitté le toit ancestral.

— Ainsi, murmura-t-elle ; elle se résout à cette déchéance...

Grand'mère regarda la chanoinesse d'un œil

triste... Elle comprenait l'exclamation, car son orgueil saignait, en pensant que la fille de sa fille allait être une petite bourgeoise, s'appeler Mme Le Braz... mais son cœur s'émouvait pour Valérie. Elle se découvrait une indulgence dont elle était un peu honteuse ; elle continua :

— Valérie m'écrit... Elle me supplie d'assister à cette cérémonie.

Sylvie ne répondit pas ; ses lèvres tremblèrent, ses noirs sourcils se rapprochèrent.

— Elle te demande aussi, toi...

— Je n'irai pas... dit vivement la chanoinesse... Je ne sanctionnerai pas, par ma présence, une mésalliance qui déclasse Valérie.

— Tu es bien sévère.

— Irez-vous, grand'mère ?

— Non. Moi, je ne le puis pas. Mais j'avais espéré que toi, tu le ferais. Elle sera si chagrine, de n'avoir pas une personne de sa famille ce jour-là.

— Elle a choisi sa voie, elle-même ! Cependant, si vous l'exigez, grand'mère, j'irai.

— Je n'exige pas. J'espérais que tu demanderais à le faire...

— Vous connaissez mes sentiments... et ceux de mon père...

Grand'mère soupira. Elle regrettait parfois d'avoir laissé se développer en son fils aîné une morgue exaltée, qui dominait chez lui tout sentiment ; de

sorte qu'en lui, il ne se trouvait place que pour l'orgueil.

Si elle eût écouté son cœur, elle fût allée à Vannes ; car elle savait quel serait le chagrin de Valérie, et cela primait tout pour elle ; à l'âge de grand'mère les passions s'éloignent ; on juge de haut les petites vanités que l'on a prisées jadis, et l'on n'attache plus de prix qu'à ce qui en vaut la peine. La vie apprend aux âmes droites l'indulgence et la bonté. On a soi-même failli si souvent, que l'on devient tolérant pour les faiblesses des autres. Elle dit :

— J'irais, si je ne craignais de peiner ton père, il penserait que je prends parti contre lui. Seulement, il m'est pénible d'être privée de la vue de deux de mes enfants.

— Je vous le répète, grand'mère, si vous le voulez, j'irai, redit Sylvie d'un ton adouci.

— Non. Ton caractère est raide et hautain. Tu ferais sentir à ces gens que tu les considères comme tes inférieurs. Tu humilierais Valérie dans son mari. Mieux vaut t'abstenir.

— Grand'mère, vous êtes fâchée !... supplia Sylvie en l'embrassant.

— Non, ma petite-fille, ce n'est pas ta faute... On t'a élevée dans ces idées-là... Moi-même, y ai contribué... Je crains seulement que tu souffres toi-même de ta hauteur de caractère...

— Oui... murmura Sylvie, pensant à ce que lui

avait dit Bernard ; je le crains aussi, mais je me mépriserais si j'agissais en sens contraire de mes idées. J'aimais Valérie d'une affection de sœur. Eh bien ! Si j'épouse Bernard, s'il est nommé à Vannes... je ne la verrai pas ; car je blâme ce qu'elle a fait, je trouve honteuse cette déchéance volontaire.

— Ma pauvre enfant ! soupira grand'mère.

Le lendemain, la vieille dame écrivit péniblement une lettre, de sa grande écriture anguleuse et parsemée de fautes d'orthographe ; et Sylvie la vit empaqueter, dans une petite boîte, une antique broche, ornée de trois diamants, bijou très ancien et sans valeur.

— Tu auras le bracelet, dit-elle à la chanoinesse.

Celle-ci comprit que grand'mère envoyait à Valérie ses vœux et son cadeau de noces : son cœur s'émut, en pensant à l'affectueuse amie qu'elle avait perdue. Elle alla dans sa chambre chercher une bonbonnière d'ivoire, à laquelle elle tenait beaucoup, car elle venait de sa mère, et c'était le seul objet de valeur qu'elle possédât.

— Joignez ceci à votre cadeau, grand'mère.

— Si tu lui écrivais quelques lignes ? elle serait si heureuse !...

— Non, grand'mère. Je ne saurais que lui dire ! Il me serait impossible de la féliciter. Ce présent,

c'est à Valérie de Kérity que je l'envoie, et non pas à Mme Le Braz... Elle aimait cette bonbonnière, elle la désirait beaucoup ; elle la gardera, en souvenir de moi...

— Tu es une étrange fille !... Puisque tu aimes Valérie, pourquoi cette rigueur?

— Je l'aime dans le passé, comme une amie très chère, qui est morte, et que l'on n'oubliera jamais.

A cette parole cruelle, grand'mère tressaillit. Elle fit le geste de repousser la bonbonnière, mais elle vit que la chanoinesse avait parlé avec la profonde conviction que l'honneur du nom exigeait cette sévérité. Elle ne dit rien, et emballa la boîte avec la broche.

Puis, huit jours plus tard, un jeudi, elle mit sa vieille robe de soie, son mantelet garni de dentelles jaunies, et répondit à son fils qui l'interrogeait :

— Je fais dire une messe aujourd'hui, pour quelqu'un que j'aime, et je vais assister à cette messe.

Le baron pinça ses lèvres minces, et sortit sans répondre.

— Je désire aller avec vous, grand'mère, si vous le permettez ? dit Sylvie qui avait compris...

— Tu me fais plaisir, ma fille, répondit grand'mère. Je prierai Dieu de me pardonner l'erreur que j'ai commise, en inculquant à mes enfants des idées

contraires à la bonté. Désires-tu lire un passage d'une lettre qui te concerne, et que j'ai reçue hier de Vannes ?

— Oui, je veux bien.

Elle parcourut du regard trois longues pages, où Valérie remerciait grand'mère, avec effusion, de la lettre affectueuse et de la broche enrichie de diamants. « Je la porterai le jour de mon mariage, disait-elle, et je penserai qu'en ce moment même, vous prierez pour moi, dans l'église de Carnac, avec Sylvie. Mon oncle Armand a renvoyé ma lettre, et j'ai compris qu'il m'interdit de correspondre avec sa fille. Soyez mon interprète, grand'-mère, dites-lui que son présent m'a arraché des larmes, parce que j'y ai vu la preuve qu'elle me pardonne. Et surtout, grand'mère, dites-lui ceci : Si, comme le craint mon oncle Adhémar, les affaires du chevalier tournent mal, si la ruine survient, et que son mariage, à elle, se trouve indéfiniment retardé, mon bonheur le plus grand sera de l'avoir chez moi ; elle est ma chère sœur, et tout ce qui est à moi est à elle... J'exprime cela maladroitement et sans esprit, mais avec tout mon cœur. »

Sylvie fut émue ; mais elle se raidit :

— Dis-moi ta pensée ? interrogea grand'mère.

— Valérie ne réfléchit pas qu'en cas de ruine, ma place est auprès de mon père...

— Et si ton père, si moi-même étions disparus ?

— J'aurais alors un refuge plus convenable pour Mlle de Carcabœuf que la maison de M. Louis Le Braz : le couvent.

— Que Dieu ne te punisse pas ! dit seulement grand'mère, d'un ton contenu ; c'est moi, c'est ton père, qui avons commis la faute...

Les deux femmes sortirent de la maison, et s'acheminèrent vers l'église de Carnac, dont le clocher s'élance comme un mât de navire au-dessus de la plaine plate... Grand'mère, un peu courbée, s'appuyait sur le bras de Sylvie, haute et droite, dont la croix d'or de son ordre brillait entre les plis de sa lourde pelisse de drap bleu.

Après ce jour, la monotone existence recommença : heures grises, jours vides d'émotions, où la jeune fille se sentait à peine vivre... végéter, plutôt, dans l'ennuyeuse régularité des occupations forcées. Le baron devenait de plus en plus sombre ; la servante, fatiguée par l'âge, ne pouvait suffire à la besogne, et il fallait que de ses belles mains de patricienne, la chanoinesse entreprît les besognes les plus basses, Elle avait un peu l'allure, devant la cheminée de la cuisine, touchant du bout des doigts des casseroles et autres ustensiles vulgaires, d'une reine de contes de fées réduite à un temps d'épreuves, et changée par un méchant génie en une servante de ferme... Peau d'Ane, oubliant ses diamants dans les galettes de sarrazin... Mais, hélas ! la chanoinesse n'avait

pas de diamants à perdre. Et grand'mère, attristée, découragée, vieillie, sujette à des sommeils fréquents depuis quelques mois, la regardait en soupirant, et songeait à l'autre, à sa toute petite, qu'elle ne reverrait plus !

CHAPITRE VII

Un jour du mois de mai suivant, le baron, d'un ton solennel, prit la parole à la fin du repas de midi :

— Ma mère, je voudrais vous entretenir d'une chose très grave, qui nous arrive :

Aussitôt, la chanoinesse se leva pour sortir ; Marie-Anne, la servante, était dans la cour, où elle soignait la vache et l'âne.

— Reste, Sylvie, dit le baron. Tu n'es pas de trop ici. Et c'est un conseil de famille que j'assemble. Je veux votre avis à toutes deux, dans le mortel embarras où je me trouve.

Grand'mère et la chanoinesse échangèrent un regard d'angoisse, lorsque le baron ajouta :

— Il s'agit des intérêts que nous devons pour l'hypothèque. La date du paiement échoit dans huit jours ; et je n'ai pas la somme nécessaire.

— Le chevalier ne doit-il pas l'envoyer ? demanda Mme de Carcabœuf.

— Il s'y était engagé, répondit le baron d'une voix mal assurée ; je lui ai écrit, il y a plusieurs jours déjà ; je suis surpris de n'avoir pas de réponse.

— Il me semble que l'on doit pouvoir compter sur la parole de Humbert, dit la chanoinesse. Il vous a promis d'envoyer l'argent ; il le fera.

Un court silence suivit ces paroles ; le baron parlant avec effort, reprit :

— Il m'avait promis aussi de m'envoyer une partie de ses émoluments, chaque mois. J'ai reçu cinquante francs le premier décembre ; et depuis, rien...

Un silence, encore, suivit ces paroles, aveu pénible d'un commencement de doute ; grand'mère ni Sylvie ne parlèrent. Le baron ajouta :

— Il sait que cette ferme peut, tout juste, subvenir à nos besoins les plus pressants ; du moment qu'elle est hypothéquée, elle ne rapporte plus rien pour nous ; l'année a été désastreuse, mon blé d'hiver est à demi pourri, et rongé par la nielle ; plusieurs pommiers ont été renversés ; le toit de la grange laisse passer la pluie, de sorte qu'une partie des fourrages a été gâtée.

— Comment ? avec quelles ressources avons-nous subsisté, alors, durant les mois d'hiver ?

— J'ai vendu quelques récoltes de grains, et nous dépensons fort peu, car nous vivons presque exclu-

sivement des produits naturels de la ferme ; mais le peu d'argent que nous avons dépensé devait servir à payer une partie des intérêts. Je n'ai rien, absolument rien ; je suis en retard pour payer les impôts, et si mon fils ne se décide pas à répondre à ma lettre, je ne sais comment faire, en vérité ?....

— Obtenir un délai ?... murmura grand'mère Me Le Dan sera complaisant pour nous. Il vénère les Carcabœuf.

— Sa complaisance ne peut aller bien loin. Un délai de quelques jours ne sera rien. Et d'ailleurs les impôts ?...

— Montent à quelle somme ?

— Soixante-dix francs.

— Que vous n'avez pas ?

— Non !...

Ils se turent encore, et Sylvie, atterrée, murmura :

— Il est impossible que Humbert nous laisse dans une telle détresse ; il a donné sa parole...

— Nous pourrons vendre Cacolet ! dit le baron.

— Vendre Cacolet ! s'écria la chanoinesse, avec un serrement de cœur.

Cacolet, l'âne gris, la bonne bête patiente et douce, qui les avait si souvent promenées, Valérie et elle, à travers les chemins pierreux de la lande ! C'était un ami dont il allait falloir se séparer. Peut

être tomberait-il entre les mains de quelque paysan qui le brutaliserait?... Sylvie sentit des larmes, dont elle eut honte, mouiller ses yeux.

— Oui, continua le baron se méprenant sur la cause de l'émotion de sa fille. Cacolet me manquera pour les labours ; c'était un bon serviteur, mais il se fait vieux. Ce sera bientôt une bête inutile... Je louerai, lorsqu'il le faudra, le cheval de mon voisin Le Kaër. Cacolet vaut encore soixante-dix francs ; je le ferai vendre mercredi à Vannes ; il paiera les impôts.

— Il faut écrire de nouveau à Humbert. Peut-être n'a-t-il pas reçu votre lettre, mon père. Une lettre peut s'égarer.

— Humbert doit savoir que la date du paiement approche. Il ne devrait pas attendre qu'on lui écrivît pour payer ! dit grand'mère avec amertume.

— Il aura oublié, murmura Sylvie défendant son frère contre son propre sentiment. Il a, sans doute, tant d'affaires très importantes ! Celle-ci lui aura échappé.

Grand'mère dit sévèrement :

— Il n'est pas d'affaire plus importante que de faire honneur à sa parole. Un gentilhomme ne devrait pas oublier un engagement de ce genre... Humbert ne nous écrit jamais. Que sont devenues ses espérances brillantes, nous ne le savons pas. Ce que nous savons, c'est qu'il semble se soucier fort

peu de l'embarras où il nous a mis. Il ne daigne pas même s'inquiéter de savoir ce que nous devenons. Il nous témoigne une indifférence absolue. Cela n'est pas d'un honnête homme.

Le baron, le cœur serré, la physionomie fermée, écoutait cela, en baissant la tête. Sylvie se tut. Et après ces paroles qui n'étaient pas trop sévères, grand'mère reprit :

— Je pense, Armand, qu'il faut écrire de nouveau pour rappeler ce garçon à son devoir. Et je t'engage à ne pas lui ménager l'expression de ton mécontentement.

Après cette pénible conversation, Sylvie, désolée, inquiète, se demandant, à bon droit, quelles ressources leur resteraient, s'ils ne pouvaient payer la somme due et qu'ils fussent forcés de vendre la ferme, monta dans sa chambre, et réfléchit tristement à la situation.

Personne à qui demander un conseil ! Elle le sentait bien, à présent ; le baron, trop enfoncé dans ses travaux grossiers, était aussi ignorant des affaires que le plus fruste paysan de la contrée. S'il y avait un moyen quelconque de se relever, il ne saurait pas le saisir. L'oncle Adhémar eût pu donner un conseil utile, mais on ne pouvait s'adresser à lui, dans une affaire qu'il avait, de tout son pouvoir, essayé d'empêcher...

Les regards de Sylvie tombèrent sur une lettre

qu'elle écrivait à Bernard et qui était commencée depuis la veille... Lui, peut-être, saurait agir ?... Elle hésita. Le baron n'approuverait pas, sans doute, qu'un homme, qui n'était pas encore de la famille, fût mis au courant de son embarras d'argent, et surtout du manque de parole du chevalier. Ceci fit hésiter Sylvie ; elle en ressentait elle-même une déception morale douloureuse ; Humbert faisait faillite à tous les sentiments d'honneur qu'à défaut de bonté et de délicatesse de cœur, un Carcabœuf devait posséder à un haut degré ; elle se sentait humiliée dans l'âme, à constater son égoïste et brutale insouciance... personne, même Bernard, ne devait soupçonner cette lâche conduite...

Depuis six mois qu'il était à Paris, Humbert avait écrit deux fois ; — sa première lettre contenait cinquante francs ; il donnait peu de détails sur la banque qui se fondait ; — sa seconde lettre était arrivée le 1er janvier. Les souhaits d'usage ; et moins de détails encore que dans la première lettre. Ses parents ignoraient absolument ce qu'il devenait...

Depuis, le silence absolu... En récapitulant ces choses, et jugeant d'un coup d'œil d'ensemble cette attitude, l'angoisse de la chanoinesse s'accentua à tel point, qu'elle se décida à consulter Bernard.

Elle lui confia donc, en lui demandant conseil, l'embarras où se trouvait le baron ; elle en reporta la cause sur l'hiver pluvieux, sur les mauvaises ré-

cultes ; elle ne mentionna même pas le nom de Humbert, sans se douter que, pour l'esprit clairvoyant de Bernard, cette abstention était le pire aveu... Le baron ne regardait jamais ses lettres ; grand'mère les lisait d'un œil distrait. Celle-ci partit le lendemain, la veille du jour où l'on devait emmener à Vannes le pauvre Cacolet.

Lorsque l'instant de cette séparation arriva, la chanoinesse fut déplorablement faible. Elle passa ses bras autour du cou de la bonne bête et l'embrassa, sans pouvoir retenir ses larmes.

— En vérité, ma fille, voici un singulier désespoir. Tu as témoigné beaucoup moins de chagrin lorsque le chevalier nous a quittés ! dit le baron d'un ton bourru.

Grand'mère hocha la tête d'un air qui en disait long. Sylvie répondit naïvement :

— Je savais que je reverrai Humbert, tandis que je ne reverrai pas Cacolet... Et j'ai peur qu'il ne soit malheureux.

Le baron éloigna brutalement sa fille, et donna un coup de trique à l'âne gris. Grand'mère ajouta, en regardant son fils :

— Et puis, Cacolet est un ami, qui nous a servis fidèlement durant toute sa vie... On peut le regretter, lui !...

Sans répondre, le baron emmena l'âne chez un

de ses voisins, qui allait à Vannes, et se chargeait de le vendre au marché.

— Je suis vraiment ridicule d'avoir un pareil chagrin ! dit Sylvie, s'efforçant de sourire.

— Pas du tout, mon enfant. Tu mènes une vie si recluse, que les événements les moindres prennent pour toi de l'importance. Et tu as si peu de gens à aimer, que tu souffres pour un animal que tu perds et que tu aimais... C'est une bien pénible existence, pour une femme de ton âge. Que moi, que ton père, nous vivions ainsi !... qu'importe ? Nous avons eu nos heures de jeunesse et de joie... Mais toi ?...

— Chère grand'mère, je suis heureuse, je vous jure, dit Sylvie.

— Tu es heureuse !... De quoi ?... Notre gêne se fait détresse. Tu es pliée à de basses besognes, indignes de toi. Jamais un plaisir, jamais un voyage, jamais la visite d'une amie. Toujours la compagnie morose de deux vieillards. Pour seule distraction, la messe, le dimanche à l'église de Carnac, et des lectures pieuses, chaque soir, pour ta vieille grand'-mère... Je remercie Dieu, que Valérie soit mariée à ce jeune homme qui l'aime ! Je ne la verrai plus, sans doute ; mais je sais qu'elle est heureuse, elle. Je voudrais que tu fusses mariée, mon enfant ; il ne faut pas tarder à épouser Bernard.

— Le moment serait mal choisi, dit énergiquement la chanoinesse. Je ne vous laisserai pas, vous

et mon père, à l'heure où notre détresse devient pire que jamais ! Je prévois le moment où Marie-Anne, devenue impotente, ne sera qu'une personne de plus à soigner. Que feriez-vous, alors ? nous ne pouvons payer même une petite servante. Je resterai.

— Non ! s'écria grand'mère, je ne le veux pas. Tu dois vivre. Tu ne dois pas être sacrifiée au bonheur de tous les tiens. Aussitôt que Bernard sera nommé à cette place qu'il désire, il faut que le mariage ait lieu.

— En vérité non, grand'mère. Où est mon devoir, je resterai.

Grand'mère dit d'un ton pénétré :

— Tu es une vraie Carcabœuf. C'est grand dommage que, parfois, ton orgueil fasse taire ton cœur !

Le soir même, le paysan qui s'était chargé de vendre Cacolet, rapporta cent francs au baron.

— Vous avez fait un excellent marché ! s'écria celui-ci. Cacolet ne valait pas cette somme. Comment avez-vous pu trouver quelqu'un assez sot, pour acheter cent francs un vieil âne à demi usé.

— Il y a des gens si bizarres ! répondit Le Kaer, sans plus s'expliquer.

Mais, rencontrant le lendemain la chanoinesse, dans un chemin creux de la lande, il lui dit :

— J'ai quelque chose pour vous, Madame. Une lettre...

Sylvie recula d'un pas.

— Elle vient de votre cousine, Mlle Valérie. C'est elle qui a acheté Cacolet.

La chanoinesse prit la lettre et la lut.

« Dans quelle détresse êtes-vous donc, que vous en êtes réduits à vendre Cacolet ? Le chevalier ne vous a-t-il pas tenu parole ? Louis et mon oncle Adhémar le pensent. Si cela est, nous sommes là, pour vous tirer d'embarras. Je n'ose pas m'adresser directement au baron. Un mot de toi, et vous recevrez la somme qui vous est nécessaire. Je t'aime toujours, chère Sylvie, et toi, m'as-tu oubliée ? »

Un passage de cette lettre révolta Sylvie :

« Louis pense que le chevalier n'a pas tenu sa parole... »

Ainsi cet « individu » savait ce qui se passait. Il se permettait de prévoir, de présumer... et de juger mal Humbert de Carcabœuf... Sylvie n'eut pas même la pensée de communiquer à son père cette offre généreuse. Elle savait qu'il préférerait la ruine totale, à la honte de recevoir un service de son frère, ou de Louis Le Braz.

Trois jours encore s'écoulèrent. Chaque matin, le baron et Sylvie guettaient le passage du facteur ; ils attendaient, avec une confiance désespérée, une lettre du chevalier.

La veille de l'échéance, le baron dit à sa fille :

— Si Humbert ne nous envoie rien, notre prêteur saisira tout ce qui nous appartient. Je crains que nous ayons à discuter ce qu'il conviendra de faire, en pareil cas.

— Hélas ! murmura la chanoinesse... ce qu'il conviendra de faire...

— Ma mère irait chez son autre fils, cela est juste et naturel, continua le baron, avec un courage réellement admirable ; pour toi, je te conseillerais d'entrer au couvent, en attendant ton mariage avec Bernard. Quant à moi, je trouverai toujours une occupation...

— Heureusement, mon père, nous n'aurons pas à prendre de si tristes résolutions. J'aperçois le facteur, et il se dirige vers nous.

Il y avait une lettre, en effet. Le baron la saisit, examina l'écriture de l'enveloppe :

— Ah ! dit-il désappointé... C'est de Bernard.

Il l'ouvrit. Cinq billets de banque de cent francs s'en échappèrent.

— Qu'est-ce que cela ? dit-il en regardant Sylvie stupéfaite et confuse. Tu as donc confié, à Bernard, l'embarras où nous sommes ?...

Sylvie baissa la tête, pendant que le baron lisait.

« Je suis bien heureux de pouvoir vous envoyer la somme qui vous est indispensable. Elle représente le prix du premier volume de mon Histoire

de Bretagne. Merci, chère aimée, d'avoir pensé à recourir à moi ; cette marque de confiance m'attache à vous davantage si c'est possible... »

— Tu avais demandé l'aide de Bernard ? interrogea le baron d'un ton ambigu, partagé entre le soulagement qu'il éprouvait de posséder la somme nécessaire, et la contrariété qu'un étranger connût ses ennuis.

— Je n'ai pas demandé son aide, je vous l'affirme, père. Je lui ai dit seulement combien nous étions malheureux ; et j'ai bien expliqué que nos embarras proviennent d'une mauvaise récolte, et non d'une autre cause.

Le baron, satisfait, rendit la lettre à sa fille, car les épanchements des deux fiancés l'intéressaient peu.

— Bernard est un bon ami, dit-il... Il nous sauve. Tu as bien fait de te confier à lui. Il est presque de la famille... et tu as agi judicieusement, en ne lui parlant pas de Humbert. Le silence de celui-ci doit avoir quelque cause grave que nous ignorons. Peut-être est-il absent de Paris... ou malade...

— Dieu veuille qu'il soit heureux ! dit la chanoinesse avec ferveur. Je pense comme vous, père. Nous recevrons certainement avant peu des nouvelles de mon frère... Une force majeure a seule pu l'empêcher de nous écrire. Quoi qu'en pense grand'mère, il a trop d'honneur pour ne pas tenir sa parole s'il le pouvait.

Le baron, ému, serra la main de sa fille, marque d'estime qu'il accordait rarement.

— Tu es digne de ta race... L'honneur d'être ce que nous sommes s'achète par des sacrifices de toutes sortes, ma fille. Il faut savoir les accepter...

— Je m'en sens le courage ! répliqua la chanoinesse, avec une fierté dont, malheureusement, cette cause n'était pas digne...

CHAPITRE VIII

M. le chevalier de Carcabœuf pensait à toute autre chose, en ce moment, qu'aux embarras d'argent de son père! Lui-même se trouvait dans une situation extrêmement fâcheuse. Il est bon d'expliquer ce qu'étaient devenus ses projets de fortune et de grandeur.

La Société des Chemins de fer de la République Argentine s'était installée dans un fort bel immeuble de la rue de la Victoire. La vue des bureaux eût suffi à rassurer le baron, s'il eût pu les visiter. Au rez-de-chaussée, un grand hall où se tenaient trois chasseurs galonnés, et un petit groom. A droite, une porte où se lisaient sur une plaque de marbre ces mots : *Caisse*, *Bureaux de souscription*; à gauche, en vis-à-vis, sur une autre porte : *Administration*, *Secrétariat.*

Dans un vaste cabinet de travail, meublé avec un confort qui paraissait à Humbert le suprême luxe, le chevalier travaillait ; il écrivait des lettres sous la

dictée de Don Emilio, lettres qui prouvaient toutes combien l'argent affluait à la Banque, et quelles énormes affaires d'exportation et d'importation allaient se greffer sur la construction du chemin de fer.

Don Emilio correspondait avec de grands commerçants, industriels ou propriétaires ; il correspondait avec des compagnies de construction et de matériel de chemin de fer. Chaque jour, Humbert avait une dizaine de lettres à faire ; après quoi, il pouvait fumer des cigares en lisant des journaux, jusqu'à ce que l'horloge électrique marquât cinq heures ; il était libre alors, et pouvait user de son temps.

Il n'allait guère dans le bureau de la caisse ; il y entrevoyait des plumitifs qu'il jugeait au-dessous de sa dignité de fréquenter. Son titre de secrétaire le plaçait à un autre rang social, et Humbert avait le culte de la hiérarchie, lorsqu'il se trouvait en tenir le haut bout.

Il voyait seulement les Dubois, et un peu Don Emilio. Celui-ci, très lancé dans la vie parisienne, n'accordait à son jeune secrétaire qu'une attention distraite. Dubois s'occupait, lui, de la publicité. Pendant deux mois, les journaux furent remplis d'annonces magnifiques et d'affriolantes descriptions, sur les richesses dont le chemin de fer en projet devait faciliter l'exploitation. Commerce, industrie,

mines d'or, d'étain, de fer... tout serait galvanisé par cette fructueuse entreprise !

Deux cent mille actions de cent francs furent émises ; l'affaire fut chauffée dans une quantité de feuilles financières à bas prix, et des millions de prospectus, merveilleusement faits pour allécher les gens en quête de gros dividendes. La société promettait huit pour cent d'intérêt, dès la première année ; pour les années suivantes, le calcul des probabilités arrivait à des résultats vertigineux... Et vraiment, jamais Dubois n'avait, d'une plume aussi habile, décrit pareilles splendeurs ! C'était quelque chose comme un conte des Mille et une Nuits. Une action de cent francs, remboursée en moins de trois ans, par les dividendes, devenait pour son possesseur une source de revenus considérables.

Et en vérité, comme malgré tant d'affaires identiques et dont le dénouement est inévitablement le même, il se trouve toujours des gens crédules et faciles à duper, les actions se vendirent bien, tout d'abord.

Plus que n'importe lequel de ceux qui venaient souscrire, Humbert était convaincu de l'avenir magnifique de l'affaire. La vie qu'il menait lui plaisait d'ailleurs assez, pour l'aveugler sur les quelques singularités qu'eût peut-être remarquées un homme moins naïf.

Il se lançait dans la vie mondaine avec une ar-

deur de jouir qui remplaçait chez lui l'ardeur guerrière de ses ancêtres. En même temps, une certaine parcimonie lui demeurait, qu'il avait acquise dans les années de misère de son enfance. On ne se débarrasse pas aisément d'habitudes aussi invétérées. Toujours, il avait vu chez lui l'économie la plus étroite érigée en vertu nécessaire. Donc, tout en se lançant autant que possible dans ce qu'il prenait pour le vrai monde, et se résignant aux dépenses indispensables pour y faire figure d'homme suffisamment élégant, il se garda de dépenser les cinq cents francs que lui versa fidèlement, les six premiers mois, Dom Emilio ; et par la même raison d'égoïste épargne, il envoya seulement cinquante francs à son père, à la fin du premier mois.

Ce pratique garçon allait surtout chez Dubois, et chez quelques-uns des amis de celui-ci : gens de plaisir chez qui l'on jouait, l'on soupait, l'on dansait. Humbert était un trop petit personnage pour être recherché dans aucune société. Le prestige de son nom était mince ; il n'avait aucune fortune, et personnellement était dépourvu de toute séduction : lourd et mal élevé, il paraissait bien ce qu'il était, un gentilhomme de campagne, tout à fait hors de son cadre, dans un milieu élégant. Et les quelques salons où fréquentait Humbert étaient élégants.

Il se dégrossit un peu, car il ne manquait pas

d'une sorte de finesse de paysan retors ; il étudia la façon de saluer, d'entrer, de sortir, de se présenter, qu'avaient les autres, autour de lui ; il parvint à recouvrir d'une très mince écorce de civilité, sa grossière personne, et à passer inaperçu parmi d'autres jeunes gens, reçus dans ce monde indulgent.

Chaque soir, on jouait assez gros jeu, chez Dubois. Durant quelque temps, Humbert, prudent, résista au désir véhément qui le saisissait à la vue de l'or et des billets étalés sur les tables de jeu. Pourtant, une fois, il risqua un louis, en gagna trois, et se retira avec ce petit gain, heureux comme s'il eût conquis un royaume. Depuis, il recommença. Il avait cette influence extraordinaire et réelle, pourtant : la chance ; il gagnait presque chaque soir ; si, par hasard, il perdait, il n'insistait pas et s'éloignait aussitôt de la table de jeu ; s'il gagnait, il restait jusqu'à ce qu'il eût environ cinq louis, puis il s'en allait.

Cette conduite, pleine de judicieuse prudence, et qui assimilait les autres joueurs à de simples bailleurs de fonds, fut tôt remarquée. Pendant un certain temps on se contenta de se dire entre soi que le petit Carcabœuf était un individu rapace, puis, peu à peu, on l'accueillit mal, on refusa de jouer avec lui; et le malheureux Humbert, d'esprit trop épais pour comprendre la cause de ce qui lui arrivait, vit ses

revenus réduits aux émoluments qu'il touchait à la banque.

Un soir que, n'ayant pu trouver aucun partenaire, il regardait tristement les autres jouer à l'écarté, un habitué de la maison vint s'asseoir près de lui, et, souriant, lui dit :

— Vous ne jouez pas ?

— Non. Je n'ai trouvé personne, ce soir.

— Vous avez beaucoup de chance !... On vous craint un peu, dit l'autre, avec un petit rire railleur.

Humbert le regarda, cherchant à savoir le fond de sa pensée ; mais pour connaître le fond de la pensée de Gustave Redmann, il eût fallu une autre cervelle que celle du pauvre chevalier. Il se leva pour partir, M. Redmann lui posa la main sur l'épaule et dit :

— Restez, causons un peu, si vous voulez. Vous vous en trouverez bien.

Et avec l'intuition que c'était peut-être vrai, Humbert resta.

Gustave Redmann était un brocanteur allemand, qui avait eu des débuts pénibles. Il en parlait peu, et en généralités, évitant de donner des détails, que, d'ailleurs, personne ne songeait à lui demander dans cette société, où chacun était bien accueilli pourvu qu'il eût les dehors de la fortune.

A vrai dire, cette facile indulgence était, ici,

une vertu indispensable ; car, si chacun des habitués de la maison eût dû raconter tous les épisodes de son existence, il y eût eu peut-être d'assez pittoresques, mais regrettables détails à noter ! Non pas qu'ils fussent tous tarés !... Mais c'étaient des gens de plaisir, réunis dans le but de s'amuser, de races et d'atavismes très divers, et qui n'avaient, pour la plupart, pas de fortune acquise... ce qu'on appelle des brasseurs d'affaires... Beaucoup de courtiers de Bourse, une quantité d'étrangers, des femmes divorcées, mélange hétéroclite et brillant de personnes qui, se sentant, comme on l'a dit, plus ou moins en marge de la société, n'avaient qu'indulgence et indifférence pour leurs amis de rencontre.

Redmann avait exercé divers métiers dans sa jeunesse ; il avait beaucoup de flair commercial. Peu à peu, il amassa assez d'argent pour pouvoir entreprendre le commerce de bric-à-brac. Il vint à Paris, il y a trente ans, au moment où la fureur du bibelot commençait d'être à la mode ; nombre de gens, pour se conformer au goût du jour, achètent fort cher des objets souvent sans valeur, simplement parce qu'ils sont XVIe ou XVIIIe siècle. Ils ne demandent pas à ces objets l'émotion que donne l'œuvre d'art à ceux qui la comprennent ; mais seulement la jouissance d'avoir chez soi ce que d'autres plus riches ont aussi.

Redmann sut habilement profiter de cet engouement ; il voyagea, il découvrit en province, où ces modes passagères pénètrent moins vite, des meubles sculptés, des horloges, des faïences, achetés à bas prix et revendus fort cher.

A l'heure actuelle, il est riche. Depuis le moment où il vit Humbert, il le remarqua, et il lui fit l'honneur de l'étudier. Car il avait à cela un intérêt. Vingt ans auparavant, il s'était marié ; il avait épousé une Algérienne, une très belle femme qui, avec les années, était devenue l'une de ces énormes créatures, bouffies de graisse, ignoblement malpropres, que l'on rencontre dans les quartiers israélites des villes africaines. Elle semblait fondre, tant sa peau était huileuse ; cette femme, vieillie avant l'âge, couverte de bijoux, et vêtue de robes tachées, sordides et somptueuses, trônait dans la boutique où Gustave gardait ses trésors, une assez sombre boutique située dans la rue Lafayette.

Jamais Rachel Redmann ne sortait. Elle s'occupait de la vente, et y était d'une habileté consommée, qui égalait au moins la ruse que déployait son mari, pour acquérir à vil prix, en province, des objets qu'il revendait ensuite avec mille pour cent de gain. Elle semblait le génie de la brocante : sale et superbe. Les bijoux dont elle s'ornait étaient tous fort beaux et crasseux. Elle portait de vieilles admirables dentelles en loques ; sa robe de chambre était

faite d'un damas de soie rouge ancien, digne d'une infante de Velasquez... mais déshonorée par des taches de toutes natures ; et dans le bouffissement ridicule des traits, on retrouvait encore le beau profil de l'Algérienne : nez busqué, lèvres épaisses, mais d'un rouge vermeil, et deux yeux d'un noir d'encre, calmes, placides et implacables.

Elle laissait Gustave aller dans le monde, c'est-à-dire chez des gens dans le genre de ce journaliste, auquel on avait vendu à crédit quelques babioles qu'il n'avait pu payer, et dont on escomptait la ruine prochaine, pour s'emparer des quelques objets intéressants qu'il avait pu acquérir en trente ans de vie aventureuse. Redmann et sa femme voyaient arriver les catastrophes. Ils les attendaient, comme des naufrageurs que la tempête enrichit. Ceci n'explique pas en quoi Redmann pouvait s'intéresser à Humbert.

La raison était celle-ci. Il avait une fille, Déborah, âgée de dix-neuf ans, et il voulait la marier. Ce brocanteur, à force de manier des objets anciens, des livres armoriés, des bahuts couverts d'écussons, des éventails et des bonbonnières ayant appartenu à des duchesses ayant tabouret à la Cour, avait été pris de l'ambition d'avoir un gendre qui fût d'une autre race que lui.

Il voulait, par sa fille, aborder un monde autre que le sien. Déborah était instruite, avait reçu une

belle éducation; il voulait, pour elle, un mari noble. Des américaines milliardaires s'offrent ce luxe. Lui Redmann, beaucoup moins riche, ne viserait pas à des noms historiques, à des titres grandioses. Il cherchait une bonne gentilhommerie réelle ; pas de princes Valaques ou Brésiliens, une noblesse française sérieuse.

Mais trouver l'oiseau rare, assez pauvre pour épouser Déborah Redmann, c'était rencontrer, en même temps, quelque viveur capable de dévorer en peu de temps toute la fortune péniblement gagnée. Et cela, il ne le voulait pas. Le nom du chevalier de Carcabœuf l'avait frappé tout d'abord ; il avait remarqué avec intérêt la rusticité de l'homme, sa prudence paysanne, enfin, ce sordide calcul qui poussait Humbert vers la table de jeu aussi longtemps qu'il gagnait, et l'en faisait fuir à la moindre perte. Ce dernier trait enthousiasma Redmann. Celui-ci, du moins, avait le sens de l'acquisivité... Il ne dilapiderait pas la fortune de sa femme !... Et Gustave préférait aussi un homme un peu rustre et mal dégrossi, comme le chevalier, car il serait plus facile à tenir en bride qu'un Parisien, qui considérerait son beau-père comme un simple banquier, sur lequel on tire à volonté des lettres de change !

Ce Breton, jamais sorti de son village, serait aisé à conduire ; il serait facile à un homme comme Redmann de lui faire accepter un contrat serré, compa-

rable à quelque bonne chaîne dorée, donnant à son signataire la liberté de ne toucher à rien de ce qui appartient à son conjoint.

Redmann, ayant résolu de conquérir la confiance de Humbert, daigna s'occuper de lui et le faire causer ; ceci n'était pas difficile. Humbert parla de l'affaire des chemins de fer de la République Argentine, avec une naïve bonne foi qui fit sourire « in petto » son interlocuteur.

— Il est très neuf, songea celui-ci, et d'une crédulité touchante !...

Il lui donna amicalement quelques conseils, et l'invita à dîner chez lui... Mais, avec une certaine morgue, Humbert refusa, alléguant un vague prétexte.

Les Carcabœuf étaient de race intransigeante ; le chevalier ne voulait pas se lier d'intimité avec un brocanteur. C'était un sentiment qu'eussent approuvé grand'mère, le baron et la chanoinesse.

Redmann ne se froissa pas. Il sourit. Il savait que sa proie lui viendrait tôt ou tard... Il dit doucement :

— Rappelez-vous, cher Monsieur, que je me suis pris, pour vous, d'un réel intérêt. Si vous vous trouviez dans un embarras quelconque, pensez à moi.

Humbert remercia froidement, et s'éloigna.

De temps à autre, Redmann venait à la banque, pour voir Don Emilio ou Dubois. Il était toujours

reçu avec la politesse due à un homme riche. Et Carcabœuf commença de perdre quelque peu sa raideur d'attitude. Puis, le milieu où il vivait n'était pas favorable à d'aussi farouches principes. Il en vint, peu à peu, à juger ridicule de repousser les politesses d'un homme, parce qu'il n'était pas de même race que lui. Et deux mois plus tard, Redmann, renouvelant son invitation, la vit acceptée avec plaisir. Un Carcabœuf se trouva donc l'hôte d'un brocanteur allemand.

A ce dîner, assistait aussi Paul Dubois. Mme Redmann se lava les mains et le visage pour cette circonstance ; et Déborah, merveilleusement belle, dans une *tea-gown* en forme de péplos, de crêpe de Chine ivoire, garnie de vieux point d'Alençon, parut à Humbert la plus admirable beauté qu'il eût jamais entrevue.

Il se fit aussi gracieux que son naturel brutal pouvait le lui permettre : mais il lui manquait l'esprit léger de reparties qui distinguait Paul Dubois. Celui-ci se montra beaucoup plus brillant que son lourd compagnon. Et, se sentant éclipsé, Humbert en conçut une fureur extrême, en même temps que Déborah lui paraissait plus charmante, puisqu'un autre que lui essayait de lui plaire.

Redmann voyait tout cela, et jouissait en son cœur du succès de ses calculs. On parla de la banque. Les affaires étaient florissantes. Le premier versement

pour les actions émises s'était effectué depuis deux jours, dans d'excellentes conditions...D'un autre côté, les meilleures nouvelles arrivaient d'Amérique. Le tracé du chemin de fer était complètement terminé. Les matériaux et les ouvriers arrivaient sur le terrain. On allait commencer les travaux plus vite qu'on ne l'espérait d'abord ; dans six mois l'inauguration aurait lieu... et les actions donneraient des dividendes.

— C'est admirable !... admirable !... répétait Redmann avec beaucoup de bonhomie.

Les deux jeunes gens quittèrent tard la maison du brocanteur ; tous deux emportaient une vive admiration pour Déborah. La jeune fille avait chanté, d'une fort belle voix de contralto ; elle avait su faire les honneurs de sa personne avec une grâce qui avai pris le cœur de chacun des deux amis. Ils se séparèrent froidement. Humbert, rentré dans la petite chambre qu'il habitait au quatrième étage d'une maison de la rue Saint-Georges, passa une partie de la nuit éveillé, par l'idée, repoussée d'abord avec horreur, puis peu à peu accueillie, que Déborah ferait une charmante baronne de Carcabœuf... le vieux Redmann devait être fort riche... Fille d'un brocanteur allemand ! ceci serait un obstacle sérieux aux yeux de toute la famille. Le chevalier ne s'illusionnait pas sur les séductions de sa personne ; il l'avait vu, Paul avait su plaire mieux que lui, mais Paul

était Dubois, tout simplement. Le chevalier de Carcabœuf devait l'emporter, et il avait d'ailleurs une situation présente et une fortune future, qui devaient le faire désirer comme fiancé, par n'importe quelle jeune fille, fût-elle plus belle encore que Déborah !... Redmann dut faire de beaux songes cette nuit-là. Ceux de Humbert furent riants aussi... Il rêva que le baron, vaincu par la grâce, l'éclat, la richesse de Déborah, lui ouvrait ses bras et l'appelait sa fille.

Le matin, à dix heures, Humbert arriva aux bureaux de la banque. Il était en retard de près d'une heure, et songeait avec anxiété que Don Emilio devait l'attendre depuis ce temps, et serait de fort mauvaise humeur. Il hâta le pas.

— Don Emilio n'est pas encore arrivé, dit l'un des chasseurs.

— C'est surprenant! répondit Humbert, avec un soupir de soulagement; car il craignait une algarade de son supérieur.

— M. Dubois non plus, n'est pas venu, ni M. Paul.

— Vous savez que M. Dubois ne vient souvent que vers midi.

Et Humbert entra dans le cabinet de Don Emilio. Une énorme masse de lettres attendait sur le bureau; il n'osa les décacheter, et, pour passer le temps, prit un journal et se mit à lire en attendant le directeur. Une heure se passa. Personne.

Une certaine inquiétude le prit. Serait-il arrivé

quelque accident à Don Emilio? son imagination n'alla pas plus loin. Elle était de faible envergure! Vers onze heures et demie, le caissier parut :

— Don Emilio n'est pas venu?

— Non, dit laconiquement Humbert, qui n'aimait pas se familiariser avec ses inférieurs.

— C'est une chose bien singulière, dit le caissier avec une anxiété visible, M. Dubois est absent aussi...

— Eh bien?... qu'en concluez-vous?

— Je n'en conclus rien, Monsieur de Carcabœuf, je dis seulement ceci : il est étrange que Don Emilio ne soit pas ici ce matin? peut-être vous a-t-il laissé la clef du coffre-fort?

— Vous savez bien qu'il l'a toujours avec lui!

— Alors, il faut l'envoyer chercher, cette clef! car vous n'ignorez pas, sans doute, que nous avons une traite de douze mille francs à payer aujourd'hui?

— Et Don Emilio ne vous a pas laissé d'argent pour cela?

— Non. C'est pourquoi je m'étonne qu'il ne soit pas venu.

L'anxiété de l'employé parut si profonde à Humbert, qu'une sorte de crainte vague le saisit lui-même... mais si indéterminée encore, qu'il ne s'y arrêta pas.

— Don Emilio aura oublié cette traite, dit-il. Je vais téléphoner chez lui.

— Vous ferez bien. Il est près de midi, je m'étonne qu'on ne soit pas venu encore, pour toucher l'argent... Un protêt ferait le plus mauvais effet, vous comprenez? et puis, c'est aujourd'hui le 30 mai, on doit payer les émoluments des employés...

Humbert se précipita vers le téléphone ; mais il n'obtint aucun renseignement. Don Emilio était parti la veille au soir, pour aller à Trouville avec des amis. Cela n'avait rien de surprenant. Il faisait parfois de courts voyages de plaisir. Le caissier devint de plus en plus inquiet. En ce moment, un garçon de recettes survint pour toucher la traite en question. Il vit le désarroi que le chevalier parvenait mal à cacher.

— Le patron est introuvable?... Et pas d'argent? gouailla-t-il... Eh! Eh!... ce n'est pas la première fois que je vois cela!... une jolie débâcle en Bourse, lorsque l'on va savoir cela!...

— Qu'entendez-vous dire? se récria hautainement Humbert. Don Emilio est allé à Trouville.

— Ou ailleurs...

— Mais M. Dubois est à Paris.

— C'est différent. Alors, payez la traite?...

— M. Dubois va arriver ici, tout à l'heure. D'ailleurs, je vais téléphoner chez lui.

Humbert téléphona. La réponse fut inquiétante.

Le matin même, à sept heures (en pleine nuit, pour des gens qui ne se levaient pas d'habitude avant onze heures), M. et Mme Dubois et leur fils étaient partis, après avoir passé la nuit à faire hâtivement leurs malles. Ils étaient à Dinard, avec des amis.

— Ils sont en fuite ! s'écria le caissier, tragique.

— Ce n'est pas vrai ! cria Humbert, épouvanté pourtant.

— Allons donc ! riposta le garçon de recettes devenu insolent. Est-ce que l'on va à Dinard et à Trouville au mois de mai ? Ils sont à Bruxelles, où ils vont dévorer gaiement l'argent qu'ils ont escroqué aux naïfs. Rien n'est payé de tout ceci ! Ils ont dépensé cent mille francs pour s'installer. Et je parie qu'ils n'ont pas réglé les employés, avant de partir ?... Ça, c'est abominable !... Les actionnaires... mon Dieu, ils savent ce qu'ils risquent ! Mais de pauvres diables comme nous...

Par une intuition bizarre de ce qui se passait, les chasseurs et le groom avaient osé pénétrer dans le cabinet directorial, et écouter la conversation. Ils firent chorus avec le caissier, et accablèrent d'injures les deux patrons en fuite. Humbert reprit un peu de courage.

— Voyons ! dit-il, il y a quelque malentendu. Il est impossible que ces messieurs soient des fripons.

Un rire insultant l'interrompit...

— Je vais aller moi-même chez Don Emilio, et chez M. Dubois, interroger les domestiques... Allez me chercher une voiture.

— Ce que je vais chercher, c'est le commissaire ! dit l'un des chasseurs. Et ne laissez pas sortir celui-ci ! continua-t-il insolemment, en désignant Humbert. Il partirait peut-être aussi pour Dinard... Il doit répondre pour les autres. Il était trop lié avec Dubois, pour n'avoir pas su quelque chose...

— Insolent ! cria Humbert, en levant sur cet homme un poing formidable.

— Vous ne me faites pas peur ! Et je vais chercher le commissaire ! on verra ce que vous lui répondrez !

Il sortit en courant. Humbert, reprenant son sang-froid, attendit avec calme l'arrivée de la police. Quelques minutes après, le secrétaire du commissaire survint, et commença une enquête.

— Depuis deux jours les actionnaires ont opéré le premier versement de vingt-cinq francs par titre, expliqua le caissier. Si ces messieurs sont en fuite, ils emportent plus d'un million.

— Le coup est joli ! dit le garçon de recettes d'un air admiratif.

— Rien n'a pu vous faire pressentir cette fu·· demanda le fonctionnaire à Humbert.

— Rien, Monsieur. J'ai dîné hier soir avec Pau

Dubois. Nous nous sommes séparés à minuit ; il était insouciant comme de coutume, et ne devait rien savoir.

— Vous devez vous tenir à la disposition de la justice ; car il ne reste plus que vous du Conseil d'administration.

— Comment ! s'écria Humbert affolé. Me soupçonnez-vous de complicité ?

— Peut-être.

— Si j'étais complice, je serais parti avec ces messieurs... Et si, vraiment, ils sont en fuite, ce que je ne crois pas encore... non, je ne puis le croire !... répéta-t-il avec obstination. Eh bien ! je serais ruiné... Car j'ai mis dans l'affaire vingt mille francs... tout ce que je possédais...

— C'est possible... et c'est fâcheux !... reprit très poliment le secrétaire ; mais mon devoir est de m'assurer de vous. Vous n'avez aucun répondant... Vous pouvez disparaître... et rien ne prouve vos dires...

— Aucun répondant ? Si ! J'ai M. Gustave Redmann...

— Eh bien ! Vous lui écrirez l'embarras où vous vous trouvez. Et d'ailleurs, si vous êtes innocent, et même victime de cette escroquerie, vous serez remis immédiatement en liberté...

Et M. le secrétaire apposa les scellés, fit avancer un fiacre, y installa Humbert entre deux agents, et

le fit conduire au dépôt, en attendant qu'un fonctionnaire compétent pût l'interroger.

Dire l'anéantissement de ce pauvre garçon, lorsqu'il se vit en telle situation, est chose impossible. Ceci était l'écroulement de toute sa vie. Il avait fait de si beaux projets ; il avait eu une telle foi dans la parole de deux escrocs, il s'était si réellement cru arrivé à une autre situation ! La chute était terrible. Les paroles de son oncle Adhémar lui revinrent en mémoire. Et il regretta son imprudence.

Mais il s'apitoya sur son propre sort surtout, et ne songea que vaguement à l'affreuse situation où allaient se trouver tous les siens. Il n'avait pas d'inquiétude sérieuse sur sa prochaine mise en liberté. Il savait qu'après interrogatoire complet, sa parfaite innocence serait aisément prouvée ; on trouverait d'ailleurs, sur les livres, la trace des vingt mille francs qu'il perdait dans cette affaire.

Il fit télégraphier à Redmann de le venir voir. Mais, soit que le brocanteur fût absent de sa maison, soit qu'il jugeât à propos de laisser son jeune ami réfléchir dans les angoisses de l'emprisonnement, le commerçant ne se présenta pas ce jour-là ; et comme M. le commissaire ne trouva pas le loisir nécessaire pour interroger son prisonnier, le pauvre Humbert dut se résigner à passer la nuit en cellule.

Cette nuit fut véritablement cruelle. Jamais, en sa vie, Humbert n'avait exercé sa faculté imaginative au point où il l'exerça durant ces longues heures.

Préoccupé de plus en plus de son avenir immédiat, se demandant ce qu'il allait devenir à Paris, ayant pour toute fortune quelques centaines de francs, ses relations, et pas de crédit, il en vint à songer à Redmann comme au seul homme qui pût le sauver en cette détresse.

Le lendemain, vers dix heures, M. le commissaire daigna enfin paraître, avec le secrétaire, et interrogea sérieusement le chevalier. Celui-ci n'eut pas de peine à prouver sa bonne foi, il était évident que, puisqu'il perdait en cette aventure tout ce qu'il possédait, il avait ignoré, jusqu'à la dernière minute, les agissements de ses supérieurs. On lui annonça qu'il allait être libre ; mais que son témoignage serait nécessaire à la justice, et qu'il aurait à donner des renseignements, au cours de l'enquête qui allait avoir lieu.

A ce moment, Redmann apparut ; le chevalier s'élança vers lui, avec un cri de soulagement :

— Enfin, vous voici !...

— Je n'étais pas chez moi, dit Redmann avec effusion, et je suis rentré tard hier... Venez déjeuner avec moi... Nous parlerons de vos affaires.

— Je n'ai d'espoir qu'en vous ! répliqua le pauvre Humbert, avec un abandon qui fit sourire Redmann.

Celui-ci l'emmena dans un restaurant, commanda un repas copieux, et lorsque son protégé eut apaisé son premier appétit :

— Eh bien ? En quoi puis-je vous être utile ?

— Je me trouve sans position, et il me reste deux cent cinquante francs, sur lesquels je dois cent francs à mon propriétaire.

— Vous avez bien quelques parents qui vous aideront !

— Tout ce que possédait mon père m'a été confié... Je l'ai mis dans l'affaire de Don Emilio...

— C'est stupide ! !

Ce mot échappé à Redmann,fit froncer les sourcils au chevalier, qui, malgré sa défaite, gardait encore intact tout l'orgueil des Carcabœuf.

— Ne vous fâchez pas ! C'est l'intérêt que je vous porte qui m'entraîne à vous parler ainsi. Comment avez-vous pu risquer votre fortune avec un Don Emilio ? Êtes-vous si naïf, que vous n'ayez pu, tout d'abord, juger le personnage?...

— Comment le jugiez-vous donc, vous ?

— Mais, comme un escroc... Ce qu'il est en effet. Je vous réponds que si ses actionnaires avaient vu sa figure, ils ne s'y seraient pas laissé

prendre, si naïfs qu'on les puisse supposer... C'est comme ce Dubois !... un aventurier, un bohème cousu de dettes, et qui vivait d'expédients !

— Vous saviez tout cela ! Vous dites que vous me portez intérêt, et vous ne m'avez pas prévenu ! s'écria Humbert.

— Mon cher ami, il eût été malséant de ma part de vous communiquer des soupçons et non des certitudes, sur les gens qui vous employaient ; ensuite, je ne savais pas que vous aviez mis des fonds dans cette affaire ; je vous croyais un simple secrétaire ; par conséquent ne risquant rien, que de perdre quelques émoluments non payés ! Pas de récriminations, elles ne servent à rien ! Si vous voulez que je vous aide, mettez-moi au courant de votre situation de famille. Vous êtes très discret, et n'ouvrez pas la bouche sur ce qui vous concerne.

Humbert s'exécuta. Redmann apprit que la famille de Carcabœuf était absolument ruinée ; cette révélation lui fut désagréable ; il avait espéré que son gendre aurait quelque peu de fortune : or, ce gentilhomme, non seulement en était dénué, mais encore paraissait absolument inapte à s'en faire une.

D'un autre côté, il était de très antique race ; après la mort de son père, il aurait le titre de baron ; dans sa province, son nom avait une importance qu'il perdait à Paris : mais qui empêcherait Redmann

d'acquérir quelque belle terre en Bretagne, et de s'y retirer avec sa fille, et le mari de sa fille, apparenté à toute la vieille noblesse bretonne? Redmann était assez riche pour pouvoir se passer la fantaisie vaniteuse de relever une vieille maison ruinée... Il songea à tout cela, pendant que Humbert lui contait la vie de travail et de privations du baron.

— Ces gens-là seront charmés d'un pareil mariage! pensa-t-il. On fera une petite pension à ce baron et à la vieille dame. Ou bien, nous les prendrons avec nous, si Rachel le veut... C'est assez décoratif, ces momies titrées... Cela fera l'effet de vieux bibelots, dans notre château moderne. Et je pense que, connaissant leur infériorité de fortune, ils auront, pour qui les tire de misère, toute la reconnaissance convenable...

Si, devant le baron, Redmann eût émis ces pensées, nul doute qu'il eût reçu, en plein visage, le châtiment de son outrecuidance...

— Voici ce qu'il faut faire, dit-il après avoir réfléchi. Je suis tout prêt à vous aider; je vous recommanderai à quelqu'un de mes amis, pour vous procurer une situation équivalente à celle que vous venez de perdre... Si je ne réussis pas, vous pourriez m'aider dans mon commerce...

— Je... Je ne me sens pas les aptitudes nécessaires... dit Humbert, contenant avec peine son orgueil froissé par cette proposition...

— Oh ! Vous êtes intelligent ! Vous vous mettriez vite au courant de tout cela ! reprit Redmann ne saisissant pas la nuance...

— Les Carcabœuf n'ont jamais fait œuvre commerciale.

— Et c'est tant pis pour eux ! dit sèchement Redmann. Ils seraient sans doute moins pauvres.

— Peut-être ! mais ils ne seraient plus gentilshommes ! dit hautainement Humbert. Le travail payé entraine la dérogeance. Et cela, non. Il me reste toujours la ressource de me rengager. Un Carcabœuf ne déroge pas, en servant son pays.

Redmann fut maté par cette arrogance ; en somme elle lui plut. Et le jeune homme avait raison ; sa seule valeur était sa noblesse ; il ne devait pas risquer de la compromettre ; car, sans elle, il tombait à zéro.

— Je ne vois qu'un recours immédiat ; l'oncle dont vous m'avez parlé, et qui est riche, dites-vous !

— Mon oncle Adhémar ? Oh ! Je n'ai rien à attendre de lui, avant sa mort. Il ne m'aime pas. Il n'aime que lui. Et sa fortune, très suffisante pour un célibataire qui vit économiquement dans une petite ville bretonne, ne lui permettrait pas, je le crois, de me prêter une somme quelconque...

Redmann hocha la tête, et dans le désir de faire

mesurer à son protégé la profondeur de l'abîme où il était, il dit :

— Je ne sais vraiment pas quel conseil vous donner. Pour entrer dans une maison de banque sérieuse, ou dans une administration, vous serez forcé de déposer un cautionnement de quelques milliers de francs... Vous voici réduit à rien. Le temps presse ; vous ne pouvez rester sans ressources. Vous tomberiez vite à des expédients indignes de vous... D'autre part, vous devez penser avec peine à la situation réellement effroyable dans laquelle vont se trouver votre père et votre grand'mère... Comment sortir de cette mauvaise passe ?

Humbert, découragé, baissa la tête. Redmann reprit :

— Il n'y a qu'une possibilité pour vous de jouir jamais de la fortune qui doit entourer votre nom... Un riche mariage.

— J'y avais pensé ! dit naïvement le chevalier... c'est la cause principale qui m'a déterminé à venir à Paris.

— Et M. le baron approuvait vos projets?

— Certes. Il ne doutait pas que je ne fisse aisément un beau mariage. Des noms moins purs et moins anciens que le nôtre sont désirés par tant de jeunes filles, ambitieuses de changer de caste ! Nous étions seigneurs de tout un canton, dès l'an mille. Nous avons une vieille charte, qui date de ce temps-

là... Robert Carcabœuf y faisait don d'une prairie à une abbaye de moines...

— Dès l'an mille, murmura Redmann, avec le genre de plaisir qu'il éprouvait, lorsqu'il lui arrivait de trouver quelque objet de réelle valeur parmi ses vieux meubles... C'est une date, cela !... Il faut absolument vous marier à une jeune fille de famille riche. Qu'elle ne soit pas noble, vous devez vous y attendre ; et vous devez faire attention que ses parents soient d'honnêtes gens, réellement riches, et non pas des faiseurs de poudre, comme l'honorable Dubois, qui vous inspirait une confiance si illimitée !... Vous êtes jeune... Et vous prenez aisément le clinquant pour de l'or pur.

Humbert dit :

— C'est vrai.

— Il vous faut des gens dans notre genre à nous ; c'est-à-dire, d'une honorabilité parfaite et riches. Ma fille aura cinq cent mille francs de dot ; et j'entends lui laisser un million à ma mort... C'est une fortune comme cela, qui vous est nécessaire.

Humbert n'était pas intelligent, cependant l'attaque était si directe, qu'il ne put ne pas la comprendre : il éprouva un bizarre sentiment d'humiliation... Et pourtant la très gracieuse figure de Déborah passa en son souvenir... Mais aussi, la boutique du brocanteur...

— Je n'aurai jamais de parents dans le commerce, dit-il.

— Oh ! Quand ma fille sera mariée, je me retirerai des affaires, répliqua Redmann. J'achèterai quelque belle propriété en province, et j'y ferai assez grande figure avec le million qui me restera, pour que personne n'ait l'idée de se demander si c'est dans le commerce ou à la Bourse que j'ai acquis ma fortune... Remarquez, mon cher ami, que les affaires financières sont, en réalité, une sorte de commerce, et très souvent malhonnête. Remarquez aussi que, dans la banque de don Emilio, vous étiez un salarié... Croyez-moi ! ces vieux préjugés ont peut-être cours encore, dans certaines provinces reculées ; mais, à Paris, de semblables scrupules sembleraient des anachronismes.

Et comme Humbert, dont la nature brutale et faible subissait facilement l'ascendant d'une personnalité plus ferme, baissait les yeux et se taisait, il ajouta :

— D'ailleurs, je parlais en thèse générale ; vous pensez bien que je ne suis pas embarrassé pour marier ma fille, lorsqu'elle le voudra. Elle est assez belle, spirituelle, élégante, pour n'avoir que l'embarras du choix. J'espère que vous ne vous êtes pas mépris sur mes paroles.

— Non, non... murmura Humbert, en proie à une gêne et à un dépit croissants.

Car, en ayant l'air d'attacher peu de prix à sa personne, Redmann piquait au jeu ce sot garçon, pétri de toutes les vanités et de toutes les nullités. Le brocanteur se leva :

— Je suis désolé de vous quitter, mon cher, dit-il d'un air dégagé qui atterra Humbert. Il se fait tard. Je dois rentrer chez moi. Je vous souhaite quelque bonne chance ; et je serais heureux d'apprendre que vous avez réussi...

— Mais ne voulez-vous pas vous occuper de moi ? demanda le pauvre chevalier, sentant son dernier espoir lui échapper.

Redmann qui s'éloignait déjà, dit :

— Oui... Je tâcherai de penser à vous. Mais je suis très occupé, vous savez. Et puis, il est bien difficile de caser un jeune homme qui n'a pour toute fortune que son nom... Il vous faudrait au moins quelque vingt ou trente mille francs.

Humbert rougit de honte.

— Enfin ! venez nous demander à déjeuner l'un de ces jours. Nous reparlerons de tout cela ! ajouta Redmann, en s'éloignant après un léger salut.

Furieux, humilié, désespéré, le chevalier demeura immobile sur le seuil du restaurant où ils avaient déjeuné. Et malgré l'épaisseur de sa sottise, il comprenait fort bien l'alternative où il était placé : épouser Déborah Redmann, ou mourir de faim ; pas même de quoi vivre un mois. D'un côté la ruine,

ruine complète : car si indifférent qu'il fût aux peines des autres, il frémissait à l'idée qu'il avait dissipé absolument tout ce que possédaient les siens... de l'autre côté, la fortune, avec une femme très belle, qui avait, à première vue, fait sur lui profonde impression... Il y avait Rachel... Mais elle ne sortait jamais; on eût ignoré son existence, si on ne l'eût pas vue toujours dans son magasin. Quant à Redmann, il avait une allure et des manières d'homme bien élevé, et pouvait être présenté partout...

En roulant ces pensées dans sa cervelle, Humbert remontait le boulevard des Capucines. Il vit sortir d'une grande maison de couture, une femme de tournure très élégante ; il reconnut soudain Déborah ; il la salua, et la regarda monter dans un joli coupé de remise qui s'éloigna au grand trot... Un parfum de violette ambrée lui monta au cerveau... il se rappela que, deux jours avant, il avait savouré ce parfum exquis...

— Elle est très belle... une grâce charmante... une allure, une élégance !... Elle est plus grande dame que ma sœur ! pensa-t-il, faisant en ceci l'erreur la plus grossière ; car Déborah n'avait que l'élégance légère d'une Parisienne à la mode ; la chanoinesse avait une distinction de race et d'éducation qui, en sa présence, eût fait dire de la vive Déborah : « Quelle est cette soubrette mal élevée ? »

CHAPITRE IX

Une vive émotion attendait Humbert, lorsqu'il revint chez lui ; il trouva une dépêche arrivée depuis la veille :

« Ton oncle Adhémar très mal. Reviens. »

Le chevalier eut un éblouissement. Il consulta promptement un indicateur, constata qu'un train devait partir une heure plus tard, prépara sa valise et partit.

Pendant le long trajet de Paris à Vannes, il eut le temps de réfléchir à la situation. Il fallait que son oncle fût mourant, pour que le baron lui télégraphiât. C'était peut-être la première fois que M. de Carcabœuf lançait une dépêche. Et cette prodigalité avait dû lui être pénible. Humbert, quelque brutal qu'il fût, n'avait pu se défendre d'un certain émoi, à la pensée que le frère de son père était peut-être mort à cette heure ; mais, au fond de lui-même, une idée s'éleva qui prima tout autre sentiment : l'oncle Adhémar allait laisser à sa famille une for-

tune suffisante pour vivre. Le baron allait pouvoir dégager sa ferme de l'hypothèque, il lui resterait même quelque bien, et sans nul doute, il consentirait à le confier de nouveau à son fils.

Devenu plus défiant, le chevalier, cette fois, se garderait des escrocs et des aventuriers. Peut-être Redmann, le voyant moins dénué, s'occuperait-il de lui ?... Humbert roula ces pensées dans sa tête, durant quelques heures. Puis, il finit par s'endormir d'un sommeil paisible.

Il trouva, en arrivant à la gare de Vannes, Bernard de Fourcade qui l'attendait. Après qu'ils se furent assez froidement serré la main, Bernard dit :

— Depuis hier, je suis venu à l'heure de tous les trains venant de Paris. Nous vous attendions plus tôt. La dépêche a été lancée il y a deux jours.

— J'étais absent et je ne suis rentré chez moi qu'hier, juste à temps pour prendre l'express... Mais je n'arrive pas trop tard, j'espère...

— M. Adhémar de Carcabœuf est mort hier matin...

Bernard, qui étudiait attentivement la physionomie de son futur beau-frère, n'y découvrit pas l'émotion douloureuse qu'eût dû lui causer cette triste nouvelle.

— L'inhumation doit avoir lieu ce matin même. Il est huit heures. Ce sera dans deux heures.

— Mon père est-il ici ?

— Oui. Le baron est venu lorsqu'il a su son frère atteint d'une congestion pulmonaire. Les deux frères se sont réconciliés...

— J'en suis bien aise! dit le chevalier avec un mouvement de joie.

Bernard ne se méprit pas sur la cause de cette joie. Ce n'était pas le sentiment d'un cœur généreux qui a souffert de voir la brouille entre deux frères... c'était le soulagement du neveu qui a craint de voir l'héritage de son oncle lui échapper! Bernard n'estimait pas le chevalier. Il le jugeait tel qu'il était. Il dit brusquement :

— Vous ne me demandez pas de nouvelles de votre grand'mère et de Sylvie ?

— Mais si... j'espère qu'elles sont en bonne santé ?

— Non, Mme de Carcabœuf est frappée d'une congestion cérébrale ; elle aimait tendrement son fils. Cette mort presque soudaine l'a terrassée. Sylvie soigne sa grand'mère...

— Et Valérie ?

— On a été dur pour elle! dit tristement Bernard. Elle a pu voir son oncle ; mais le baron a défendu qu'on la laissât approcher de sa grand'mère.

— C'est exagéré! déclara Humbert. Qu'a-t-elle fait, en somme ? elle a préféré la fortune à la misère. Elle a épousé un homme riche. Je ne peux vraiment pas la blâmer.

Bernard dissimulait avec peine le sentiment de

répulsion que lui inspirait son compagnon. Il le connaissait fort peu. Jamais, peut-être, il n'avait été seul si longtemps avec lui que durant ce trajet qu'ils faisaient, à pied, de la gare à la maison du pauvre Adhémar. Aucune sympathie n'avait jamais existé entre eux. Bernard jugeait que Humbert était une nature lourde, brutale et égoïste ; Humbert, lui, ne prenait jamais la peine de réfléchir sur le caractère des autres, et de formuler un jugement. Ce qui l'intéressait personnellement occupait seul ses pensées. Bernard reprit :

— Il y a une question que je désire vous adresser. Vous me pardonnerez si elle est indiscrète... J'ai lu, hier, un journal qui annonce la fuite de Don Emilio et de Dubois, directeurs de la Banque de la République Argentine. Cette nouvelle est-elle vraie ?

— Oui, dit laconiquement Humbert.

— Oui ?... Mais le journal ajoute que le chevalier de C..., secrétaire de ladite banque, a été arrêté... et que l'on n'est pas sûr encore de son innocence !...

— On en est parfaitement sûr ! répliqua Humbert avec violence. La preuve c'est qu'on m'a relâché. J'ai passé indûment une nuit au Dépôt.

— Que le baron n'apprenne jamais cela ! dit Bernard avec énergie. Vous m'entendez ? Arrangez-vous de façon à ce qu'il ignore toujours que son fils a été arrêté, et soupçonné d'escroquerie !

Humbert secoua les épaules avec impatience.

— Je n'ai de conseils à recevoir de personne ! dit-il brutalement. Si j'ai été arrêté, je vous le répète, c'est pour la faute des autres. J'ai perdu là vingt mille francs, et c'est la meilleure preuve de mon honorabilité...

Bernard s'arrêta consterné.

— Vous avez perdu tout ce que possédaient vos parents ? murmura-t-il douloureusement. Mon Dieu !.. C'est là ce que je craignais. Que vont-ils devenir ?

— L'oncle Adhémar avait assez de fortune, pour que cette brèche soit réparée ! répliqua le chevalier. Je ne pense pas qu'il ait déshérité son frère ?

— Il doit y avoir un testament... dit Bernard, évitant de rencontrer les regards d'un homme qu'il arrivait à mésestimer.

— Un testament !...

Et Humbert, pour la première fois, sentit une réelle douleur... car il eut l'intime certitude que si Adhémar avait fait un tel acte, c'était dans le but de le déshériter...

— Il ne m'a jamais aimé !... murmura-t-il avec une expression de dépit.

— Nous arrivons. J'espère que vous aurez le courage de surmonter vos émotions ! dit froidement Bernard.

L'aspect de la maison était lugubre, par ce beau matin de juin. Des tentures noires lamées d'argent

décoraient la porte ; une chapelle ardente avait été installée dans le vestibule.

Dans de si pénibles circonstances, Humbert put éviter les questions et les reproches de son père. Celui-ci était profondément atteint par la mort d'Adhémar, et par le danger où se trouvait sa mère. Il conservait sa raideur d'attitude ; mais à travers la rigidité de sa physionomie, on pouvait lire le réel chagrin qu'il éprouvait.

A cette heure suprême, mille souvenirs d'enfance remontaient du lointain passé, et lui serraient le cœur. Il se revoyait, enfant, courant les champs pierreux de la lande avec son frère, et allant pêcher dans les salines... bambins à têtes blondes, qui n'avaient encore aucune inquiétude, et se laissaient vivre insoucieux du lendemain, malgré la gêne de la maison paternelle... Depuis, étaient survenues les peines, les séparations, la brouille elle-même... cette brouille qui attristait le cœur du baron Armand, comme un remords à cette heure... Et l'œil sec, la prunelle fixe, la bouche serrée, comprimant dans son cœur l'affreux déchirement de voir disparaître pour jamais ceux que l'on a aimés, M. de Carcabœuf se raidissait pour ne pas être faible, et ne pas pleurer comme une femmelette... comme Valérie, dont il tolérait la présence dans un angle du salon où il se tenait lui-même, et où le chevalier vint lui serrer la main.

Un éclair de plaisir brilla dans les yeux du vieux Carcabœuf, en revoyant son fils, après une si longue absence. Ils s'assirent l'un près de l'autre ; et Bernard s'approcha de Valérie, qui, en grand deuil, pleurait, le visage caché dans son mouchoir, sans que l'on s'occupât d'elle.

— Vous venez d'arriver ? demanda Bernard.

— Oui... le baron m'a laissée entrer... Il sait combien j'aimais mon oncle Adhémar... Mon mari n'est pas venu... On ne l'eût pas admis.

— Ma pauvre enfant ! dit le jeune homme avec une affectueuse pitié, car il admirait cette douceur de cœur qui constatait la dureté, mais qui ne s'en plaignait pas.

— Je voudrais tant voir grand'mère ! ajouta la jeune femme, en serrant ses mains l'une contre l'autre.

Bernard jeta un coup d'œil vers le baron et son fils ; tous deux causaient à voix basse. Tout au bonheur de revoir le chevalier, M. de Carcabœuf ne pensait plus aux autres personnes qui pouvaient se trouver là...

— Venez ! dit Bernard. Nul ne s'inquiète de nous. Il n'y a pas à craindre un conflit regrettable. Je vais vous conduire à la chambre de Mme de Carcabœuf.

— Mais, mon oncle Armand le saura !...

— Je prends tout sur moi. Il est juste que vous

puissiez voir votre grand'mère ; elle seule a le droit de vous éloigner d'elle : personne autre ne doit le faire.

Et la soutenant, car elle chancelait, il l'entraîna vers la chambre où grand'mère, abattue par la congestion cérébrale, demeurait inerte, non pas privée de raison ; car un sourire détendit ses traits, en apercevant sa petite-fille... mais dans l'impossibilité de faire un mouvement.

— Vous l'avez amenée ! dit Sylvie d'un ton de reproche, pendant que Valérie se jetait sur grand'-mère, et l'embrassait en sanglotant.

— Oui, Sylvie, je trouve que c'est une véritable cruauté, de prétendre empêcher cette pauvre enfant de voir sa grand'mère.

— Mon père avait défendu...

— En faisant cette défense, il outrepassait son droit... Je hais la tyrannie. Voyez combien grand'-mère est heureuse.

— Oui, dit Sylvie, avec un secret sentiment de jalousie... Elle aime beaucoup Valérie.

— Pas plus qu'elle ne vous aime, chérie ; mais il y a longtemps qu'elle ne l'a vue...

Et Bernard sourit d'un air de reproche affectueux.

— Je suis exigeante et exclusive dans mes affections ! avoua Sylvie, en mettant sa main dans celle de son fiancé.

— Oui ; mais vous êtes droite et loyale... Votre âme est un pur cristal, net et transparent... Je lis toutes vos pensées dans vos yeux...

— Même les mauvaises !

— Oui ; car vous êtes trop fière pour les cacher, et c'est cette loyauté qui vous a faite si chère à mon cœur, que je mourrai en vous aimant... y eût-il cent ans que nous fussions mariés !

— Nous serons Philémon et Baucis... murmura-t-elle dans un sourire étincelant.

— Oui. Vous serez toujours belle à mes yeux ; nous vieillirons l'un près de l'autre, sans nous en apercevoir... et rien ne nous séparera, pas même la mort... Nous ne nous survivrions pas longtemps...

— Cher Bernard !...

Grand'mère ne pouvait entendre ce dialogue, mais elle le pressentait peut-être ; car son regard se posait affectueux sur ses trois enfants.

En voyant Valérie s'avancer vers elle, Sylvie se raidit... deux sentiments puissants se combattaient en elle... l'amitié qui la poussait vers sa compagne d'enfance... l'orgueil blessé qui dédaignait Mme Louis Le Braz... Valérie se trompa sur son attitude :

— Je devais d'abord embrasser grand'mère, dit-elle en ouvrant les bras, pour étreindre Sylvie ; mais je suis bien heureuse de te revoir... J'ai tant de fois parlé de toi à mon mari...

La chanoinesse recula... Valérie s'arrêta... Bernard dit :

— Soyez bonne !...

Et grand'mère, bouleversée sans doute, par cette scène pénible, parvint par un effort surhumain à desserrer ses lèvres closes et balbutia :

— Embrassez-vous !...

La chanoinesse céda... Et en touchant de ses lèvres les joues fraiches de Valérie, elle sentit s'élever dans son cœur le souvenir de leur affection de jadis, et le regret de ce qui ne serait jamais plus...

— Oui, nous sommes tristes, murmura Valérie, se serrant près d'elle; mais nous nous aimons. Ce que je t'ai dit déjà, je te le répète. Tu es ma sœur. Tout ce que j'ai est à toi... Dans quelque peine que tu puisses te trouver, pense à nous ! Tu auras toujours un toit où t'abriter... Le nôtre !

— J'ai d'abord celui de mon père.

Valérie hocha la tête pensivement, en regardant Bernard. Tous deux lurent la même inquiétude dans leurs yeux.

— Vous êtes bonne, chère Valérie, dit Bernard. Je compte entièrement sur votre promesse. Nous l'aimons, vous et moi. Il ne faut pas qu'elle soit malheureuse... Nous y veillerons !... Mais je crains d'attendre longtemps encore ma nomination. Je vous la confie, elle...

— Bernard, vous ne savez ce que vous dites, murmura Sylvie...

Une sonnerie lente des cloches de la cathédrale arriva voilée par l'éloignement, jusque dans la chambre. Tous tressaillirent. Grand'mère ferma les yeux, et une indicible horreur se peignit sur ses traits pétrifiés par le mal...

— Partons ! dit Bernard, entraînant Valérie, pendant que Sylvie, oubliant toute autre chose que la douleur de grand'mère, se rapprochait du lit.

Dans la soirée, le notaire, Me Le Dan, procéda en présence de la famille à l'ouverture du testament. Adhémar de Carcabœuf léguait toute sa fortune à ses deux nièces, Valérie et Sylvie, à charge pour celles-ci de servir à leur grand'mère une pension viagère dont il fixait le chiffre.

« J'ai voulu, disait le testateur, pourvoir à l'avenir de Sylvie, en lui constituant une fortune à laquelle nul ne devra toucher. Je suis trop sûr de mon frère Armand, pour craindre un instant qu'il veuille, en pesant sur l'esprit de sa fille, s'opposer à ma volonté dernière. Le chevalier, ayant été mis en possession de toute la fortune de son père, n'a pas droit à autre chose ; et si ses espérances se réalisent, la somme que j'eusse pu lui laisser lui paraîtrait insignifiante. Quant à Valérie, je n'avais aucune raison de la déshériter. Enfin, si je n'ai pas, comme je l'eusse fait il y a peu de mois, laissé toute ma for-

tune à ma chère mère, c'est que j'ai craint que, par bonté, elle ne se laissât entraîner à aventurer cette mince fortune dans quelque ruineuse spéculation. Si j'agis mal, j'en suis sincèrement peiné, mais après de longues réflexions, j'ai cru de mon devoir de faire ainsi. »

Il y avait dans cette sorte de jugement, des considérants un peu pénibles pour le chevalier, et même pour son père. Il est inutile d'essayer de peindre la fureur intérieure du premier, qui voyait s'enfuir toute espérance de se relever. Quant au baron, il fit bonne contenance ; mais sur son visage pincé, une expression que la chanoinesse connaissait bien, lui indiqua à quel point il était touché, de ce qu'il considérait comme une preuve de blâme et de défiance...

On lut l'acte à grand'mère ; elle fit, d'un mouvement des yeux, signe qu'elle approuvait.

Bernard, n'ayant obtenu qu'un congé fort court, était forcé de partir le soir même. Il se trouva seul avec la chanoinesse.

— Je suis désolée ! lui dit-elle. Ce testament me paraît un acte injuste. Il me donne un rôle abominable vis-à-vis de tous les miens. Je les dépouille.

Bernard dit gravement :

— J'étais certain que vous pensiez cela. Je ne voulais pas vous en parler ; mais je suis heureux

que vous preniez l'initiative d'un débat à ce sujet. Je ne juge pas comme vous. Le testament m'apparaît digne de l'homme intelligent et bon qu'était votre oncle Adhémar. Il avait le droit absolu de disposer d'une fortune qu'il avait acquise lui-même ; il l'a fait, avec une lucidité et un courage admirables... car il lui a fallu du courage, n'en doutez pas, pour rompre avec toutes les traditions de sa famille, et déshériter l'aîné, celui qui porte le nom...

— Triste courage !... Injurieux pour mon père...

— Injurieux ? En quoi ?

— En ce qu'il exprime un manque absolu de confiance en son équité envers moi. Mon oncle m'aimait-il plus que ne fait mon père ? Et mes intérêts n'étaient-ils pas en bonnes mains ?

— Non. Vos intérêts les plus vitaux avaient été, une fois déjà, sacrifiés aux ambitions injustifiées du chevalier. Cette exploitation de votre générosité pouvait recommencer. Votre oncle ne l'a pas voulu.

La chanoinesse, avec une indignation qui la fit pâlir, dit :

— Mesurez vos paroles, Bernard, et songez que vous parlez de mon père !

— En employant le mot « exploitation » je pensais au chevalier...

— Vous ne l'aimez pas... dit-elle amèrement. Avouez-le !

— Ne me demandez pas de vous dire mon sentiment sur lui.

— Oh ! dites ! Je vous le demande. Il est bon de savoir ce que vous pensez de votre future famille !

— Je n'estime pas Humbert.

— Vous ne l'*estimez* pas. Cela signifie, si je ne me trompe, que vous ne jugez pas qu'il soit un honnête homme.

— Oui, Sylvie, c'est bien cela. Je vous révolte. Tant pis. Vous m'avez adjuré de parler. Je serai toujours avec vous, d'une franchise brutale. J'ai eu, aujourd'hui même, avec votre frère, une conversation qui m'a confirmé dans l'opinion que j'avais. C'est un égoïste, et un homme sans délicatesse. S'il en eût eu quelque peu, eût-il souffert que sa grand'mère, son père, sa sœur fussent dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, afin qu'il allât essayer à Paris une affaire, dont il était d'ailleurs trop ignorant et incapable, pour pouvoir mesurer le danger.

— Poursuivez !... dit-elle, les yeux étincelants. Mon frère est sot, indélicat, égoïste... quoi encore ?

— Rien... C'est assez. Ce que je puis vous affirmer, c'est qu'en me parlant de la perte de tout ce qu'il avait obtenu de son père, il ne pensait qu'à son propre sort, à lui ! Il n'a pas même eu un mot, pour plaindre ses victimes... Et vous voyez qu'il a

laissé le baron sans lettre et sans argent durant toute son absence.

— Humbert a perdu tout ! répéta la chanoinesse consternée. Comment vous a-t-il avoué cela ?

— Parce que je l'ai interrogé... J'avais lu, dans un journal, la nouvelle de la fuite des directeurs de la banque.

— Mon Dieu... Les journaux en ont parlé !... dit Sylvie avec angoisse. C'est un scandale, alors?... Une escroquerie ?... Ce que craignait mon oncle Adhémar ?... Il y a des gens dupés ?

— Oui. Mais rassurez-vous, votre frère ayant perdu tout son avoir dans cette affaire, ne peut être soupçonné de complicité...

— Alors, notre nom ne sera même pas prononcé ?

— Si... Humbert sera appelé en témoignage, voilà tout...

— Que faire ? murmura Sylvie... Quel coup pour mon père ! Et ce malheureux testament qui me lie ! Comment rembourser l'hypothèque ? Et vous avoue rez, pourtant, que je ne puis, moi, jouir d'une petite fortune, pendant que je verrai mon père chassé de sa maison par les recors !

— Voici ce que vous pouvez faire : acheter la ferme, ou bien prendre l'hypothèque à votre charge ; j'entends que c'est vous qui prêteriez les fonds à votre père ; et plus tard, s'il ne peut vous rembourser, la ferme vous appartiendra de plein droit.

— Vous voyez la dureté du testament ! Je ne puis même rendre aux miens, les biens de notre famille. Je ne puis que leur prêter...

— Tant mieux. Car si vous pouviez donner, avant vingt-quatre heures, vous seriez aussi pauvre que vous l'étiez hier.

Sylvie dit avec une indignation mélangée de tristesse :

— Vous ne saurez jamais, Bernard, ce que vous me faites souffrir, en me parlant comme vous venez de le faire. Cette mésestime où vous tenez ceux qui me sont chers, m'atteint en plein cœur. Si vous m'aimiez, comme vous le dites, vous n'auriez pas de tels sentiments.

— Je vous aime avec tout mon cœur, déclara Bernard chaleureusement. Et l'aveuglement où je vous vois augmente ma tendresse pour vous. Je souhaite de toute mon âme que ceux dont vous prenez la défense avec tant de véhémence, ne se chargent pas eux-mêmes de vous dessiller les yeux...

Sylvie se détourna, et voulut s'éloigner ; Bernard la retint :

— Souvenez-vous que vous êtes ma fiancée... ma femme ! J'ai votre parole, et vous avez la mienne. Je compte sur votre loyauté.

— Que signifie cette phrase ?

— Elle signifie ceci : Je pressens que l'on va faire appel à votre générosité... Souvenez-vous que vous ne

devez pas sacrifier votre avenir et le mien à l'ambition ou à l'orgueil des autres.. Nous avons le droit de vivre, nous aussi. Et tenez, je ne veux d'autre juge que votre grand'mère ; vous l'avez vu : elle a approuvé la disposition du testament ; eh bien ! rapportez-lui notre entretien ; demandez-lui conseil ; et je suis bien tranquille, je sais ce qu'elle vous dira. Elle est baronne de Carcabœuf, mais elle est grand'-mère avant tout ; elle trouvera inique que l'un de ses enfants soit éternellement sacrifié. Vous voyez qu'elle approuve Valérie.

— Ne me parlez pas de Valérie ; elle a agi bassement ! Et laissez-moi vous dire ceci : Vous affirmez un peu vite que l'on me demandera quoi que ce soit.

— Vous verrez.

Puis le baron survint ; Bernard se prépara à partir ; il voulut baiser la main de sa fiancée ; mais elle se retira de lui ; et il la sentit raide, glacée, froissée dans le plus intime de son être...

Bernard, le cœur serré, la regarda tristement ; elle quitta la chambre ; le baron, trop préoccupé de ses propres affaires, n'avait rien vu. Il serra la main de Bernard.

— Nous te reverrons bientôt, j'espère ! dit-il.

— Oui. Ce jour serait mal choisi pour parler de mariage ; mais j'espère que vous me permettrez avant peu de fixer l'époque du mien avec Sylvie.

— C'est vrai... elle est riche, à présent...

— Vous ne pensez pas, Monsieur, que ce soit cette cause qui me fasse vous parler ainsi ? répliqua Bernard avec hauteur.

— Eh ! bon Dieu ! mon garçon, que te prend-il ? se récria M. de Carcabœuf, surpris. Est-ce que je ne te connais pas depuis ton enfance ? ne sais-je pas bien que tu l'aimais pauvre ?... Je ne doute pas de toi, pardieu... J'ai voulu dire : à présent qu'elle a un peu de fortune, vous pouvez vous marier, sans attendre que tu sois nommé à Vannes.

— Qu'allez-vous faire ? reprit Bernard. Grand'mère ne peut être transportée à Carnac. Resterez-vous ici ?

— Cela m'est impossible, la ferme ne doit pas rester abandonnée plus longtemps, puisque je suis seul à la faire valoir. Nous partons ce soir même.

— « Nous » partons...

— Oui. J'emmène le chevalier qui restera quelques jours en Bretagne, avant de retourner à Paris...

— Retourner à Paris ? Pourquoi faire ?... songea Bernard.

— J'emmène aussi ma fille, mais pour deux jours seulement. Elle reviendra ici, soigner sa grand'mère. En attendant son retour... cette personne restera dans la maison de mon frère.

— Cette personne ?... Ah ! Valérie, vous voulez dire ?

— Oui... Mme Le Braz.

— Grand'mère sera bien heureuse de l'avoir près d'elle. Elle l'aime.

— Ma mère a des faiblesses que son grand âge explique, mais qui seraient impardonnables au mien, riposta sèchement le baron, en serrant une dernière fois la main du fiancé de sa fille.

Et Bernard gagna la gare, l'esprit plein d'appréhension, et le cœur serré. Il craignait quelque événement regrettable ; il était triste d'avoir chagriné Sylvie, et qu'elle l'eût quitté si froidement.

CHAPITRE X

Le lendemain, la chanoinesse passa toutes les heures de sa matinée à remettre un peu d'ordre dans le logis ; depuis une semaine que les maîtres étaient absents, la vieille servante Marie-Anne avait laissé aller les choses, se contentant de traire la vache, et de donner du grain aux poules. L'âge la rendait paresseuse, et Sylvie ne lui fit pas de reproches ; elle s'occupa seulement de remettre les choses en ordre, et de préparer le déjeuner.

Le baron et son fils, sortis dès le matin, n'avaient pas reparu. La chanoinesse, se penchant à l'une des lucarnes de sa tourelle, les aperçut dans la lande. Ils parlaient... ou plutôt le chevalier parlait avec animation, et le baron, la tête basse, les épaules courbées, l'attitude pensive, écoutait.

Le cœur de Sylvie se serra ; elle eut l'intuition que son frère apprenait, au baron, la catastrophe survenue, la fuite des banquiers, la perte de tout son avoir. En même temps, elle se dit qu'elle avait une

petite fortune (pour ces gens dénués de tout jusqu'alors, cinquante mille francs étaient une fortune), c'est-à-dire, le pouvoir de remédier à tout ce mal...

Oui. Il fallait suivre le conseil de Bernard, prendre l'hypothèque, et naturellement n'en pas toucher les intérêts. La somme n'était que de vingt mille francs ; il lui en resterait trente mille ; sur ceci, il est vrai, elle devrait prélever sa part de la pension de grand'mère : six cents francs par an. Toutes ces choses accomplies, un petit capital de quinze mille francs lui demeurerait, et la volonté de l'oncle Adhémar serait en partie respectée...

Bon oncle Adhémar !... Elle avait été froissée, d'abord, de la sévérité de son jugement ; et puis, elle avait fini par comprendre dans quelles intentions il avait agi... Sa conversation, si pénible, pourtant, avec Bernard, avait contribué à lui ouvrir les yeux sur ce sujet...

A midi, les deux hommes rentrèrent. On se mit à table tristement. La place vide de grand'mère causait une émotion pénible au baron et à Sylvie. Quant au chevalier, il était trop occupé de ses affaires, pour s'attarder à des regrets de pur sentiment.

Après le repas, rapidement terminé, Marie-Anne enleva le couvert et quitta la salle. Et le baron dit à sa fille qui se levait :

— Reste, mon enfant. Ton frère désire te parler.

La chanoinesse regarda Humbert, et comprit aussitôt quel sujet il allait aborder... En même temps, avec une lucidité qui la peina elle-même, elle se souvint des paroles de Bernard :

« On va faire appel à votre générosité... Je n'estime pas votre frère. »

Humbert attaqua la question avec la brutalité qui lui était habituelle. Il dit d'un ton brusque :

— Trouves-tu que le testament de l'oncle Adhémar soit juste ?

Sylvie, un peu suffoquée, répliqua :

— Je n'ai pas à blâmer notre oncle. Si tu entends dire qu'il est regrettable que j'aie cette fortune à ton détriment, je suis de ton avis. Nul plus que moi n'en est désolé.

— J'étais sûr de toi, mon enfant, reprit le baron d'un ton de tendresse qui ne lui était pas habituel. Oui, je connais ta droiture, ton désintéressement. Je savais que tu aurais horreur d'un renversement si complet de toutes nos coutumes. Déshériter l'aîné, celui qui porte le nom, pour favoriser une femme, cela est contraire à toutes les lois établies par la sagesse de nos pères... dont le jugement valait bien le nôtre, je crois !... Je ne veux pas blâmer Adhémar, il est mort ; il était mon frère ; et il y avait entre nous une vieille affection qui survivra à tout. Mais il a renié nos traditions de race ; ses idées étaient subversives ; sa vie d'aventures l'avait fait dissem-

blable des siens. Il m'a, par son testament, causé un chagrin profond. Et je dois appeler à moi tous mes sentiments de chrétien, pour essayer d'oublier l'injure qu'il m'a faite.

Péniblement émue, Sylvie ne répondit pas. Elle souffrait de constater combien son père avait été humilié ; elle partageait aussi ses idées sur les vieilles traditions de race ; et pourtant, au fond de son cœur, une tristesse aussi lui venait, d'être comptée pour si peu, qu'il semblait qu'en la favorisant l'oncle Adhémar eût favorisé une etrangère.

Humbert reprit :

— J'étais sûr que Sylvie comprendrait combien il est pénible pour moi d'être déshérité par mon oncle, sans que j'aie rien fait pour m'attirer une pareille injustice...

— Parle, dit Sylvie... Que dois-je faire ?

— Je dois t'apprendre auparavant que j'ai eu le malheur de ne pas réussir dans mon entreprise. Mais peut être Bernard te l'a-t-il dit ?

— Il m'en a parlé, en effet.

— Cela ne m'étonne pas ! Encore un monsieur qui se croit infaillible, et se permet de juger, blâmer, conseiller et réprimander !... Un pion de collège... un cuistre, tout fier de lui parce qu'il compose des bouquins que personne ne lit !...

— Je désire, répliqua la chanoinesse de son air le plus hautain, que mon fiancé soit res-

pecté comme il mérite de l'être. C'est un homme loyal, intelligent, et qui nous aime. Il nous l'a prouvé.

Humbert haussa les épaules. Le baron, un peu agacé de la maladresse de son fils, déclara :

— Ta sœur a raison ! Elle aime Bernard ; elle ne souffre pas qu'on l'attaque en sa présence. Je partage ses sentiments ; j'aime et j'estime Bernard. Un homme de sa race n'est ni un pion, ni un cuistre.

— Comme vous voudrez ! reprit Humbert. Je vous ferai seulement remarquer avec quel empressement il a appris à Sylvie mon malheur. Tu sais, alors, que Dubois et don Emilio étaient de vulgaires filous, et se sont enfuis, laissant un énorme déficit ! Grâce à Dieu ! notre honneur est sauf ; mais tout ce que nous possédions est perdu. Voici mon père dans l'impossibilité de rembourser l'argent qu'on lui a prêté, et même d'en payer les intérêts, puisqu'à présent il ne peut compter sur moi, pour fournir ces intérêts.

Le baron fronça le sourcil, et interrompant son stupide fils, s'écria, très sec :

— Si j'avais compté sur toi, nous serions déjà chassés d'ici. Tu me rappelles ce que les tristes circonstances où nous sommes m'avaient fait oublier. Pourquoi m'as-tu laissé sans ressources et sans nouvelles ? Si Bernard ne m'avait pas donné cinq

cents francs, je me trouvais forcé de refuser de payer... C'était la saisie !

Humbert, confus de sa maladresse, répliqua :

— Je n'ai reçu qu'une lettre de vous, et elle me parvint le matin même du jour où je m'aperçus de la fuite de mes deux coquins. Cette affaire me fit oublier votre lettre.

— Tu n'avais pas besoin de ma lettre, pour savoir la date de l'échéance.

— J'avais oublié...

— Un gentilhomme n'oublie pas de faire honneur à sa parole.

— Enfin, puisque vous avez trouvé moyen de vous arranger, n'en parlons plus ! s'écria Humbert avec une impatience mal déguisée. Je vous en prie, mon père, laissez-moi plutôt demander à Sylvie ce qu'elle compte faire ? Si, sous prétexte de respecter la volonté d'un homme qui n'aimait pas sa famille, elle nous laissera dans la détresse ?...

— Je suis prête à faire tout ce que mon père me dictera...

— Je ne t'ordonnerai rien, ma fille. Je n'en ai pas le droit.

— Bernard m'a suggéré une façon de vous venir en aide...

Humbert, au nom de Bernard, ricana :

— Quelque idée bien prudente, je le parierais !...

La chanoinesse le regarda avec une certaine angoisse... Il lui apparaissait singulièrement âpre...

— Voici... dit-elle. Bernard me conseillait de relever l'hypothèque, c'est-à-dire de la prendre pour moi... de sorte que c'est à moi que vous devriez des intérêts que, bien entendu, vous ne paieriez jamais?...

— Tu es une bonne enfant... et Bernard est un honnête homme !... murmura le baron, soulagé d'une vive anxiété. Cela est généreux, et ne va pas à l'encontre du testament.

— Oui, répliqua Humbert, seulement, plus tard?... La ferme sera à toi? Alors, ce n'est qu'une acquisition que tu fais... Un bon placement !...

Un silence gêné, dont cette brute ne saisit pas la signification, régna un moment. Le père et la fille n'osèrent se regarder. Lui, continua :

— Je te fais remarquer ceci. Le logis où nous sommes a toujours appartenu au fils aîné. Nos armoiries sont sculptées au portail. Je ne vois pas qu'elles doivent timbrer la demeure de M. Bernard de Fourcade.

— Eh bien, reprit la chanoinesse, je t'en ferai une donation... Je ne sais comment ; mais nous consulterons maître Le Dan.

Le baron ne disait plus rien. Humbert continua :

— Réellement, ce sera juste. Tu es la première à

le reconnaître, n'est-ce pas? Et Bernard devra comprendre cela.

Sylvie détourna les yeux. Elle savait ce que pensait Bernard. Et elle commençait à n'oser plus examiner ce qu'elle pensait elle-même.

Alors le baron prit la parole :

— Je te remercie, ma fille. Tu agis bien et généreusement. Ton frère doit être reconnaissant de ce que tu fais pour lui.

Sylvie, le cœur gonflé, alla embrasser son père, qui la retint près de lui un moment, avec une émotion dont il n'était pas coutumier. Le chevalier les regardait d'un air boudeur; il n'eut pas un mot de tendresse pour sa sœur; il fronçait le sourcil, et se livrait à un pénible travail cérébral, pour arriver à formuler une autre demande, d'une façon qui ne révoltât pas, dès l'abord, la chanoinesse.

— Je suis certainement très heureux que Sylvie me rende mes droits sur notre terre, dit-il enfin; mais vous le savez, mon père, ce n'est pas cela que nous allions lui demander... La conversation a dévié : nous avons parlé de la ferme; Sylvie a offert de racheter l'hypothèque, c'est très bien. Seulement cela ne me rend aucun service pour le présent, puisque naturellement vous continuerez d'en jouir!

Le baron répliqua avec une certaine vivacité.

— En voilà assez! Ta sœur, en nous faisant don

de notre maison, sacrifie une forte partie de l'héritage qu'elle vient de faire. Cela suffit.

— Oui? Eh bien, et ma position? et l'entretien que nous avons eu ce matin?

— Tu trouveras un autre moyen de t'arranger. Ton ami, ce M. Redmann, dont tu m'as parlé, t'aidera !

— Que peut-il faire, pour aider un homme qui n'a rien, pas même vingt mille francs, pour déposer un cautionnement.

Le baron sursauta :

— Déposer un cautionnement? Cela jamais ! Je te le défends! Tu as déjà perdu de cette façon tout ce que nous possédions. C'est suffisant.

— Je n'obtiendrai aucune position brillante, sans cela.

— Bah!... Redmann t'en trouvera une !

— Vous ne connaissez rien aux affaires.

— Tu n'as pas prouvé beaucoup d'expérience non plus, dans ce genre de choses ! déclara sèchement le baron. Tu as le caquet bien haut, pour un coq qui revient sans plumes? Et tu prends un ton avec moi, qui ne me plaît pas.

— Qu'y a-t-il? demanda la chanoinesse effrayée... A quelle position faites-vous allusion? Quels sont les projets de Humbert; je croyais qu'il comptait rester ici?...

Le chevalier eut un dédaigneux sourire... Un

homme comme lui, enterré à Carnac! Redevenant paysan, faisant les semailles, et conduisant la charrue! M. de Carcabœuf, pensif, dit :

— Ce serait plus sage.

— Plus sage? se récria Humbert. Est-ce sagesse, de se résigner à la misère, lorsque l'on peut mener une existence luxueuse?

— Alors, demanda Sylvie, tu veux retourner à Paris?

— Je ne puis plus vivre ailleurs. L'air des boulevards me manque. Cela sent ici le varech, l'étable, l'herbe et la laiterie... Pouah! Voici deux jours que je suis en province, j'en ai assez!

Le baron rougit. Une lueur d'impatience passa dans ses petits yeux bleus.

— Et que feras-tu à Paris, puisque ta banque est en faillite? demanda Sylvie...

— Là est justement la question! répliqua le chevalier avec chaleur... Il me faut une position... et pour cela un peu d'argent... quelques milliers de francs... J'ai un ami, un homme très lancé, très influent... qui est dans le haut commerce... Ne fais pas cette mine dédaigneuse, chanoinesse! Tu es une pauvre provinciale, qui ne se figure pas du tout quel homme du monde peut être un grand commerçant parisien...

— Tu prenais ce don Emilio et ce Dubois, pour de parfaits gentlemen...

— Ne me le reproche pas! D'autres que moi y ont été trompés... J'étais naïf, alors... Je n'avais rien vu... J'avais vécu toujours dans cette tanière... A présent, personne ne me trompera... Et quant à Redmann, il est millionnaire...

— Alors, il n'a pas besoin que tu lui donnes vingt mille francs?...

— Cela signifie que tu refuses de me les prêter? dit Humbert, d'un ton froissé... Je ne te demande pas de me les donner, note ceci... C'est un simple prêt que je sollicite de toi. Je te paierai les intérêts au taux que tu fixeras toi-même... Et, avant un an, à mon mariage, je te rembourserai la somme...

Les deux auditeurs du chevalier savaient comment il payait les intérêts et remboursait les capitaux. Il n'y avait aucune illusion à se faire sur ce mot : emprunt.

Sylvie, avec une angoisse extrême, pensa à Bernard. Elle se souvint de son jugement sur Humbert ; elle se souvint aussi de ses paroles : « Vous n'avez pas le droit de sacrifier votre avenir et le mien à l'ambition des autres... Je compte sur votre loyauté... »

Donner à son frère ce qu'il demandait, c'était redevenir plus pauvre qu'auparavant, puisqu'elle venait, en lui donnant la ferme, de renoncer à sa part de l'héritage paternel...

— Tu me demandes là tout ce que j'ai...

— Il te restera encore dix mille francs... N'est-ce pas assez pour Bernard ? car je vois bien que c'est lui qui t'arrête... Mais il voulait t'épouser sans rien ?

— Ces dix mille francs n'assureraient pas même la rente que je dois à grand'mère.

— Oh ! grand'mère !... Je m'en charge, moi, dit le chevalier. C'est moi qui subviendrai à ses besoins.

— Non, répliqua nettement Sylvie. Grand'mère doit avoir ce qui lui est dû ; et nul autre que moi n'en prendra le soin.

Le baron était pâle ; cette conversation lui devenait pénible. Le chevalier demeura un peu déconcerté par la résistance inattendue de sa sœur. Il reprit après un moment :

— Songe, Sylvie, qu'il s'agit de l'avenir de notre race. Toi, si pénétrée de ce que l'on doit à son nom, hésiteras-tu pour un peu d'argent que, d'ailleurs, je te demande seulement de me prêter ? et sois tranquille, je ne le risquerai pas follement comme j'ai fait. Je n'accepterai de situation que dans une administration honorable et sûre. Redmann ne me proposerait pas autre chose lui-même... Et enfin... je sais qu'il pense à me marier...

Le baron et Sylvie regardèrent Humbert.

— A qui ce commerçant peut-il marier le chevalier de Carcabœuf? demanda la chanoinesse.

— Oh ! il a de fort belles relations ! répondit Humbert rougissant un peu. Sois sûre que je ne me laisserai faire qu'à bon escient. Il m'a parlé d'une jeune fille qui aura un demi-million de dot, et le double plus tard.

Le baron fut ébloui : Sylvie demanda :

— Mais quelle famille ?

— Je ne sais. Il ne l'a pas nommée. Il voulait savoir seulement si j'étais disposé à me marier. De semblables démarches doivent être faites avec une grande discrétion... Tu comprends donc, Sylvie, combien ton aide m'est indispensable, et quels intérêts sont en jeu. Tu comprends aussi que ces vingt mille francs que je te demande, te seraient rendus avant six mois... car je veux me marier maintenant... et il faut bien que j'aie une situation quelconque, aussi honorable que possible, pour que l'on voie, en moi, un fiancé sérieux !

Sylvie était en proie à une angoisse de plus en plus forte. N'ayant jamais possédé rien, n'ayant nul besoin de luxe, elle ne tenait pas à l'argent. Sans les paroles de Bernard, elle eût cédé sur l'heure. Car, si elle finissait par apercevoir l'égoïsme de son frère, le culte qu'elle avait toujours professé pour la gloire des Carcabœuf lui faisait envisager comme chose presque naturelle le sacrifice consenti au profit de l'héritier du nom... quel que fût cet héritier... et celui-ci était un triste sire !...

Mais il y avait Bernard... Bernard, qui avait fait naître en elle cette idée qu'elle avait aussi des devoirs envers lui... que leur bonheur comptait pour quelque chose... qu'ils avaient le droit de vivre et d'être heureux aussi...

— Je te demande deux jours. Je veux réfléchir, dit-elle.

— C'est-à-dire que tu veux consulter Bernard! riposta Humbert avec colère. Alors, je suis bien sûr de la réponse. Il ne m'aime pas. Il n'a aucun intérêt dans l'avenir des Carcabœuf... La question est résolue d'avance. Je n'eusse jamais pensé trouver en toi une pareille résistance.

Sylvie, le cœur déchiré d'angoisse, regarda son père et le vit bouleversé, combattu comme elle, par deux sentiments contraires, celui de l'équité, qui lui commandait de laisser sa fille être heureuse, celui de l'orgueil nobiliaire qui le poussait à tout sacrifier au relèvement de sa race...

— Prononcez, père, s'écria la jeune fille. Dois-je faire ce que veut Humbert ?

Le baron, après une minute de cruelle hésitation, dit :

— Tu veux réfléchir, c'est justice! prends les deux jours que tu demandes. Et laisse-toi guider par ton cœur.

Sur ces paroles ambiguës, M. de Carcabœuf quitta

précipitamment la pièce... Humbert reprit, triomphant :

— Tu vois ce que pense notre père. Il ne veut pas t'imposer sa volonté, mais...

— Tais-toi, Humbert, interrompit avec fermeté la chanoinesse. On m'accorde deux jours pour réfléchir, et non pour discuter. Pendant ce temps, je ne veux pas entendre même une allusion à ceci. Je veux, j'ai le droit que l'on me laisse absolument maîtresse de mon sort.

— Comme tu voudras, grommela le chevalier, en se levant pour sortir ; mais j'espère qu'en fin de compte, tu te souviendras que noblesse oblige... Et ce n'est pas tout, de porter un grand nom... il faut le porter haut, et avec honneur !...

Belle maxime !... Il était dommage que Humbert la mît si mal en pratique pour lui-même...

Sylvie sortit sur la lande, et là, elle commença à peser dans son esprit ce qu'elle devait faire, à qui elle devait demander conseil.

CHAPITRE X

A qui demander conseil !... Hélas ! le nombre de ceux qui l'aimaient était bien restreint. Grand'mère, Bernard, Valérie même... Mais, grand'mère mourante, le cerveau obscurci par la congestion, n'était pas en état de résoudre une question si grave ; consulter Valérie, c'était consulter son mari... et quel droit M. Louis Le Braz avait-il, à intervenir dans les affaires des Carcabœuf ?...

Il restait donc seulement Bernard... et lui seul avait voix au chapitre... puisque son avenir en cette question était en jeu, aussi bien que celui de sa fiancée... Mais, en le consultant, Sylvie connaissait d'avance la réponse, il la lui avait donnée deux jours auparavant à Vannes... Et, en lui confiant les tentatives faites par Humbert, et tolérées par le baron, elle avouait à Bernard que son sévère jugement sur eux n'était que trop motivé.

Sylvie hésita longtemps. Sa loyauté lui commandait d'instruire son fiancé de ce qui se passait... son

orgueil familial saignait à la pensée du mépris que ressentirait Bernard... qui, en même temps, opposerait toute sa volonté à ce que l'on exigeait d'elle...

Comme elle errait inquiète, absolument désorientée, ne sachant à qui se confier, sur la lande, où déjà pointaient les fleurs roses des bruyères, elle aperçut entre les pierres dressées une silhouette bien connue, elle tressaillit...

— L'abbé Le Goffic... Lui, peut-être, pourra me conseiller... me dire si je dois consulter Bernard.

L'abbé Le Goffic était un excellent homme, mais il avait une âme timorée ; il était d'ailleurs imbu de la grandeur des Carcabœuf, autant que le baron. C'est à grand'peine, qu'il avait gardé la neutralité lors du mariage de Valérie. Il vénérait le chevalier, comme héritier d'un si beau nom, et il était trop bon et faible pour avoir pu juger sévèrement son ancien élève. Il le croyait généreux comme tous ceux de sa race...

Sylvie lui dit, sans entrer dans trop de détails, la situation cruelle où elle se débattait. En apprenant qu'Adhémar avait désérité son neveu, il soupira :

— M. Adhémar de Carcabœuf avait, malheureusement, des idées en contradiction avec toutes les traditions de sa famille... Ses intentions, j'en suis

sûr, furent excellentes ; mais quel triste courage il a eu, de faire un testament semblable.

La chanoinesse sentit augmenter son angoisse... Ce brave prêtre, qui avait pour elle une sincère affection, pensait comme le baron.

— Que dois-je faire ? demanda-t-elle.

L'abbé réfléchit :

— A tout autre que madame la chanoinesse de Carcabœuf, je dirais : gardez ce que votre oncle vous a laissé ; respectez entièrement les volontés d'un mort. Mais à vous, je dis : il est déplorable que votre frère, celui qui doit perpétuer votre race, soit dénué de tout... il vous emprunte cette somme, confiez-la lui. Vous devez à vos ancêtres de vous résigner à tous les sacrifices... S'il ne peut vous rendre ce qu'il demande, vous avez la ressource du couvent.

— Bernard m'aime, et il a ma parole.

— Eh bien... Ecrivez-lui, demandez-lui conseil... Si vous plaidez la cause des Carcabœuf, comme elle doit l'être, nul doute que votre fiancé ne vous autorise à faire votre devoir. Il est trop honnête homme, pour s'y opposer.

Après cet entretien, Sylvie, un peu plus malheureuse qu'auparavant, écrivit à Bernard. Elle lui raconta fidèlement ce qui s'était passé entre son père, son frère et elle... Elle lui exposa qu'ayant abandonné ses droits sur le logis, elle devait encore

donner vingt mille francs à Humbert, de sorte qu'à peine resterait-il le capital de la pension due à grand'mère...

Pas de commentaires... Elle terminait sa lettre, en disant :

« J'ai deux jours encore, pour prendre une décision, répondez donc immédiatement ; car cette décision, c'est vous qui la prendrez. Je ferai ce que vous voudrez ; mais vous comprenez, j'en suis sûre, cher Bernard, combien je désire que vous m'autorisiez à faire ce qui doit être fait... Vous penserez comme moi : il serait inique que le chevalier de Carcabœuf fût dénué de toute ressource, alors que moi, je serais presque riche. Je vous supplie, Bernard, de me permettre d'agir suivant ma conscience ! »

La lettre une fois partie, Sylvie se trouva soulagée d'un grand poids. Ce que déciderait Bernard, elle le ferait. La responsabilité serait pour un autre, en qui elle avait confiance. Elle espérait qu'il céderait à son désir. Il ne tenait pas tant que cela à la fortune. Quel que fût son jugement sur Humbert, il admettrait qu'on ne pouvait le laisser dans la détresse.

Pendant les deux jours suivants, elle attendit avec anxiété la réponse de son fiancé. Rien ne vint.

Le soir du second jour, le chevalier lui demanda :

— As-tu amplement réfléchi, chanoinesse?

— Je te demande d'attendre à demain, dit Sylvie.

— Tu as écrit à Bernard, et il ne daigne pas te répondre! riposta railleusement le chevalier.

— Il ne daigne pas!... quelle expression!... sa lettre s'est trouvée retardée, voilà tout... dit Sylvie, cachant de son mieux le désappointement qu'elle éprouvait elle-même.

— Ma chère amie, reprit Humbert d'un ton froissé, tu as consulté un homme qui ne m'aime pas, dans une question où ses intérêts sont en opposition avec les miens... La réponse ne peut guère être douteuse... Ne prends pas ces airs indignés... Bernard connaît le prix de l'argent, aussi bien qu'un autre. Sans lui, sans la crainte de ses reproches, tu m'aurais tout d'abord offert ce que je te demande en vain. Je veux bien attendre à demain, mais je suis persuadé que Bernard ne répondra pas.

— Et pourquoi donc?

— Répondre pour te dire de me refuser serait prendre l'attitude d'un fiancé rapace; or, tout en tenant à ses intérêts, il joue volontiers l'homme généreux.

La chanoinesse dit, d'un ton ferme :

— Je ne veux pas... tu entends, Humbert, *je ne veux pas* que mon fiancé soit, en ma présence, maltraité par qui que ce soit. Demain nous aurons sa réponse.

Le chevalier haussa les épaules, et s'éloigna en sifflotant.

Le lendemain, pas de lettre encore ; la journée s'écoula pour Sylvie dans une angoisse extrême... Ce silence commençait à lui paraître inexplicable... Était-il donc vrai !... Était-il possible que Bernard ne répondît que par le silence à une demande qu'il jugeait inopportune !... Pouvait-il témoigner à sa fiancée un tel manque d'égards ? Éprouvait-il une colère si grande, en voyant qu'elle avait, sans son aveu, commencé à se dépouiller en faveur de son frère ?...

Sylvie se remémora l'entretien qui l'avait blessée, où Bernard parlait du baron et de Humbert, en termes peu mesurés... Et à mesure que les heures passaient, un sentiment pénible, la souffrance de l'orgueil froissé remplaçait la confiance qu'elle avait toujours eue en son fiancé... Le doute commença d'entrer dans son âme, et avec lui une douleur encore inéprouvée.

Humbert, le soir, reçut une lettre, qu'il lut plusieurs fois, d'un air triomphant : il étudia l'attitude de sa sœur, avec inquiétude. Puis, après le dîner, il lui dit :

— Aurai-je ta réponse, Sylvie ?

La jeune fille rougit :

— Je te demande encore un délai, balbutia-t-elle d'une voix mal assurée. Bernard ne m'a pas répondu...

Le baron fronça le sourcil.

— C'est donc Bernard qui décidera la cause? dit-il d'un ton un peu raide. Après tout... il y a quelque droit : mais je pensais que le cœur et la fierté de ma fille suffisaient à lui dicter sa conduite... Je n'aime pas bien qu'un étranger s'immisce dans nos affaires intimes.

— Bernard est mon fiancé, père... et choisi par vous.

— Sans doute... Et il ne te répond pas?

— Je demande jusqu'à demain matin, seulement, murmura la chanoinesse, qui se sentait tout à fait abandonnée par son père.

— Je te serai obligé de ne pas attendre plus longtemps, reprit Humbert. Voici. J'ai reçu tout à l'heure une lettre de mon ami Redmann. Ma présence à Paris devient nécessaire ; et il faudra que je parte demain.

— Nécessaire ? A-t-il donc trouvé quelque chose pour toi? demanda le baron?

— Peut-être... Cela dépend de Sylvie... Oui, ma chère, une situation m'est offerte dans une banque, mais avec la condition habituelle : une caution à déposer. Seulement, cette fois-ci, ce n'est pas une affaire en formation, lancée par des escrocs, venus on ne sait d'où : c'est une maison sérieuse, qui existe depuis plusieurs années : et l'argent que tu me prêteras, je l'espère, ne courra nul risque...

— Demain, dit la chanoinesse, en proie à une humiliation excessive... Bernard ne peut tarder davantage...

— Il a trop tardé déjà ! dit nettement le baron. Qu'il dise oui ou non... mais sans plus attendre ; ceci est une inconvenance.

— Mon opinion est qu'il ne répondra pas, déclara Humbert.

— Ce serait alors une telle insolence, que je verrais quel parti j'aurais à prendre, répliqua le baron... Un fiancé, si épris de la fortune de sa fiancée, ne peut qu'inspirer à une femme un peu fière un sentiment de mépris. S'il ne répond pas, il n'aime pas Sylvie...

Cette phrase frappa au cœur la chanoinesse.

Un travail singulier se faisait peu à peu dans son esprit. Une sorte de désagrégation de ses sentiments, qui jusqu'ici avaient été si fermes. Cette sorte de siège fait autour d'elle à propos de ce misérable argent, lui dessillait les yeux... Ces sarcasmes, ces bouderies, ces menaces, qu'il lui fallait subir, avaient un but qui ne pouvait que lui apparaître très clair. Et une horrible douleur lui serrait le cœur, une humiliation, une lassitude de la lutte lui donnait le désir de leur céder tout de suite, de leur crier, de crier à Humbert : prends tout ce que tu voudras... mais ne parle plus, ne dis pas ces choses qui me montrent vil et rapace le dernier des Carcabœuf !...

— Tu seras satisfait, dit-elle à son frère, en s'éloi-

gnant sans le regarder... Si, demain, Bernard ne répond pas, je te céderai tout, sauf ce qui est nécessaire à grand'mère. Ceci ne m'appartenant pas, je n'en puis disposer... Et je pense que mon père trouvera bon de défendre ses intérêts, à elle!...

Rien ne saurait rendre le ton presque méprisant dont Sylvie dit ces mots... sans même s'en rendre compte. Elle sortit... Elle voulait être seule... ne plus les voir, essayer de penser à autre chose, de trouver une explication favorable de leur conduite. Les deux Carcabœuf se regardèrent. Humbert triomphait, le baron était sombre.

— Es-tu sûr, cette fois, absolument sûr de ne pas ruiner ta sœur?

— Pardieu! riposta le chevalier, avec une ridicule outrecuidance.

— Je serais fâché, continua le baron, qu'elle fût dupe. Nous la poussons un peu fort... Son avenir m'intéresse aussi... Je l'aime...

— Son avenir?... Il est tout tracé. Elle épousera Bernard, et sera heureuse...

— Savoir!... grommela le baron, en se retirant...

Humbert ne s'inquiéta pas des combats intérieurs que pouvait subir son père, pris entre son amour paternel et son orgueil. Il relut la lettre de Redmann... et rêveur, murmura :

— Une charmante femme, cette Déborah... Un million et demi de fortune... Je serais l'un des

premiers de ma province. Nous pourrions acheter un beau domaine en Bretagne, pour y passer l'été ; l'hiver nous serions à Paris, à Nice, en Italie...

Qu'étaient auprès de ces mirages de haute vie, les intérêts de Sylvie, de son père, de grand'mère ? Rien ! Des détails négligeables. Et Humbert ne les faisait pas même entrer en ligne de compte.

Il dormit paisiblement... A deux pas de lui, Sylvie, l'âme tourmentée de pensées torturantes, passa la nuit sans se mettre au lit. L'aube la trouva accoudée à l'une des petites embrasures de sa tourelle, regardant par delà les bruyères de la lande, la mer grise qui encerclait l'horizon.

Durant ces heures nocturnes, l'angoisse avait été si pénible, d'en venir à constater la rapacité et l'égoïsme de ceux qui lui étaient chers, qu'un autre sentiment, injuste celui-ci, prenait possession de son esprit et de son cœur... Elle en venait à douter de Bernard...

S'il ne lui répondait pas, c'était la preuve que ce méprisable amour de l'or l'avait saisi, lui aussi. En dédaignant de discuter, il indiquait par là à sa fiancée qu'il l'aimait peu, et qu'il estimait bien bas son jugement... Certes, sa lettre, à elle, méritait qu'on y répondît... Et une telle impertinence deviendrait significative.

Trop significative pour être réelle ! Si la chanoinesse n'eût pas eu le cœur ulcéré par les tentatives

auxquelles elle avait été en butte depuis trois jours, et qui lui avaient démontré qu'elle ne comptait pas aux yeux de son père, elle eût compris qu'il fallait une cause d'une gravité exceptionnelle, pour empêcher Bernard de lui écrire. Elle se fût rappelé les marques de tendresse, les preuves de loyauté et d'attachement que toujours il avait données, à elle et aux siens... Mais elle souffrait, et résonnait à faux.

Le facteur passa sans s'arrêter : et Sylvie, qui l'avait vu avec un tremblement de tout son être, murmura :

— Allons ! il est comme les autres. Je lui importe peu... Mon père, d'ailleurs, ne me le disait-il pas hier ? Le mieux est de disparaître.

Elle descendit. Elle trouva le baron et le chevalier déjeunant dans la grande salle. En la voyant entrer très pâle, l'attitude rigide, Humbert comprit qu'elle venait d'éprouver une suprême désillusion.

— Bernard n'a pas écrit. Je m'en doutais ! commença-t-il d'un ton de triomphe.

Elle l'interrompit d'un geste :

— Ne raille pas, Humbert, je ne pourrais le supporter. Je viens te dire, en présence de mon père, que je te donne tout ce que mon oncle m'a laissé, sauf ce qui est nécessaire à ma grand' mère...

— Eh bien! tu es une bonne petite sœur! s'écria le chevalier, avec une joie qu'il ne chercha pas à dissimuler... Tu peux compter que je te rembourserai avant six mois... car je me marierai aussitôt que possible, et Redmann m'y aidera. Cet argent que tu me prêtes, m'aidera surtout à faire bonne figure, en attendant mon mariage.

— Je ne te le prête pas ; je te le donne... Là où j'irai, je n'en aurai pas besoin.

— Où iras-tu donc ? demanda le baron.

— Au couvent! Ne me l'avez-vous pas maintes fois conseillé ? dit-elle d'un ton si calme qu'il ne sut si elle le blâmait, ou si elle constatait simplement un fait.

— Au couvent?... reprit-il. Et Bernard ?...

— Bernard me prouve qu'il ne m'aime pas. C'est votre pensée à tous deux... vous l'avez fait naître en moi ; elle s'y est fortifiée, je suis convaincue à présent.

— Je n'ai jamais dit cela! balbutia le baron, en proie à un malaise moral très pénible. Son silence m'étonne, et voilà tout.

La chanoinesse ne répondit pas. De plus en plus gêné, M. de Carcabœuf reprit :

— Tu réfléchiras, avant de faire quelque action irréparable. Tu écriras de nouveau à Bernard... Il faut une explication...

— Écrire à Bernard, si comme vous me le disiez

hier, il me dédaigne? vous n'y songez pas! répliqua Sylvie d'un ton hautain. J'aimerais mieux mourir que consentir à unè bassesse...

— Enfin, tu n'entreras pas au couvent dès demain, j'imagine?

— Pardon. Je m'y rendrai directement, en arrivant à Vannes, sans même revoir grand'mère ni Valérie. J'ai suffisamment souffert pour prendre cette résolution ; je désire m'épargner toute scène attendrissante.

Le baron, saisi d'un remords qu'il ne put dompter, s'écria en marchant vers sa fille, et lui prenant la main :

— Tu ne m'accuses pas de ce qui arrive, Sylvie?... tu ne me juges pas mal, n'est-ce pas?...

Elle hésita... pendant que Humbert murmurait :

— Déplorable faiblesse!...

— Non... je pense que vous avez agi suivant votre conscience... dit-elle enfin.

Alors, attendri, il la serra dans ses bras.

— Ma pauvre petite!... Je voudrais que tu fusses heureuse, toi aussi... Je n'ai pas de plus cher désir.

— Il est trop tard! dit-elle en se dégageant...

Il recula d'un pas, touché à l'âme par ce mot de reproche, le seul qu'elle eût prononcé, et qui

laissait voir quel abîme il avait creusé entre lui et sa fille... non pas seulement en la sacrifiant à Humbert; mais, surtout, en tuant en elle la confiance en Bernard... Elle sortit sans retourner la tête... Le baron, sombre, marcha au travers de la pièce d'un pas agité. Après un moment de silence, le chevalier dit :

— Eh bien! vous voilà bouleversé pour un coup de tête de Sylvie! Elle ne restera pas longtemps au couvent, vous pouvez le croire...

M. de Carcabœuf eut un geste d'impatience.

— Quand elle y resterait, continua Humbert, elle ne serait pas la première demoiselle de Carcabœuf qui se serait dévouée pour la gloire de la famille. Nous triompherons.

— Triste triomphe, payé par un remords! murmura le baron.

— Un remords?... N'en ayez pas!... Je vous proteste que je suis absolument sûr de lui rendre cet argent.

— Il ne s'agit pas d'argent! riposta avec impatience M. de Carcabœuf. Rendras-tu aussi à ta sœur la confiance qu'elle avait en son fiancé? Me rendras-tu, à moi, l'estime de ma fille, que je n'ai plus?...

La voix du baron s'arrêta, étranglée par une poignante émotion que Humbert ne comprit pas... car de telles émotions lui étaient inconnues. Voyant la

stupide indifférence de son fils, M. de Carcabœuf sortit en fermant la porte violemment.

— Il baisse ! murmura Humbert. Il devient vieux... Je n'aurai guère d'opposition à redouter pour mon mariage.

CHAPITRE XII

Grand'mère allait mieux ; à présent elle pouvait parler avec difficulté et en cherchant ses mots ; mais enfin, elle arrivait à exprimer sa pensée.

Valérie, depuis près d'une semaine, ne l'avait pas quittée ; elle s'était fait dresser un lit dans la chambre voisine, afin d'être là, même durant la nuit. Certes, la satisfaction de revoir sa petite-fille préférée, de l'avoir autour de soi comme jadis, avait dû contribuer à remettre Mme de Carcabœuf. Un apaisement se faisait dans son cœur, en rencontrant à chaque instant le sourire affectueux et paisible de Valérie.

Aux premiers mots que grand'mère put articuler nettement, la jeune femme, transportée de joie, s'écria :

— Enfin, vous êtes sauvée, chère grand'mère !... Mon Dieu, que je suis heureuse de vous entendre parler !...

Grand'mère passa affectueusement ses doigts sur les cheveux de Valérie.

— Mon fils n'est pas encore ici ? demanda-t-elle après un moment de recueillement. Sylvie ne revient pas. Cela m'inquiète.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas... Sylvie devrait être là... Elle sait que je suis malade... Pourquoi ne vient-elle pas me voir ?

— Peut-être parce que je suis auprès de vous... murmura tristement Valérie.

— Elle t'aime pourtant, ma petite !

— Oui, mais elle ne me pardonne pas mon mariage...

Grand'mère soupira :

— Et vous, grand'mère, me le pardonnez-vous ?... continua Valérie, serrant dans ses mains les mains amaigries de la vieille femme.

— Oui, petite amie ; ma seule consolation est de te voir heureuse ; et cela grâce à l'énergie de mon pauvre Adhémar ! Je voudrais que Sylvie fût heureuse comme tu l'es...

— Bonne maman... Vous me faites du bien, en me parlant ainsi... Tous les autres sont contre moi... Mais je vous ai, cela compense tout... Il n'y a que la chanoinesse qui me fait de la peine, parce que je l'aime ; quant à mon oncle et au chevalier, leur colère m'est indifférente...

— Ma petite Valérie, reprit grand'mère, après un moment, puisque le baron n'est pas ici, je voudrais voir ton mari...

Valérie donna à grand'mère un baiser, qui dut la payer du léger effort de volonté que lui avait coûté cette bonne parole.

— Tout de suite, répondit-elle, je vais l'envoyer chercher...

Un moment après, Louis Le Braz arriva.

Mme de Carcabœuf le voyait pour la première fois; avec une attention extrême, elle le regarda s'avancer vers elle ; sans doute l'impression qu'elle ressentit fut bonne, car elle sourit, et tendit la main vers le mari de Valérie. Celui-ci la baisa respectueusement.

Le Braz était un homme grand, d'allure décidée : sa physionomie ouverte et son regard intelligent prévenaient en sa faveur. Il ne manquait pas d'élégance, et ce fut sans aucune gaucherie qu'il remercia Mme de Carcabœuf, d'avoir bien voulu le recevoir. Seulement, ces paroles qui eussent paru une banale politesse dans la bouche de beaucoup de gens, prenaient chez lui un accent de sincérité qui remua la vieille baronne. Elle pressentait un caractère qui avait horreur de toutes les petitesses ; elle comprit que parce qu'il aimait Valérie, il pouvait pardonner et peut-être mépriser le dédain qu'on lui témoignait ; mais en le comparant au chevalier,

elle ne put s'empêcher de constater que Humbert avait l'air d'un rustre, et celui-ci d'un gentilhomme.

— Je vous remercie, dit-elle, du bonheur que vous avez donné à ma petite-fille.

A ce moment, Valérie entendit marcher dans la pièce voisine ; elle pâlit d'appréhension, car elle reconnut le pas du baron.

— Voici mon oncle... dit-elle.

Et M. de Carcabœuf pénétra dans la chambre... Un moment de silence régna entre les quatre personnages de cette scène... Valérie, tremblante, attendait quelque brutale impertinence du baron : celui-ci, la mine dure, regardait M. Louis Le Braz ; il ne le connaissait pas, mais il le reconnaissait... Grand'mère dit à haute et intelligible voix :

— Je vous remercie encore, monsieur Le Braz, de vous être rendu à mon premier appel. Je suis heureuse de vous avoir vu, et j'espère que je vous reverrai chez vous, chez Valérie...

— Vous y serez reçue, Madame, avec autant de respect que de tendresse. Tous ceux qui aiment Valérie me sont chers, et nous sommes heureux, elle et moi, de trouver en vous une grand'mère.

Il dit ces mots, en regardant fièrement M. de Carcabœuf. Celui-ci, décontenancé par cette attitude très digne, ne se permit pas l'écart que craignait Valérie... Il méprisait cependant ce petit bourgeois... avant de l'avoir vu... Voici qu'en sa pré-

sence, il se sentait impuissant à manifester son hostilité, et le sentiment naissait en son esprit qu'il avait devant lui un égal, et non un inférieur...

Après avoir laissé le temps de relever ses paroles, si on le jugeait bon, M. Le Braz, voyant que nul ne répondait, s'inclina respectueusement devant Mme de Carcabœuf, adressa au baron un salut qui lui fut rendu, bien qu'avec raideur... et quitta la chambre, sortant très dignement d'une difficile situation.

Grand'mère, le baron et Valérie demeurèrent en présence ; la jeune femme attendait, pour s'éloigner, que son oncle lui en donnât l'ordre ; mais il semblait avoir oublié sa présence.

Il resta sombre et muet un instant, sans regarder sa mère ni sa nièce. Il s'approcha du lit.

— Je suis heureux de voir que vous êtes mieux ! dit-il enfin.

— Et moi, mon fils, j'ai été surprise de n'entendre parler d'aucun de vous depuis huit jours que vous êtes partis... Qu'est-il donc survenu ? Où est Sylvie ? Et le chevalier ?

Le baron réprima un tressaillement, et dit :

— Le chevalier est retourné à Paris.

— Retourné à Paris ? Pourquoi faire ? N'a-t-il pas dissipé ce que nous lui avions si imprudemment confié ?

— Ce malheur lui est arrivé, mais on ne peut le

lui reprocher; car les circonstances furent plus fortes que sa bonne volonté.

— Sa bonne volonté !... répéta Mme de Carcabœuf avec un peu d'amertume. Est-ce avec ce seul viatique qu'il va se lancer dans la lutte ?

— Non... Il a trouvé un peu d'argent...

Valérie était stupéfaite du ton doux et presque contrit dont parlait son oncle... Mme de Carcabœuf reprit :

— Il a trouvé de l'argent ? Et qui donc lui en a prêté ?

— Quelqu'un... qui nous porte intérêt ! balbutia M. de Carcabœuf.

— Cependant, vous n'avez pu répondre pour lui, puisque vous n'avez plus rien... Sylvie, peut-être, l'a cautionné ?

— C'est elle qui lui a prêté la somme nécessaire, avoua le baron à bout de dissimulation.

Grand'mère le regarda avec une surprise indignée, qui le troubla.

— Sylvie !... Vous avez souffert qu'elle se dépouillât une fois encore, pour ce garçon. Vous avez agi contre la volonté de votre frère !

— Mon frère ne pouvait vouloir que Sylvie nous laissât chasser de notre maison. Elle a été généreuse au delà de son devoir, car non seulement elle a racheté l'hypothèque et renoncé à ses droits en faveur de Humbert ; mais elle a prêté à ce dernier vingt

mille francs qui lui étaient indispensables... Elle a bien agi, je suis fier d'elle !

M. de Carcabœuf dit ces mots, par une sorte de bravade ; car s'il était fier de sa fille, il ne l'était plus de lui-même. Et il ne se souvenait pas avoir souffert, comme il souffrait depuis quelques jours, d'avoir à se blâmer lui-même... Grand'mère écoutait avec une indignation croissante.

— Ainsi, dit-elle avec sévérité, vous avez délibérément sacrifié votre fille à son frère. Vous avez souffert qu'elle se dépouillât de tout !... Vous l'y avez poussée, peut-être... Tout cela pour cet abominable orgueil de race, qui arrive à étouffer en vous, même les sentiments les plus sacrés : l'amour paternel, la justice, le respect de la volonté d'un mort ! Je vous blâme, Armand ! Vous eussiez dû me consulter. Je devais avoir voix délibérative, lorsqu'il s'agissait de l'avenir de ma petite-fille. Mais vous saviez trop bien que je me fusse opposée de toutes mes forces à ce que l'on sacrifiât cette enfant à l'ambition d'un garçon sans cœur, et, je le crains sans honneur...

— Ma mère !... interrompit le baron frémissant.

— Eh bien !... Croyez-vous qu'il ne m'en coûte pas autant qu'à vous, d'avouer qu'un Carcabœuf peut être un homme vil et déloyal...

— Aucun fait... Rien ne peut vous autoriser à juger Humbert aussi sévèrement.

— Je le juge sur son manque de parole, alors qu'il nous laissait dans la détresse, sans s'inquiéter de ce que nous deviendrions. Je le juge sur cet égoïsme honteux, qui lui fait dépouiller sa sœur... Il n'est pas pour elle un protecteur... car il la ruine et l'écrase, sans même, je le parierais, songer à la remercier de ce qu'elle fait pour lui ? Ces faits sont-ils d'un galant homme ? Répondez, Armand. Eussiez-vous agi ainsi, vous ?

M. de Carcabœuf était au supplice. Sa mère prenait la voix de sa conscience et lui criait bien haut ce qu'il s'était dit tout bas, depuis plusieurs jours. En effet, un revirement bizarre s'était produit en lui. Après avoir ressenti une vive humiliation, en se voyant déshérité par son frère, il avait trouvé juste que Sylvie dégageât leur petit domaine, et même qu'elle abdiquât ses droits en faveur de Humbert ; pour l'emprunt fait par celui-ci à sa sœur, il avait senti en lui-même qu'il laissait commettre une injustice ; mais son orgueil plus fort que sa tendresse paternelle, l'espoir de voir son fils relever l'éclat de sa race, avaient fait taire sa conscience. Voici qu'à présent, elle élevait haut la voix !...

Car l'iniquité commise avait eu des résultats qu'il n'attendait pas ; la rupture du mariage de Sylvie, l'entrée de celle-ci au couvent... alors qu'il le savait, sa fille ne se résolvait à cela que dans un accès de

désespoir... Et puis, l'égoïsme de Humbert était si complet, qu'il avait fini par l'apercevoir.

Ce brutal n'avait pas eu, comme le pressentait grand'mère, un remerciement pour la femme dont il avait brisé l'avenir au profit de ses ambitions. Le chevalier était parti pour Paris, avec une joie non dissimulée, en prenant congé de son père, sans la moindre émotion... Maintenant qu'il avait obtenu son alliance pour contraindre Sylvie, il n'avait plus à le ménager.

M. de Carcabœuf comprit cela... et son cœur en fut navré, car n'était-ce pas attristant, de songer qu'un tel homme était le seul représentant du nom ?... Le baron ne se faisait plus guère d'illusions ; il pressentait que si les espérances de son fils se réalisaient, s'il faisait un beau mariage, s'il acquérait une haute situation, il ne songerait pas une heure, à faire quoi que ce soit pour les siens... C'est pour lui seul qu'il agissait... « Mais il aura des fils !... Il perpétuera la race !... » Cette pensée seule soutenait M. de Carcabœuf, dans son pénible effondrement moral.

Le voyant absorbé dans ces réflexions, et craignant de l'avoir peiné sérieusement, grand-mère reprit :

— Peut-être me trompé-je sur le compte du chevalier... Je le désire, Armand... Je ne vous ferai pas d'autres reproches ; ce qui est fait est irrévocable. Il

faudra aimer doublement Sylvie ; cette pauvre petite nous prouve son affection, son dévouement, son désintéressement, d'une façon qui force l'estime, et fait oublier ses défauts... qui ne sont pas de son fait, mais du nôtre !... Où est-elle ? Je veux l'embrasser.

M. de Carcabœuf, tremblant, répondit :

— Elle n'est pas ici !...

— Elle n'est pas ici !... répéta grand'mère, regardant son fils, dont l'attitude lui inspira la soudaine appréhension de quelque malheur.

Valérie, poussée par le même sentiment, fit un pas en avant, et trouvant, en son angoisse, le courage d'interroger le baron, demanda :

— Où est-elle, mon oncle? Que lui est-il arrivé?

M. de Carcabœuf, trop abattu pour repousser sa nièce, répondit :

— Il est arrivé qu'avant de se dépouiller pour son frère, elle a voulu l'autorisation de Bernard. Elle lui a écrit ; elle a attendu trois jours sa réponse : cette réponse n'est pas venue. Même depuis qu'elle est partie, il n'a pas écrit.

— Depuis qu'elle est partie ?.. Où donc est-elle ?... Expliquez-vous !... s'écria Valérie avec une énergie inattendue, tandis que grand'mère, défaillante, écoutait sans avoir la force de prononcer une parole.

— Elle est au couvent ! avoua M. de Carcabœuf, en baissant les yeux.

— Au couvent ? Et son mariage ? Et Bernard !

— Le silence de Bernard lui a persuadé qu'il ne l'aime pas... Et puis, elle est fière... Voyant qu'il tenait si fort à cet argent, elle n'a pas voulu qu'il se crût forcé de tenir sa parole. Elle lui a écrit une lettre très belle, pour lui rendre sa liberté et... je l'ai conduite au couvent il y a cinq jours.

— Vous avez fait cela !... exclama Valérie, avec désespoir... Oh ! ma pauvre Sylvie !... Et Bernard !... qui me l'avait confiée, en me disant de veiller sur elle. Vous les avez séparés pour que le chevalier fût riche... C'est abominable, oui, abominable !

— Madame Le Braz, sortez de cette chambre ! gronda le baron, retrouvant son orgueil.

— J'en sortirai, si grand'mère l'ordonne. Vous n'êtes pas ici chez vous... J'en sortirai pour aller chercher Sylvie, pour essayer de réparer le mal que vous avez fait... Dites, grand'mère, vous m'approuvez !

Mme de Carcabœuf, anéantie par la révélation que le baron venait de faire, se redressa, et dit :

— Oui, ma fille ! Rends-toi tout de suite au couvent des Ursulines. Tu te présenteras de ma part ; la supérieure est ma parente ; elle te laissera voir librement Sylvie. Tu lui diras, si l'affection ne suffit pas à la ramener, que je lui ordonne absolument de venir auprès de moi. Lorsqu'elle m'aura vue, elle fera ce qu'elle voudra. C'est parce qu'elle craignait que j'empêchasse cette folie, qu'elle l'a

faite sans me revoir. Et vous l'avez aidée !... ajouta-t-elle avec une sévérité qui atterra le baron.

— Je ne me sentais pas le droit d'entraver son désir d'entrer en religion ! balbutia-t-il.

— Vous vous êtes senti le droit de la désespérer ! riposta Mme de Carcabœuf, avec une dureté que le baron ne lui connaissait pas. Vous deviez me l'amener.

— Elle a énergiquement refusé. Elle avait assez souffert, disait-elle ! et ne voulait pas s'exposer à une pénible scène d'attendrissement.

Grand'mère contint avec peine les paroles de blâme qui lui venaient aux lèvres ; elle dit à Valérie :

— Va tout de suite la voir ; fais tous tes efforts pour la ramener ici. Dis-lui que je suis malade. Exagère la gravité de mon état... Il faut qu'elle revienne.

Valérie sortit avec une allure décidée qui étonna le baron. Il ne l'avait vue ainsi que lorsqu'il s'était agi de son mariage avec Le Braz. Habituellement elle était très douce et soumise. Seulement, si l'on touchait au bonheur de ceux qu'elle aimait, elle savait trouver en son cœur l'énergie nécessaire pour agir sans retard et sans faiblesse.

M. de Carcabœuf, demeuré seul avec grand'mère, reprit :

— Vous m'avez blâmé bien sévèrement mais je reconnais que vous avez raison. Je ne voulais pas

avouer ceci devant cette jeune femme. Nul, plus que moi, ne regrette ce qui est arrivé. J'ai l'âme triste, en pensant au chagrin de ma fille, chagrin dont je suis en partie la cause. Et je serai bien heureux, si vous pouvez la dissuader d'entrer au couvent. Que deviendrions-nous sans elle ; nous serions bien seuls et abandonnés, vous et moi...

— Ce n'est pas à nous que je pense ! C'est à elle ! répondit grand'mère.

Et tous deux, sans se parler, attendirent dans la même poignante inquiétude le retour de Valérie.

CHAPITRE XIII

Pour Sylvie, les jours qui venaient de s'écouler avaient été cruels. Il lui avait fallu d'abord constater l'égoïsme et tous les mauvais sentiments de son frère, constater en même temps la partialité de son père : se sentir compter pour rien ; voir fouler aux pieds les dernières volontés de l'oncle Adhémar, dans le seul but de favoriser le chevalier.

Elle excusait son père... ou plutôt elle comprenait la raison de sa conduite : la gloire de la famille... A cette chimère, il avait tout sacrifié... et comme elle avait toujours entendu déclarer que pour l'honneur du nom il fallait être prêt à tout, elle ne le blâmait pas.

Comme lui encore, malgré les désillusions déjà éprouvées, malgré la preuve faite à ses yeux de la vilenie de son frère, elle croyait encore en l'avenir de ce triste personnage... Il était égoïste, oui, hélas !.. et rapace, et brutal, et ignorant, il fallait bien se l'avouer. Mais, malgré tout cela, pourquoi n'attein-

drait-il pas le but de ses ambitions? Beaucoup d'hommes qui ne sont ni généreux, ni intelligents, ont réussi à faire de beaux mariages, et avec des noms moins anciens que le nom de Carcabœuf.

Elle pressentait qu'il se tiendrait alors à l'écart des siens, et jouirait, lui seul, de sa prospérité... Mais il aurait des enfants, et ces enfants seraient sans doute mieux doués moralement que leur père. Car une nature si vulgaire était rare dans leur famille. Tous les Carcabœuf étaient grands, loyaux, chevaleresques : celui-ci mentait à sa race ; il était un accident dans une lignée d'honnêtes gens ; ses fils remonteraient au niveau moral de leurs ancêtres ; et sans nul doute, la femme qu'il choisirait serait digne de porter un beau nom ; si elle n'était pas noble elle-même, elle serait du moins de bonne race, d'antique famille bourgeoise, alliée à la magistrature, à l'armée, presque aussi digne et fière que la noblesse !..

Donc, Sylvie se résignait au sacrifice de la petite fortune, qui, un instant, avait été la sienne... elle pouvait penser, sans amertume, aux efforts réitérés de son père et de son frère, pour lui faire céder tout ce qu'elle possédait...

Mais une blessure plus cuisante la torturait... la certitude que Bernard ne l'aimait pas. Lui, qu'elle avait placé si haut dans son estime, lui, qu'elle avait cru loyal et bon, qui longtemps avait été pour elle

l'incarnation de tous les sentiments nobles et grands... il était donc aussi possédé de cet amour de l'or, qu'elle excusait chez les autres... qui l'indignait en lui !...

Que Humbert fût un homme de lucre, elle l'admettait. Il n'était rien par lui-même, qu'un rustre ignorant et brutal. Mais Bernard ! Il n'avait pas le droit de lui infliger une déception ! d'être si inférieur à ce qu'elle le croyait ! de descendre du piédestal qu'elle lui avait élevé dans son cœur !

Une objection se présentait pourtant, contre la possibilité de cette chute morale. Alors qu'il la savait dénuée de tout, il l'avait aimée, et s'était fiancé à elle. Cela prouvait donc son désintéressement. Mais l'on est toujours ingénieux à trouver de bonnes raisons pour souffrir !... Et elle se disait :

— Oui... Longtemps, il n'a pas songé à mon manque de fortune qui était une chose certaine, avérée, sans espoir de changement. Mais ce maudit héritage inattendu fait naître en lui l'espoir de la fortune ; il s'y est cru parvenu ; et l'idée qu'elle a pu lui échapper l'a contrarié à un tel point qu'il n'a répondu que par le silence à ma lettre...

A mes lettres, eût-elle dû dire ; car ainsi que le baron l'avait dit à sa mère, elle lui avait, avant de se rendre au couvent, écrit en ces termes :

« J'ai attendu, pendant quatre longs jours, une lettre de vous ; elle n'est pas venue. Cette absten-

tion est pour moi une révélation douloureuse. Que vous n'ayez pas jugé bon de me répondre, même pour réfuter les raisons que je vous donnais, cela est un manque d'égards, une sorte de mépris, qui ne peut me laisser d'illusions sur les sentiments qui vous ont inspiré une telle attitude. Je vous rends votre parole; je reprends ma liberté. Je ne possède plus rien, ayant tout donné à mon frère, de mon plein gré. Je ne vous fais pas de reproches, croyez-le! J'ai seulement éprouvé une vive peine, en constatant en vous des sentiments qui pouvaient chez d'autres blesser ma fierté... mais qui, en vous, me désespèrent. Adieu! N'essayez ni de m'écrire, ni de me voir. Là où je vais, je ne recevrai ni lettres ni visites!... »

Cette lettre, pas plus que la première, n'avait reçu de réponse. Sylvie, aussitôt après l'avoir écrite, était partie pour Vannes, avec son père ; elle s'était rendue au couvent des Ursulines, sans vouloir voir sa grand'mère.

Après ces luttes pénibles, un grand besoin de calme la saisissait. Elle aspirait au repos... plus de discussions ni de scènes attendrissantes! elle était lasse de souffrir! Lorsque, admise avec empressement dans la communauté, elle se trouva, toute frémissante encore des émotions récentes, prise dans la paisible régularité de la vie qui serait à présent la sienne, une paix profonde endormit son

chagrin, fait de lassitude et de dégoût du monde. Cet apaisement n'était qu'une prostration d'esprit ; elle le prit pour la vocation religieuse, et se sentant moins souffrir, crut avoir trouvé le port de refuge.

Mais Sylvie avait une nature trop énergique, et une personnalité trop affirmée, pour qu'une existence d'obéissance, de renoncement, de détachement de soi-même lui fût possible... Elle ne se doutait pas de ceci ! Elle se soumettait avec joie aux règles de la vie religieuse. Elle goûtait le bonheur de n'avoir plus à penser ni agir par soi-même, de n'être qu'une chose sans volonté entre les mains de ses supérieures... « Perinde ac cadaver... » Avec délices, elle trouvait, dans l'accomplissement de cette formule, le repos qu'elle était venue demander au calme du cloître...

Aussi, lorsque la sœur tourière vint l'avertir qu'on la demandait au parloir, elle hésita :

— Je ne voudrais pas aller là !... dit-elle. Je ne veux voir personne !

— Il le faut ! cette dame a parlé d'abord à Madame la Supérieure, et celle-ci vous enjoint de la recevoir...

Il fallut obéir... cette dame devait être Valérie... de quel droit Mme Le Braz venait-elle l'arracher à sa retraite ?... elle se raidit, prête à faire un froid accueil à sa cousine... Mais une idée surgit en elle,

qui la fit soudain hâter le pas... Grand'mère!... grand'mère est peut-être plus mal...

La chanoinesse arriva en courant au parloir... Elle n'était pas même encore postulante, bien qu'elle en portât l'habit : la tourière la fit entrer au parloir, du côté où se tenaient habituellement les étrangers, de sorte qu'aucune grille ne la séparait de sa cousine ; et se retirant, la religieuse les laissa seules... Valérie avait obtenu ceci de la supérieure.

En apercevant Sylvie dans ce costume, la jeune femme éprouva un saisissement douloureux, et recula d'un pas; puis elle courut à son amie d'enfance et la serra dans ses bras, avec une affection si véhémente, que la chanoinesse perdit un peu de la froideur dont elle s'était armée en venant.

— Est-ce que grand'mère est plus mal? interrogea-t-elle.

Valérie était inhabile au mensonge ; elle fut d'ailleurs prise au dépourvu, et ne songea pas que là était l'unique moyen de faire céder Sylvie. Elle répondit :

— Non, elle est mieux... Elle peut parler à présent... mais elle veut te voir.

— Je ne sortirai pas d'ici ! dit Sylvie en se raidissant.

Ces mots étaient simples. Le ton de fermeté absolue dont ils furent prononcés atterra Valérie. Elle connaissait la chanoinesse ; elle savait quelle énergie

d'obstination elle pouvait avoir... cette raideur subite ne présageait rien de bon... Valérie rassembla ses forces pour la lutte.

— Écoute-moi ! dit-elle. Je te prie de me laisser plaider notre cause à tous...

— C'est inutile ! tu penses bien que je n'ai pas agi sans savoir ce que je faisais !

— Ta décision a été trop subite, pour être bien motivée.

— Mon père m'approuve... et je suis seule juge des motifs qui m'ont amenée ici.

— Ton père !.,. pauvre homme ! si tu le voyais en ce moment, désolé, honteux, le front baissé, se demandant ce qu'il va devenir...

— Ah ! il me regrette ! dit la chanoinesse avec un involontaire accent d'ironie.

Il était, en effet, bien tard, pour se montrer affectueux.

— Et grand'mère ! Pauvre grand'mère ! qui, depuis une semaine que tu es absente, t'a demandée chaque jour, s'est inquiétée de ne pas recevoir de tes nouvelles, et ce matin, en voyant arriver le baron, l'a si impérieusement interrogé, qu'il a dû tout avouer.

— Avouer... je proteste contre ce mot ! répliqua la chanoinesse avec sa belle vaillance de jadis. Mon père n'a rien fait de blâmable. On *avoue* une faute... on *expose* des faits...

— Eh bien, Sylvie, j'assistais à cela. Lorsque mon oncle a... exposé les faits, grand'mère a été saisie d'indignation, en apprenant que, une fois encore, on t'a dépouillée de tout, en faveur du chevalier. Elle a blâmé sévèrement son fils, d'avoir agi de la sorte.... Ne fronce pas le sourcil. Elle a le droit de lui parler comme elle l'a fait, au nom de la justice, de la tendresse, de l'honneur véritable. J'aimais ma chère grand'mère, avant ceci ! Je la vénère maintenant !

— Et mon père ?... interrogea Sylvie, d'une voix tremblante.

— L'allure honteuse, le regard fuyant, il avait l'air d'un coupable... lorsqu'il a ajouté que tu as rompu avec Bernard, pour venir t'enfermer dans ce couvent, grand'mère a failli s'évanouir de saisissement et de douleur...

Sylvie se raidit pour ne pas faiblir...

— Elle m'a dit alors de venir ici, de faire appel à l'affection que tu as pour elle, pour nous, qui t'aimons, ma chérie.., Elle t'ordonne de venir la voir... c'est un ordre absolu. Tu ne peux t'y soustraire.

— Je m'y soustrairai... je n'irai pas...

— Grand'mère ne te demande pas de renoncer à ton projet... elle veut te voir, voilà tout ! supplia Valérie. Après, tu seras libre d'agir à ta guise !

— Je comprends la pensée de grand'mère. Elle sait combien elle m'est chère ; elle compte sur ma

faiblesse de cœur, et que, l'ayant vue, je ne résisterai pas à ses prières.

— Tu la laisserais mourir sans faire un pas vers elle !

— Tu m'as dit qu'elle est hors de danger.

— Tu ne nous aimes donc pas, Sylvie ?... sinon moi, du moins ton père... que tu laisses seul avec grand'mère. Songe à l'isolement de ces pauvres vieillards... Il y a là un devoir à remplir. Tu es trop courageuse et loyale pour t'y soustraire, et t'enfermer ici, pour pleurer lâchement un bonheur que tu as détruit toi-même.

Touchée et irritée à la fois de ces paroles audacieuses, Sylvie répliqua :

— J'ai prouvé aux miens toute ma tendresse... Grand'mère ne sera pas seule, elle t'aura. Quant à mon père, il revivra dans les fils de son fils. Je ne suis rien qu'une cause de soucis et de discussion, un être gênant qui disparaît sans laisser un grand vide derrière lui. Et rassure-toi !... j'ai peut-être regretté le bonheur perdu ; mais c'est fini : de l'heure où j'ai compris la bassesse de M... de Fourcade, je ne l'ai plus regretté... ou du moins j'ai si bien clos mon cœur que personne n'a le droit d'y prétendre pénétrer : Une Carcabœuf ne se plaint pas !

— Une Carcabœuf est une femme comme les autres femmes, ma pauvre chanoinesse ! Comme les

autres, elle peut souffrir, pleurer, être injuste et passionnée !...

— Être injuste ?

— Oui ! tu accuses Bernard de bassesse, sans aucune preuve ! Ta confiance en lui ne résiste pas au moindre choc. Tu l'accables de ton mépris, sans savoir s'il l'a mérité, et tu te rends peut-être coupable envers lui d'une cruelle ingratitude.

— Tais-toi ! ordonna Sylvie. Je ne veux pas discuter ce sujet. Ma conviction est faite ; tu ne la changeras pas.

— Grand'mère te l'a dit, et moi je te le répète : L'orgueil, l'orgueil seul. cause ton malheur. Sans attendre de Bernard une explication, tu romps avec lui, au risque de le désespérer, et c'est encore sur ton seul orgueil que tu t'appuies pour t'enfermer ici, dans une vie qui n'est pas conforme à ton caractère. Un accès de désespoir n'est pas une vocation religieuse.

La chanoinesse se leva, pâle et les yeux étincelants :

— Tu es venue ici pour me remener vers les miens ; tu m'attaches au contraire à la vie que j'ai choisie. Tu n'as plus rien à me dire, sans doute... j'en ai assez entendu... Quittons-nous.

— Nous quitter ainsi... Sans avoir reçu de toi un mot de tendresse et de regret ?...

Sylvie, s'arrêta, bouleversée.

— Cette minute est décisive, reprit chaleureusement Valérie ; je le sens bien ; si tu t'obstines dans cette fatale erreur, tu ne voudras plus recevoir aucun de nous... Et ce serait donc la dernière fois que je te verrais ! Ne me cause pas ce chagrin, ma chérie. Ne rends pas sombres les derniers jours de grand'mère. Ne jette pas un remords indestructible dans l'âme de ton père... Déjà, il regrette de t'avoir poussée à un sacrifice inique. Que sera-ce si, par sa faute, toute ta vie est manquée, s'il se dit que tu souffres, sans qu'il puisse t'entourer de son affection.

Elle emprisonnait, dans les siennes, les mains frémissantes de Sylvie... Émue par cette chaude tendresse, qui lui amollissait le cœur, car ce qui avait causé son désespoir c'était la conviction qu'elle était indifférente à tous, la jeune fille sentait faiblir sa résolution, et chanceler son courage. Malheureusement, Valérie ajouta :

— Et Bernard t'aime, j'en suis sûre !...

— Tais-toi ! interrompit violemment la chanoinesse, en se dégageant de l'étreinte de sa cousine... Je ne veux plus entendre parler de lui... Je veux l'oublier, mon repos est à ce prix... Tu as, grâce à Dieu, prononcé ce nom au moment où peut-être j'allais faiblir... Je me reprends ! Tout ce que tu pourrais me dire est inutile ! Je suivrai la voie où je viens d'entrer !

Découragée, Valérie demeura immobile, et sans un mot :

— Je vous aimerai quand même... Et vous pourrez venir me voir... dans quelque temps... pas maintenant ! J'ai besoin d'être seule !

— Pour te dégager de nous plus complètement ! ajouta Valérie, avec une sévérité qu'on n'eût pas attendue de cette femme si douce... Te voir à travers cette grille ? Non. Peut-être cette pauvre grand'mère essaiera-t-elle encore de t'entrevoir, d'entendre ta voix, à travers cette muraille de fer, et en présence de deux religieuses. Mais, pour moi, je ne le ferai pas. La séparation causée par la mort nous déchire le cœur... mais la séparation définitive, voulue par ceux qu'on aime, est révoltante. Tu m'as blâmée, tu m'as éloignée de toi quand je me suis mariée contre le gré de ton orgueil... Je te rends aujourd'hui blâme pour blâme, et je m'éloigne d'une femme assez peu courageuse pour se retirer de la vie, lâchement, abandonnant tous ceux qui ont besoin d'elle... laissant se lamenter deux pauvres vieillards qui n'avaient qu'elle pour appui... Adieu, puisque tu le veux !...

Et Valérie s'éloigna dans un mouvement d'indignation, laissant la chanoinesse, atterrée par cette véhémente apostrophe, dont tous les mots frappaient juste et fort...

Au moment de sortir, elle se retourna :

— Adieu ! disais-je. Non ! Au revoir ! Si tu avais vraiment la vocation religieuse, je n'eusse pas essayé de combattre une résolution respectable... mais tu souffres simplement à propos de Bernard... Tu ne veux plus entendre prononcer son nom... Eh bien ! c'est lui, qui viendra te chercher, ici, et qui nous ramènera notre Sylvie, ma sœur... celle que j'ai aimée depuis mon enfance... et non pas la femme sèche de cœur et raidie dans son orgueil, à qui j'essaye vainement de faire entendre la voix de la bonté et de la raison !

Et quittant la pièce, cette fois, sans se retourner, Valérie laissa sa cousine dans un abattement inexprimable.

Sylvie était trop franche avec elle-même, pour ne pas reconnaître, qu'en plus d'un point, Valérie, éclairée par l'affection, avait vu juste. Il y avait beaucoup d'orgueil au fond de sa douleur. Elle s'était bien hâtée de croire à la vilenie de son fiancé ; sans doute, elle y avait été poussée par M. de Carcabœuf, qui, le premier, avait déclaré que le silence de Bernard était outrageant pour elle... Mais qui sait ? Si Valérie avait raison... Se pouvait-il qu'elle eût commis une horrible injustice, en l'accusant, en le condamnant, en lui écrivant pour lui rendre sa parole, et reprendre, elle, sa liberté... La chanoinesse jeta les yeux autour d'elle... Cette liberté était représentée par des bar-

reaux de fer aux fenêtres, une énorme serrure à la porte, et une grille épaisse, recouverte d'un rideau de serge noire, qui coupait la pièce en deux parties.

Alors, craignant ses propres réflexions, Mlle de Carcabœuf quitta le parloir et alla se réfugier à la chapelle, afin de fuir un tête-à-tête avec elle-même ; elle essaya d'endormir, en s'abîmant en Dieu, les révoltes de ce cœur qui ne voulait pas mourir, et regrettait obstinément tous ceux qui l'avaient aimée, et qui la pleuraient à cette heure qu'elle était perdue pour eux ; plus que morte, disparue derrière les murailles très hautes du vieux couvent.

En voyant revenir Valérie seule et la physionomie très grave, grand'mère gémit :

— Tu ne la ramènes pas !

— Elle n'a pas voulu me suivre.

— Mais lui as-tu dit que je lui ordonnais de venir à moi ?

— Je lui ai dit tout ce que mon cœur m'a inspiré. Je n'ai pas d'esprit, je ne sais pas faire de discours. Mais j'étais si bouleversée que je l'ai émue... Alors se sentant faiblir, elle a rompu l'entretien... Et peut-être, en la quittant, lui ai-je dit des paroles bien sévères !

— J'irai ! déclara Mme de Carcabœuf... J'irai aussitôt que je pourrai marcher. A moi, elle n'osera résister.

— Chère grand'mère, si vous vouliez me permettre de vous donner un conseil, je vous dissuaderais de faire cette tentative. J'ai bien étudié Sylvie, je la connais depuis toujours, et aucune de ses sensations ne m'a échappé durant cette pénible entrevue. Eh bien, je pense qu'il faut la laisser absolument livrée à elle-même, d'ici à quelque temps. En ce moment-ci ce n'est pas une femme accessible à la prière, ni à un ordre, c'est une femme ancrée dans une idée fixe, et soutenue dans cette idée par l'orgueil indomptable des Carcabœuf.

Grand'mère soupira. Le baron, qui écoutait avidement sa nièce, fit entendre une exclamation de déplaisir.

— L'orgueil des Carcabœuf peut les rendre malheureux ; il les préserve, du moins, de toute bassesse, entendez-vous, madame Le Braz...

— Attendez, mon fils. Nous verrons ce que nous réservera l'orgueil, ou plutôt la vanité de Humbert! dit sèchement la vieille baronne.

M. de Carcabœuf rougit d'impatience. Valérie ajouta d'un ton contrit :

— Je vous prie de m'excuser, mon oncle. Je ne désirais pas vous offenser, loin de là. Vous êtes malheureux, et je vous plains. J'ai parlé chaleureusement parce que je souffre pour Sylvie. Je la voudrais heureuse, et sur ce point, au moins, nous sommes d'accord.

quelque autre chose. Ensuite, puisque vous avez cette petite somme de vingt mille francs, cela vous permet d'attendre, sans trop de peine, la situation désirée. Vous me ferez plaisir en venant dîner ici tous les jours. Je suis seul. Mme Redmann et ma fille sont en voyage. Votre compagnie me sera agréable.

Humbert accepta. Quinze jours se passèrent en visites aux quelques personnes rencontrées par lui chez Dubois, et dont il espérait tirer parti. Mais ces amis de hasard eurent, quelques-uns, de la peine à le reconnaître et le reçurent froidement ; d'autres, ne le reçurent pas du tout ; et Redmann, auquel il conta ses déboires, lui dit philosophiquement :

— Cela ne m'étonne pas, mon bon ami. Vous avez été impliqué dans une vilaine affaire. Vous avez même passé quarante-huit heures sous les verrous.

— Vingt-quatre ! rectifia Humbert, et c'était une criante injustice.

— Je le sais bien. Mais les autres ne le savent pas. Ils se disent : « Hum !... secrétaire de Don Emilio, qui était un filou ! ami de Dubois qui était un escroc !... »

— Mais, puisque c'est chez lui que j'ai connu ces gens !... que je vous ai connu vous-même !

— Eh ! sans doute. Mais cette affaire d'escroquerie est ennuyeuse. Vous y êtes mêlé.

— Oui, en qualité de dupe. Je m'y suis ruiné.

— Mon cher, répliqua effrontément Redmann, les maladroits ont tort ; tout le monde les blâme. Votre nom sera mêlé aux débats ; les avocats s'en serviront, et vous savez dans quel état un bon avocat peut mettre la réputation d'un adversaire honorable. Ils diront : « Il a été en prison ». Injustement ! oui ! mais qui sait cela ? on ne lit pas les détails d'une affaire ; on en lit seulement les faits les plus saillants : et quelques mois ou quelques années plus tard, on dit : « Le chevalier de Carcabœuf ? je connais ce nom-là... Un monsieur qui a fait de la prison... pour une affaire financière... ils étaient là une bande d'escrocs !... » Pour Dieu, ne vous fâchez pas, chevalier, ce n'est pas moi qui parle ici !... c'est la voix publique, telle qu'elle se fait entendre le plus souvent, au hasard, et contre les preuves les plus évidentes !

Humbert, furieux et humilié, dévorait sa rage ; et bien qu'il fût sot, il comprenait que Redmann disait vrai... et il est certain que, dans bien des cas, un courant d'opinion s'établit ainsi sur de vagues souvenirs plus ou moins erronés, et détruit à jamais la réputation de l'homme mis en cause... « Il a été mêlé à une vilaine affaire !... » Combien fréquemment n'entend-on pas dire cela, d'un ton mystérieux... sans que jamais personne, dans l'auditoire, émette l'idée qu'on peut y être mêlé, en effet, comme victime !

CHAPITRE XIV

Le lendemain, M. Le Braz partit pour Lannion, par le premier train. Il avait jugé plus convenable de se rendre lui-même auprès du jeune homme qu'il connaissait un peu, pour l'avoir vu à la mort d'Adhémar de Carcabœuf.

— Il est très probable, en effet, dit-il à sa femme, qu'une cause majeure a seule empêché M. de Fourcade de répondre aux lettres qu'il a reçues. Mais quelle est cette cause? C'est mon affaire plutôt que la tienne de le savoir. Car enfin, le baron et sa fille n'ont peut-être pas été injustes envers lui? S'il a réellement eu ce manque d'égards?...

Valérie fit un geste de dénégation...

— Je pense, comme toi, que cela n'est pas. Mais n'y eût-il qu'un doute, nous devons ménager la dignité de ta cousine. Nous agissons à son insu, et elle aurait le droit, l'orgueil des Carcabœuf mis à part, d'être irritée contre nous, si nous ne prenions pas toutes les précautions possibles, pour accomplir une

démarche aussi délicate. Tu ne peux aller à Lannion que dans le but de parler à M. de Fourcade ; moi, je puis m'y trouver pour affaires, et aller le voir pendant mon séjour dans la ville.

— Je comprends !... dit docilement Valérie. La dignité de Sylvie ne peut être en meilleures mains. Et tu sauras agir pour le mieux.

En arrivant à Lannion, Le Braz se rendit d'abord au collège, car il ignorait l'adresse personnelle de Bernard.

— M. de Fourcade ? répondit le concierge auquel il demandait des renseignements. Nous ne l'avons pas vu depuis plus d'une semaine. Il est souffrant.

Le Braz se fit donner l'adresse de Bernard. Le jeune homme habitait une très vieille maison à pignon et étages en surplomb sur la rue, ou plutôt sur la grande place de la ville. Toutes les maisons de cette place datent du XVIe siècle, et l'on se trouve là, reculé tout à coup, de quatre cents ans dans le passé ; pavés pointus et inégaux, maisons branlantes aux perrons chancelants, aux toits gondolés, aux petits vitraux bombés et verdâtres.

Mais Le Braz, qui d'ailleurs connaissait Lannion, n'était pas dans un état d'esprit qui lui permît d'admirer ces pittoresques masures. Il se dirigea rapidement vers la maison indiquée, dont le rez-de-chaussée était occupé par une boutique de toiles. Il trouva là une bonne femme coiffée du charmant

bonnet du pays, le nez chargé de grosses lunettes d'acier, l'œil vif et le sourire gai, parmi les innombrables rides qui lui sillonnaient le visage.

Cette petite vieille se nommait Mme Le Mœur, et elle était la propriétaire de Bernard, car elle lui louait une grande chambre garnie au premier étage de sa maison.

— M. de Fourcade ? répéta-t-elle, en se levant avec empressement, lorsque le visiteur eut demandé à voir Bernard... Enfin ! la neuvaine a réussi... Vous êtes sans doute son parent. Voici aujourd'hui le neuvième jour qu'il est malade ; chaque soir, je suis allée à l'église faire une prière à sainte Anne, pour que quelqu'un de sa famille vînt demander à le voir...

— Il est malade ! dit Le Braz, interrompant le verbiage de Mme le Mœur...

— S'il l'est ?... Oui, et dangereusement, je vous en réponds. Il a une fièvre typhoïde.

— Il est en danger?

— Le docteur Troadec a déclaré ce matin que s'il ne se produit pas un mieux d'ici à demain, il ne répond de rien. Il craint une hémorrhagie interne.

Le cœur serré, Louis Le Braz songea, en cette minute, quelle serait l'angoisse de Sylvie, si elle apprenait combien elle avait été injuste envers son fiancé... Amèrement, elle regretterait alors de l'avoir méconnu, à l'heure où il se mourait.

— Comment n'avez-vous pas prévenu sa famille? dit-il sévèrement.

— Sa famille! Nous ne la connaissons pas! Jamais personne n'est venu le voir que ses collègues du collège. M. Bernard est très bon, mais il ne cause pas de ses affaires. Et je ne sais pas quels parents peuvent lui rester, ni même s'il en a. Deux lettres sont venues pour lui, depuis qu'il est malade...

— Il était déjà malade lorsque la première lettre est arrivée? demanda Le Braz. Il a donc été pris très soudainement.

— Je crois bien, Monsieur, qu'il a été pris soudainement. Il revenait de voyage. Il avait été absent durant trois jours...

— Je sais... venez au fait...

— Le soir, en arrivant, il avait un air singulier, mauvaise mine, très pâle, et des yeux qui lui mangeaient la figure. Je lui demandai : « Est-ce que vous êtes malade, monsieur Bernard? — Non, me dit-il, je suis très fatigué... »

Le Braz réprima un mouvement d'impatience. La prolixité de la bonne vieille lui était pénible; elle s'en aperçut et abrégea :

— Bref, le lendemain matin, voyant qu'il ne sortait pas de chez lui, et n'entendant aucun bruit, je frappai à sa porte... Il était sans connaissance, en plein délire... et depuis il n'a reconnu personne...

— Et il ne s'est pas trouvé, parmi ceux qui l'entouraient, quelqu'un pour tenter d'avertir sa famille...

— On ne savait pas, Monsieur. Le docteur Troadec a hésité durant trois jours, puis il a ouvert les deux lettres; mais elles ne contenaient aucun renseignement. C'était signé : Sylvie... sans rien autre... cette Sylvie, il lui parle tout le temps, dans son délire, et puis à une chanoinesse... Sans doute, quelque bonne religieuse, dont les prières auront secondé les miennes.

— Je veux le voir! Menez-moi à sa chambre.

— Monsieur, je dois vous prévenir que la maladie est contagieuse. C'est l'une des causes pour lesquelles les autres professeurs ne viennent le voir que rarement. Le médecin a même complètement défendu sa porte depuis deux jours. Il n'y a que lui, la sœur et moi, qui entrons dans la chambre.

— Moi, j'ai le droit et le devoir d'y pénétrer! dit simplement Louis Le Braz. Je suis son cousin.

— Venez! Je vais vous montrer le chemin.

Tous deux gravirent un escalier en vis, aux marches de pierre, et arrivèrent dans l'immense chambre qui occupait toute la façade de la maison, où le pauvre Bernard, terrassé par le mal, gisait depuis une semaine, passant de l'accablement le plus profond, au délire le plus violent. Le Braz s'approcha du lit,

et regarda avec une angoisse pleine de pitié le jeune homme, dont le fier visage, dont le regard lumineux et le front plein de pensées, déprimés à présent, éteints, anéantis par le mal, lui serrèrent le cœur...

— En danger? murmura-t-il en regardant la religieuse qui, au chevet du lit, roulait dans ses doigts les perles noires de son chapelet.

— Oui. Le docteur Troadec doit revenir dans un moment. Peut-être trouvera-t-il quelque changement?

— Mais vous, ma sœur? Que pensez-vous?

Elle secoua tristement la tête.

— S'il a de proches parents... s'il a sa mère ou une sœur, qu'on les fasse venir!

— Il n'a ni mère, ni sœur...

— Qu'est-ce donc, alors, que cette Sylvie, dont il parle toujours? demanda curieusement Mme Le Mœur.

Au nom de Sylvie, Bernard sortit de son silence, et dit, en regardant Le Braz :

— Qu'elle ne sache pas que je meurs. Elle souffrirait trop...

— Vous me reconnaissez! s'écria Louis, avec une émotion violente... Monsieur de Fourcade... Répondez! Vous me reconnaissez.

Mais déjà, Bernard balbutiait des phrases sans suite.

— Ne vous bouleversez pas, Monsieur, reprit

Mme Le Mœur. Il semble, par moments, reconnaître ceux qui l'entourent, mais c'est du délire : tantôt il appelle Sylvie, tantôt il défend qu'on la prévienne... D'autres fois, il nous parle des ducs de Bretagne. Vous savez, il a fait un livre sur notre pays.. et tout cela se remue dans sa cervelle... il paraît, même, que c'est pour avoir trop travaillé, que le pauvre Monsieur est dans l'état où le voici.

Le Braz, soucieux, s'installa dans cette chambre où il attendit la visite du médecin. Il interrogea sérieusement ce dernier, qui dit :

— L'état est grave, mais non désespéré. Ce qui m'inquiète, c'est que la religieuse qui le soigne a déjà passé cinq nuits cette semaine. Elle est accablée de fatigue, et va tomber si elle ne se repose pas. Il y a beaucoup de malades dans la ville, en ce moment, et la communauté ne peut suffire à fournir assez de religieuses. Nous avons bien Mme Le Mœur, mais elle est vieille, elle soignerait mal M. de Fourcade, et ne serait pas capable de passer une nuit sans s'endormir sur sa chaise. Il faut qu'une de ses parentes vienne le soigner. Le plus grand danger pour lui, c'est de manquer de soins.

Une parente !... Laquelle ? Louis, en proie à une cruelle perplexité, songea.

— Grand'mère est mourante !... Sylvie est au couvent !...

Certes, il ne doutait pas qu'elle eût tout quitté, en apprenant combien elle avait été injuste ; mais il ne se pouvait pas que Mlle de Carcabœuf vînt soigner ce jeune homme, bien qu'il fût son fiancé.

— Il n'y a que Valérie ! pensa-t-il avec une angoisse terrible.

— Écoutez-moi, docteur, et répondez-moi en conscience. Bernard n'a pas de parente proche. Il est fiancé ; mais je suis d'avis de taire à sa fiancée le danger qu'il court, puisqu'elle ne peut y remédier. Ma femme est la cousine de Bernard ; elle est tout ce que j'aime au monde ; nous sommes mariés depuis quelques mois seulement, et s'il me fallait la perdre, ce serait une douleur si abominable que je n'y puis songer sans frémir. Je suis donc pris entre un devoir, — celui de ne pas abandonner ce malheureux, — et mon intérêt le plus cher... Que dois-je faire ? Le danger de contagion est-il sérieux ?

— Pas absolument ! répondit le docteur. Il existe, certes, mais très atténué, pour une personne habituée à de minutieux soins de propreté et d'hygiène. Avec des précautions, en observant scrupuleusement mes prescriptions, je vous affirme qu'il y a beaucoup de chances pour éviter le mal.

— Que me conseillez-vous de faire ? demanda Le Braz, en proie à une torturante hésitation.

— Mais... consultez d'abord la personne dont vous parlez...

— Oh ! je suis sûr d'elle... s'écria Louis avec chaleur. Elle est le dévouement et la bonté incarnés... Elle n'hésitera pas plus que je n'eusse hésité moi-même, s'il s'était agi de moi, et non pas d'elle.

— Ah ! dit le médecin très ému, je n'ose vous conseiller ; car enfin, quelles que soient les précautions prises, un malheur peut arriver. Je me borne seulement à vous affirmer que si la sœur ne trouve pas d'auxiliaire, elle va succomber à la fatigue. Elle ne se soutient que par les nerfs ; elle est blême, les yeux fiévreux, la parole saccadée... elle m'inquiète... je vous affirme, aussi, que si vous vous décidiez à prier Mme Le Braz de venir ici, je la surveillerais avec autant de sollicitude que si elle était ma fille... et j'ai la ferme conviction qu'elle échappera à la contagion...

— Faisons notre devoir, alors... Et que Dieu soit avec nous !... dit Louis, pâle d'angoisse.

Le médecin lui serra la main.

— Le vôtre sera plus difficile à remplir que celui de votre femme... reprit-il, car elle ne risque que sa vie, elle... et très peu, je vous le jure... Mais vous risquez, vous, l'existence d'un être qui vous est cher... Du courage, nous ne la laisserons pas mourir !... ni peut-être lui, non plus ! Le plus grand danger qu'il court, c'est d'être insuffisamment soigné, je vous le répète.

Une heure plus tard, Valérie reçut une dépêche ainsi conçue :

« Bernard dangereusement malade d'une fièvre typhoïde. Personne pour le soigner. Veux-tu venir? Il y a danger ! »

Elle courut montrer cette dépêche aux deux Carcabœuf. Consternés, le baron et sa mère échangèrent un regard de détresse.

— Je pars ! dit Valérie. Il y a un train dans une heure. Ce soir je serai à Lannion, et je pourrai passer la nuit auprès de Bernard.

— Il y a danger, dit grand'mère vivement. Nous ne pouvons te laisser risquer ta vie.

— Chère mère, j'irai. Vous voyez que Louis m'appelle. On ne peut laisser ce pauvre Bernard mourir sans secours, et moi seule puis aller le soigner. J'y vais, c'est bien simple.

— Ne faudrait-il pas prévenir Sylvie? ajouta le baron. Si elle savait la cause du silence de Bernard, sans doute elle reviendrait.

— Oui, mais quel chagrin, quelles inquiétudes pour elle... et si, malheureusement, il meurt, quel remords !

— S'il meurt, il faudra bien pourtant qu'on le lui dise.

— Pas maintenant! Elle est trop malheureuse déjà. Ce coup la tuerait. Rien de plus pénible que d'avoir été injuste dans de telles circonstances... Au revoir,

grand'mère, je rentre chez moi, pour faire mes préparatifs. Je pense que mon mari reviendra ici dès demain. Si vous le permettez, il me remplacera auprès de vous, il viendra vous voir chaque jour, il me donnera de vos nouvelles ; et moi, je vous écrirai très souvent, pour que vous ne soyez pas inquiète.

Elle embrassa grand'mère, et voulut sortir. M. de Carcabœuf eut un bon mouvement ; au moment où elle passait devant lui, en le saluant, il l'attira et la serra dans ses bras, sans prononcer une parole.

— Mon pauvre oncle ! murmura-t-elle, émue. Nous sommes dans un triste moment. Mais tout cela s'arrangera, vous verrez. Et nous retrouverons notre Sylvie... Courage !

Le soir même, elle arrivait à Lannion. Son mari l'attendait à la gare.

— Y a-t-il quelque espoir de le sauver ? lui demanda-t-elle vivement.

— Oui ; à condition qu'il soit bien soigné. C'était une question de vie ou de mort ; le médecin ne me l'a pas caché...

— Et c'est pour cela que tu t'es décidé à m'appeler... après une lutte que je me figure.

— Mon Dieu, si tu en mourais ! murmura son mari, d'une voix altérée...

Valérie le vit, pâle d'angoisse.

— Je n'en mourrai pas ; je n'en serai même pas malade ! dit-elle vivement. J'aurai le bonheur d'être utile à ceux que j'aime... Et je te remercie de m'avoir appelée... Et puis aussi, je suis fière de toi... car je sens bien, en songeant à ce que j'eusse éprouvé en pareille circonstance, que la lutte a dû être pénible... mais rassure-toi. Je prendrai toutes les précautions imaginables, et je suivrai avec docilité les conseils de la sœur et du docteur.

Ils ne se dirent plus rien, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la maison de la grande place. Une heure plus tard, Valérie, mise au courant de ses fonctions, par la religieuse, s'installait dans la chambre de Bernard, et la bonne Mme Le Mœur jurait solennellement à Le Braz, qui se préparait à retourner à Vannes, qu'elle surveillerait la jeune femme, et qu'au moindre symptôme du mal, elle rappellerait l'armateur.

Et trois longues semaines, pleines de tristesses, d'inquiétudes et d'angoisses commencèrent pour tous. A Vannes, grand'mère se remettait très lentement, loin de tous ses enfants ; car le baron avait dû retourner à la ferme. Louis allait chaque jour passer quelques heures avec Mme de Carcabœuf, et tous deux n'avaient pour tout réconfort que les lettres quotidiennes de Valérie. Si cette lettre eût manqué un seul jour, Louis fût parti pour Lannion,

sans attendre autre chose... Mais la vaillante petite femme ne manqua pas d'écrire, fût-ce seulement trois lignes pour les rassurer, quelles que fussent sa fatigue ou son découragement.

Car, pendant plusieurs semaines, Bernard fut en danger de mort, avec des alternatives de mieux et des rechutes continuelles ; et la tâche des femmes qui le soignaient ne fut pas légère.

Vers la fin de cette période, la sœur dit à Valérie :

— Madame, vous méritez d'être religieuse de Saint-Vincent de Paul ; il est bien regrettable que vous ayez choisi une autre voie.

Et Valérie, très fière du compliment, demanda à son mari :

— Es-tu de l'avis de sœur Angèle ? Trouves-tu regrettable que j'aie choisie cette autre voie ?

— Chère mignonne ! soupira grand'mère. Savez-vous que le courage gai est plus beau que le courage triste ? S'exposer sans perdre sa sérénité, rire à la mort, voilà qui est admirable...

— Valérie est une nature rare ! répondit Louis, simplement. Elle sait être brave comme un homme de cœur, tout en restant enjouée, gracieuse et tendre comme une femme.

— Nous l'aimons bien, vous et moi ! conclut grand'mère, en serrant la main de son petit-fils... mais hélas ! j'aime aussi mon autre petite-fille, ma pauvre chanoinesse. Que devient-elle ? elle semble

morte. Pas de nouvelles depuis quinze jours. Ce silence me tue !...

— Il vaut mieux, cependant, attendre qu'elle prenne l'initiative d'un rapprochement. Lorsqu'elle aura bien ressassé les torts dont elle se croit victime, elle deviendra plus humaine, plus abordable, et son orgueil fera place à son cœur...

— Vous avez raison... Cet orgueil, que j'ai laissé se développer dans mes enfants, m'a causé les plus grandes peines de ma vie... car ils en ont souffert les premiers, au point de tout lui sacrifier...

Louis Le Braz hocha la tête sans lui répondre ; il pensait comme grand'mère, et voyait de véritables malades, dans les êtres qui se plongeaient au fond des plus grands malheurs pour satisfaire cette exigeante passion. Il ne gardait pas plus de rancune au baron, qu'il n'en eût eu contre un dément en délire qui l'eût outragé. Et Sylvie, victime volontaire de cette effrénée vanité, lui inspirait une profonde pitié.

CHAPITRE XV

En arrivant à Paris, le chevalier s'était rendu chez Redmann ; il fut reçu par celui-ci avec cordialité ; et ni l'un ni l'autre ne sembla se souvenir du léger nuage qui s'était élevé entre eux.

Comme on l'a vu, le brocanteur avait écrit à Humbert une lettre amicale, où il lui faisait espérer une situation dans une banque ; mais ce n'était qu'une réponse à l'initiative prise par le chevalier, qui, le premier, avait, dès le jour de son arrivée à Carnac, écrit à son bon ami pour lui annoncer qu'il allait se trouver possesseur de quelques milliers de francs, et implorer conseil et appui...

Donc, avant même d'avoir obtenu ce qu'il demandait à sa sœur, il escomptait sa bonté et son dévouement, et annonçait une fortune qui n'était pas à lui. Le baron et Sylvie ne s'étaient pas doutés de ceci.

Redmann accueillit son protégé avec bonhomie. Dès les premiers mots, Humbert demanda :

— Et cette situation que vous m'avez promise ?

— Promise ?... non pas ! se récria vivement Redmann. Je ne puis promettre que ce qu'il est en mon pouvoir de donner.

— Cependant, vous m'avez écrit...

— Je vous ait écrit qu'après avoir fait maintes démarches, j'ai obtenu que le directeur d'une importante maison consentît à vous réserver une place aussitôt qu'une vacance se produira dans son personnel...

— Cela pourra être long ! répliqua piteusement Humbert. Vous savez que je n'accepterais pas une situation subalterne !

Redmann réprima un sourire de pitié.

— Pas si long que vous le craignez. Le secrétaire particulier de M. Hayes (c'est le nom du banquier), va se marier, et, naturellement, il quittera cet emploi... Ce secrétaire est un jeune homme de bonne naissance, mais sans fortune. Il se nomme M. de Sainte-Artémise. Il épouse la fille d'un épicier très riche, Roblot, spécialités de salaisons... Vous connaissez ?

— Nullement ! répondit le chevalier avec hauteur.

— M. de Sainte-Artémise gagnait deux cents francs par mois, juste de quoi ne pas mourir de faim. Par son mariage, il va se trouver possesseur de vingt

mille francs de revenu, et Roblot en laissera bien autant à sa fille, en mourant.

— La fille d'un marchand de salaisons!

— Oui. Je comprends votre dédain ! dit avec une mordante ironie le brocanteur. Vous refuseriez sans doute d'agir de même... C'est une délicatesse très honorable. Mais que voulez-vous? beaucoup de gens n'ont pas de stoïcisme. Sainte-Artémise s'est vu engagé pour toute sa vie dans la médiocrité la plus étroite. Il a préféré épouser une jeune fille bien élevée, jolie et riche... Il ne prend pas le nom de Mlle Roblot, il lui donne le sien... Il n'a pas vu là une déchéance.

— Mais peut-être n'a-t-il pas de parents... insinua Humbert qui, à plusieurs reprises, s'était senti arrêté, lorsqu'il pensait à la possibilité d'épouser Mlle Redmann, par la pensée de l'opposition probable du baron.

— Il a son père, lequel a été charmé de voir son fils sortir honorablement de la détresse... Vous voyez donc, continua Redmann, reprenant son sujet après cette utile digression, que cette place de secrétaire va se trouver vacante dans peu de temps. Je pense que ce mariage doit avoir lieu dans deux mois.

— Deux mois d'attente. C'est bien long!

— Cela passera très vite, au contraire. D'abord vous pouvez, de votre côté, chercher vous-même

quelque autre chose. Ensuite, puisque vous avez cette petite somme de vingt mille francs, cela vous permet d'attendre, sans trop de peine, la situation désirée. Vous me ferez plaisir en venant dîner ici tous les jours. Je suis seul. Mme Redmann et ma fille sont en voyage. Votre compagnie me sera agréable.

Humbert accepta. Quinze jours se passèrent en visites aux quelques personnes rencontrées par lui chez Dubois, et dont il espérait tirer parti. Mais ces amis de hasard eurent, quelques-uns, de la peine à le reconnaître et le reçurent froidement ; d'autres, ne le reçurent pas du tout ; et Redmann, auquel il conta ses déboires, lui dit philosophiquement :

— Cela ne m'étonne pas, mon bon ami. Vous avez été impliqué dans une vilaine affaire. Vous avez même passé quarante-huit heures sous les verrous.

— Vingt-quatre ! rectifia Humbert, et c'était une criante injustice.

— Je le sais bien. Mais les autres ne le savent pas. Ils se disent : « Hum !... secrétaire de Don Emilio, qui était un filou ! ami de Dubois qui était un escroc !... »

— Mais, puisque c'est chez lui que j'ai connu ces gens !... que je vous ai connu vous-même !

— Eh ! sans doute. Mais cette affaire d'escroquerie est ennuyeuse. Vous y êtes mêlé.

— Oui, en qualité de dupe. Je m'y suis ruiné.

— Mon cher, répliqua effrontément Redmann, les maladroits ont tort ; tout le monde les blâme. Votre nom sera mêlé aux débats ; les avocats s'en serviront, et vous savez dans quel état un bon avocat peut mettre la réputation d'un adversaire honorable. Ils diront : « Il a été en prison ». Injustement ! oui ! mais qui sait cela ? on ne lit pas les détails d'une affaire ; on en lit seulement les faits les plus saillants : et quelques mois ou quelques années plus tard, on dit : « Le chevalier de Carcabœuf ? je connais ce nom-là... Un monsieur qui a fait de la prison... pour une affaire financière... ils étaient là une bande d'escrocs !... » Pour Dieu, ne vous fâchez pas, chevalier, ce n'est pas moi qui parle ici !... c'est la voix publique, telle qu'elle se fait entendre le plus souvent, au hasard, et contre les preuves les plus évidentes !

Humbert, furieux et humilié, dévorait sa rage ; et bien qu'il fût sot, il comprenait que Redmann disait vrai... et il est certain que, dans bien des cas, un courant d'opinion s'établit ainsi sur de vagues souvenirs plus ou moins erronés, et détruit à jamais la réputation de l'homme mis en cause... « Il a été mêlé à une vilaine affaire !... » Combien fréquemment n'entend-on pas dire cela, d'un ton mystérieux... sans que jamais personne, dans l'auditoire, émette l'idée qu'on peut y être mêlé, en effet, comme victime !

— C'est très fâcheux! reprit Redmann, après un moment. L'accueil froid que vous recevez me peine pour vous... Voilà un malheureux début dans la vie, dont les suites vous poursuivront bien longtemps.

Et découragé, Humbert soupira :

— Je ne sais vraiment que faire ! si ce que vous dites est vrai, peut-être M. Hayes ne m'acceptera-t-il pas comme secrétaire !

— Et c'est, d'ailleurs, une situation bien peu rétribuée, ajouta Redmann ; mais cela vaut mieux que ce que vous faites actuellement.

— Actuellement, j'entame mon capital ! dit le chevalier avec désespoir. Et après celui-ci, il ne me reste aucun espoir de posséder rien.

Redmann ne répondit pas. Un silence de quelques minutes tomba entre eux, pendant lequel le chevalier eut tout le loisir de mesurer sa triste situation. Puis, son esprit suivant un chemin tout tracé, il pensa à Déborah Redmann... Le brocanteur semblait suivre derrière son front toutes ses pensées. Il reprit d'un ton indifférent :

— Je serai absent de Paris, durant deux jours.

— Ah ! Vous partez ?...

— Oui ; je vais rejoindre ma femme et ma fille à Trouville... Vous êtes surpris qu'elles soient à cette époque-ci au bord de la mer ? En voici la raison, Mme Redmann est un peu souffrante depuis quelque

temps. On lui a ordonné de passer trois mois hors de Paris. J'ai, en conséquence, acheté une jolie villa, celle du prince d'Ast. qui se trouvait à vendre. Je l'ai payée cent cinquante mille francs ; j'ai aussi acquis l'attelage du prince : une paire d'alezans fort beaux ; je les ai payées quinze mille francs. Il y avait quelques voitures dans les écuries, je les ai gardées. Le prince a fort bon goût ; c'est un homme de sport, et j'ai pris tout cela en confiance.

Ébloui, Humbert écoutait.

— Mais, dit-il gauchement, je pensais que Mme Redmann s'occupait de votre commerce ?...

— Elle s'en occupait, en effet ; mais cela la fatiguait beaucoup ; elle est souffrante, comme je vous l'ai dit ; moi-même je me sens un peu las, j'ai des désirs de paresse et de liberté ; je me surprends à rêver de la vie oisive : voyages, séjour dans le Midi et aux eaux, vie de château, chasses d'hiver, et quelques mois par an à Paris, pour ne pas trop se provincialiser ! Bref, je vais quitter mon commerce...

Stupéfait, le chevalier écoutait, et un vif plaisir lui dilatait le cœur... Il lui était agréable que le père de Déborah ne fût plus un trafiquant, mais un oisif, menant la vie luxueuse d'un châtelain millionnaire.

— J'ai trouvé un acquéreur, un jeune homme intelligent qui prendra la suite de mes affaires ; et

dans quelques semaines, tout sera terminé ; j'espère passer la fin de la saison à Trouville, et non plus me contenter de quelques heures, en profitant d'un dimanche, comme un petit boutiquier.

— Vous partez ce soir ! demanda Humbert. Et vous resterez ?

— Deux jours seulement ! Je ne puis m'absenter plus longtemps.

— C'est bien assez long ! s'écria le chevalier avec élan. Je vais me trouver très seul, pendant ce temps-là. Vous m'avez accueilli en ami. Je vous en suis reconnaissant... et je me demande ce que je ferai de mes soirées.

Chaque soir, en effet, Redmann l'avait emmené au théâtre, ou était sorti avec lui. Le brocanteur demanda :

— Vous plairait-il de m'accompagner à Trouville ?

Humbert rougit d'embarras, de plaisir et d'angoisse ; car il sentait qu'il allait faire un pas décisif.

— Je craindrais de gêner Mme Redmann.

— Vous ne la gênerez pas. Elle est très heureuse de recevoir des visiteurs. Si c'est là votre seule raison d'hésiter ?

— C'est la seule ! dit vivement le chevalier. Je serais bien heureux de passer avec vous quelques

jours de vacances, et de présenter mes respects à Mmes Redmann.

— Eh bien ! cher ami, dit Redmann avec tranquillité, bien qu'au fond il triomphât, préparez-vous, nous partons pour Trouville par l'express ; nous arriverons vers minuit.

Ils se séparèrent ; le chevalier, avec la décision pleine de hâte des gens faibles qui ont enfin pris une résolution, passa chez une fleuriste, et commanda qu'on envoyât à la villa de Redmann une gerbe d'orchidées, et une de lilas blanc ; il lui fallut débourser dix louis, ce qui lui fit bien un peu froncer le sourcil... Mais cette folle dépense était nécessaire : le chevalier de Carcabœuf ne pouvait accepter les services et l'hospitalité de la famille Redmann, sans reconnaitre tout cela, par quelques gracieuses attentions. Et, à l'heure dite, il se trouva à la gare, où Redmann arriva presque aussitôt. Pendant que celui-ci, triomphant intérieurement, songeait :

— Je crois que Déborah sera baronne de Carcabœuf !

Le chevalier, lui, pensait avec l'indécision qui faisait le fond de son caractère :

— En somme, cette visite ne m'engage à rien. Je verrai !...

De pareils atermoiements engagent plus qu'il ne le croyait. Peu à peu la pensée s'habitue à un acte

que, de prime abord, on avait jugé impossible ; et sur la pente glissante des concessions, on arrive jusqu'à la compromission finale, après laquelle on se retrouve définitivement lié par sa propre faute.

CHAPITRE XVI

La villa de Redmann était située non pas tout à fait à Trouville, mais à deux kilomètres de cette plage mondaine, dans l'un de ces petits groupes de villages balnéaires qui se succèdent sans interruption de Honfleur jusqu'à Dives et Cabourg. C'était une très belle habitation, bâtie au milieu d'un parc ; un petit château de style Louis XVI entouré de pelouses et d'arbres majestueux, avec de larges baies, des portes monumentales ; flanqué de serres, et fermé par une grille de fer d'un beau dessin, au delà de laquelle apparaissaient les toits des communs : écuries et remises.

Humbert fut ébloui ; il n'avait jamais vu de près une résidence aussi belle. La majesté des grands arbres, la belle ordonnance des pelouses soignées par un jardinier anglais : les larges allées finement sablées, aux détours desquelles de blanches statues se dressaient sous l'ombre des futaies ; les jets d'eau aux savantes combinaisons ; tout cela le remplit

d'un sentiment de convoitise, de respect et d'admiration ; tout cela acheva de détruire les quelques débris de préjugés nobiliaires qui pouvaient lui rester dans l'âme. Dans un tel cadre, un Carcabœuf ne se trouverait pas amoindri.

— Je voudrais que mon père, et surtout la chanoinesse vissent ceci ! songea-t-il.

A l'arrivée, en pleine nuit, il avait mal vu cet ensemble somptueux. Il avait seulement pu juger de la différence qu'il y a entre une mauvaise carriole traînée par un âne, comme l'équipage du baron, ou un coupé au moelleux capitonnage, emporté par deux chevaux de race au trot élégant et rythmé.

Mmes Redmann ne parurent pas.

Le lendemain, Humbert, après avoir fait avec son hôte la visite de la propriété, après avoir passé deux heures agréables à admirer toutes les belles choses qu'elle contenait, en se disant *in-petto* qu'il ne tenait qu'à lui que tout cela lui appartînt, retrouva, à l'heure du déjeuner, Rachel et Déborah qui lui firent le plus gracieux accueil. Les fleurs commandées par lui étaient arrivées : une corbeille d'orchidées que l'on avait placée sur la table couverte d'argenterie et d'étincelants cristaux ; une gerbe de lilas blancs posée dans un vase de Chine, devant la fenêtre.

La salle à manger, tendue de tapisseries, éclairée

par une immense baie, en surplomb sur le jardin, avait des proportions grandioses. Le chevalier n'était pas accessible aux exquises émotions que procure le Beau... il ne comprenait pas l'amour désintéressé pour les choses artistiques ; mais il était très sensible au bien-être. Il se sentit, en un moment, enveloppé dans une atmosphère de luxe qui le grisa...

Ses yeux passaient de la lourde argenterie, aux meubles richement sculptés, à Deborah extrêmement jolie et élégamment vêtue d'une toilette d'intérieur de crêpe de Chine jaune paille... à son hôte, qui avait une allure d'homme riche, au domestique attentif et silencieux... En même temps, il dégustait les mets délicats, les vins fins, et quelque brutal qu'il fût, il jouissait aussi de l'admirable vue que l'on avait par la baie grande ouverte : la mer, encadrée dans les futaies savamment disposées du parc.

En même temps que toutes ces jouissances physiques, le désir véhément de les goûter tous les jours de sa vie le saisit. Ses hésitations lui parurent stupides. Il chercha, dans ce qui lui servait de conscience, le respect des traditions de sa race, et ne le trouva plus. Il passa une journée délicieuse.

L'indolente Rachel s'installa sur une chaise longue avec quelques livres, et dormit jusqu'à cinq heures

sous la véranda. Redmann, Déborah et Humbert sortirent. Ils firent une charmante promenade en voiture, et visitèrent la plage. Mais Trouville était encore désert, à cette époque trop hâtive. Le casino était ouvert, mais il n'y avait personne ; on ne s'y arrêta pas longtemps ; les promeneurs revinrent à la villa, une heure avant le dîner, au moment où Mme Redmann s'éveillait.

— J'ai des lettres à écrire ! dit Redmann.

Humbert et Déborah se trouvèrent seuls, et se promenèrent dans le parc, surveillés de la véranda par Rachel qui ne les perdait pas de vue, tout en lisant ses romans. Le chevalier, très timide, passa pourtant une heure agréable à écouter Déborah lui parler des fêtes qu'elle avait pu entrevoir. Elle était une petite personne frivole, affolée du désir de s'amuser et de mener une vie très mondaine. Elle avait de l'ambition.

Elle savait que Mlle Redmann, fille du brocanteur de la rue Lafayette, ne pouvait être reçue dans tel milieu qui l'attirait, ne pouvait être vendeuse dans telle fête charitable, ou citée aux réceptions de telle grande dame, dont elle avait, d'en bas, admiré et envié la situation. Il lui fallait un autre nom ; elle avait deviné les intentions de son père ; et bien que le chevalier ne lui plût pas (il était trop rustre pour cela), elle se résignait à la pensée de l'épouser ; car le nom de Carcabœuf, l'un des plus purs de toute

la noblesse bretonne, soutenu par l'éclat d'une grande fortune, lui ouvrirait toutes les portes, et la placerait au premier rang.

Humbert, enivré du luxe dont il était entouré, se disait :

— Je suis né pour vivre dans un tel milieu ! Les natures élevées ont besoin d'une existence fastueuse !

Puis, regardant la jeune fille qu'il accompagnait, il constatait qu'elle était jolie, élegante, raffinée... l'écoutant parler, il se disait qu'elle était spirituelle, bien qu'elle n'eût qu'un petit jargon bien léger.

Le dîner fut cordial. Redmann couvait son hôte d'un regard paternel. Rachel, étouffée de nourriture et gênée par son propre poids, s'endormit presque aussitôt que l'on fut rentré au salon. Déborah fit de la musique ; elle chanta, et sa voix parut délicieuse à Humbert, lequel renversé dans un bon fauteuil, fumant un excellent cigare, et dégustant un verre de kummel, pensait décidément que la vie est agréable, pour ceux qui savent se procurer les jouissances nécessaires dont aucun homme intelligent ne saurait se passer !... Très tôt, vers onze heures, Mme Redmann, qui dormait mal dans son fauteuil au son de la musique, parla de rentrer dans sa chambre, et Déborah dut la suivre.

— Voyez quelle vie patriarcale nous menons ! dit-

elle à Humbert, en riant. Mais cela ne durera pas ! Dans quelques semaines, les autres villas seront habitées, et nous voisinerons. On dansera... Il faudra revenir, à ce moment-là !

— Certes, je reviendrai ! s'écria le chevalier, avec une chaleur qui fit sourire Redmann, et rougir Déborah...

La jeune fille sortit avec sa mère.

— Je suppose, dit Redmann, que vous n'allez pas vous coucher maintenant, chevalier. Si vous voulez, nous allons faire un tour dans le jardin. La nuit est claire et très douce. Voyez ! la lune brille d'un éclat extraordinaire... J'aperçois d'ici un rayon sur la mer... C'est féerique.

Redmann avait, dans son commerce journalier avec l'art, appris à aimer ce qui est beau. Humbert regarda avec indifférence le paysage nocturne... les massifs sombres du parc, les allées, qui s'enfuyaient sous les ramures, les futaies qui prenaient une profondeur mystérieuse, les jets d'eau qui, traversés de lumière bleuâtre, semblaient des cascades d'argent liquide...

— Vous n'admirez pas ! dit Redmann, avec une sorte de pitié railleuse. Vous êtes réfractaire aux beautés de la nature ?

Humbert, avec une soudaine décision, se lança en pleine eau...

— Je ne pense, en ce moment, qu'à M[lle] Déborah.

Combien elle est charmante et belle ! Elle mériterait d'être une grande dame.

— Quelle chaleur, mon cher ami !...

— Je n'ose pas dire tout ce que je pense ! reprit lourdement Humbert, inhabile au madrigal.

— Osez, mon cher, osez... vous ne pouvez penser que des choses flatteuses, que je serai charmé de connaître, étant moi-même très fier de ma fille.

— Eh bien ! Mlle Déborah m'a conquis. Vous m'avez donné à entendre que vous désirez la donner à un homme de bonne naissance... D'autre part, vous m'avez plusieurs fois conseillé de me marier. Me voulez-vous pour son mari ? Le nom que je porte est de très antique noblesse de chevalerie. Nous sommes allés aux Croisades, nous, bien réellement, et nous pouvons le prouver, ce que ne pourraient faire beaucoup de gens qui ont cette prétention, et ne remontent même pas à François Ier. Godefroy de Carcabœuf partit avec cent lances pour Jérusalem, à la suite de Philippe-Auguste ; Jean III de Carcabœuf périt au siège d'Antioche. Nous avons le titre de baron, depuis l'an 1100...

Redmann écoutait, avec une vive satisfaction, cette énumération de titres. Il remarquait, et s'en amusait intérieurement, avec quel soin Humbert dressait l'état de sa race, comme s'il reconnaissait implicitement n'avoir d'autre valeur que celle de ses ancêtres.

— Mon cher ami, dit-il, je ne puis vous répondre ainsi, sans avoir réfléchi, consulté Mme Redmann et ma fille ; car d'abord, avant toutes choses, je veux qu'elle choisisse librement et sans contrainte.

— Vous avez bien raison ! s'écria le chevalier ; mais croyez-vous que Mlle Déborah me repousse ?

— Je n'en sais rien... Je le lui demanderai demain.

— Alors, de votre part, pas d'obstacle ?...

— Je n'en sais rien non plus. Je veux réfléchir mûrement, je vous l'ai dit. Demain soir, je vous répondrai. Mais, avant d'aller plus loin, une question ! Vos parents approuveront-ils pleinement votre mariage ?

Le chevalier hésita. Une sueur froide le prit, à l'idée de ce que serait le mépris du baron, pour un simple brocanteur...

— Mon père a quelques préjugés !... balbutia-t-il... Mais j'espère l'amener à accepter...

Redmann interrompit avec un ton de sécheresse et de dureté extrêmes ; car son orgueil de parvenu se révoltait, et ce n'était pas la première fois. Il avait fort bien compris la cause de la longue hésitation de Humbert ; maintenant que celui-ci avait fait vers lui un pas décisif, il pouvait lui parler vivement ; il le fit :

— Écoutez-moi ; et réglons une fois pour toutes

une question qui me tient au cœur. Vous semblez craindre quelque opposition de la part de vos parents. Si cela est, restons-en là. Jamais ma fille n'entrera dans une famille, la tête basse ; si les Carcabœuf sont trop fiers pour s'allier à nous, je ne suis pas embarrassé pour cela, le moins du monde ; et, je vous le répète, il vaut mieux briser là. Vous me parlez de préjugés : c'est le mot exact ; il y a aussi le bon sens et la raison. Monsieur votre père se dira qu'un jeune homme sans position, sans instruction pour s'en faire une, dédaigneux du commerce, et inapte aux carrières libérales, enfin dénué de toute fortune, doit s'estimer très heureux d'être le mari d'une femme belle, honorable et riche. Laissez-moi finir ! Si vous vous mariez à une jeune fille de votre milieu, elle sera aussi pauvre que vous ; ce n'est pas ce que vous cherchez. Bref, dans un mariage bien assorti, chacun des deux conjoints apporte quelque chose à la communauté : l'un a la fortune, l'autre donne un beau nom ; ils sont quittes, et n'ont pas à se croire obligés mutuellement l'un envers l'autre. Voilà ce que je voulais dire. Méditez mes paroles, vous reconnaîtrez que j'ai le droit de prétendre entrer la tête haute dans la famille de mon gendre, et qu'il y aurait manque de dignité à subir des rebuffades... J'exige que votre père me fasse lui-même la demande officielle et assiste à votre mariage, et

que votre sœur soit demoiselle d'honneur de ma fille.

— Ma sœur est entrée au couvent...

— Ah ? Depuis quand ?....

— Depuis mon retour à Paris.

— Mais votre père est de ce monde, lui. J'attendrai sa visite. Puis, écoutez-moi encore ! J'aime jouer cartes sur table. Il faut que vous sachiez nos origines ; elles sont humbles, mais honorables, et comme vous les sauriez toujours, je préfère que ce soit maintenant, et *je veux* que vos parents en soient instruits également.

Humbert, atterré, écoutait... Redmann avait une façon agressive d'avouer sa bassesse d'extraction. Il semblait en être fier, et prendre plaisir à humilier son futur gendre, en lui faisant bien toucher du doigt la différence de niveau social qui était entre eux.

— Mon grand-père était un pauvre savetier allemand...

Humbert bondit.

— Un savetier !... Mais, cher monsieur, pourquoi me faire connaître ces détails, que je préfère ignorer ?

— Je vous ai dit que vous devez savoir, avant tout, qui nous sommes. J'ai débuté très pauvrement. Mon père, lui, était cordonnier à Dresde. Il avait une sombre échoppe dans un quartier misé-

rable ; nous étions là dix enfants, dans une détresse noire ; ce que sont devenus mes frères, je l'ignore ! Il est probable que quelques-uns d'entre eux continuent le métier paternel. Je ne voulus pas me résigner à cette situation ; à douze ans, je faisais déjà du commerce ; j'achetais des chiffons, de vieilles ferrailles, des os, que je revendais avec bénéfices. Plus tard, avec ce que j'avais amassé, j'agrandis mon cercle d'affaires. En même temps je m'instruisais, j'avais le goût des Beaux-Arts, je fréquentais les musées ; je me mis à voyager. Je commençai à faire le commerce qui m'a amené à ma fortune actuelle.

Dire la souffrance d'orgueil du chevalier n'est pas possible... Dix fois, il fut sur le point d'interrompre Redmann, et de lui dire :

— Rompons là !

Il se contint, dans la crainte de se faire un ennemi de cet homme.

— Aujourd'hui, je possède deux millions, continua l'autre. C'est une fortune modeste, je le sais bien. Mais je l'ai faite moi-même, et honorablement. Veuillez noter ceci, monsieur de Carcabœuf. Je n'ai pas voulu seulement vous faire bien connaître l'humilité de ma naissance, j'ai voulu que que vous essayiez de comprendre que j'ai le droit d'être fier, étant parti de si bas, de me trouver où je suis, et sans que dans ma vie il y ait une tare. Je

défie mes ennemis, si j'en ai, de mettre en doute ma parfaite honorabilité. Il y a, à mon sens, lieu de se sentir plus fier d'être monté très haut par sa propre valeur, que d'être descendu très bas, d'une race jadis puissante...

Cela était absolument vrai, mais ne toucha pas pourtant le cœur de Humbert. Il se sentait glacé à ces révélations pénibles pour sa vanité... Épouser la petite-fille d'un savetier, avoir pour beau-père cet homme qui avait, dans sa jeunesse, vendu des peaux de lapin et des chiffons, et pour oncles, de bas artisans, végétant dans une ville allemande.., Il eut une poussée violente de l'orgueil des Carcabœuf, et se dit :

— Non ! Jamais je n'accepterai pareille humiliation...

— Vous connaissez maintenant ma famille. Je ne rougis pas du tout d'avoir été pauvre, d'avoir débuté par des commerces modestes. A présent, ne me parlez pas. Cette histoire vous a un peu bouleversé. Vous êtes élevé dans des idées spéciales, tout-à-fait contraires à la raison et au sens pratique de la vie. Nous sommes dans la lutte, mon cher ami, il faut jeter par-dessus bord le bagage encombrant des vieux préjugés. De nos jours, on ne peut exiger d'un homme que l'honorabilité. Vous êtes un peu refroidi, en ce moment ; mais, après réflexion, vous raisonnerez

probablement suivant le bon sens... Quant à M. le baron de Carcabœuf, vous lui direz tout ceci, car je veux qu'il le sache, et je le lui dirai moi-même, si vous ne le faites pas. Seulement, s'il a quelque hésitation, arrangez-vous de façon à ce que je ne le sache pas. Je suis fier de moi, de ma fille, de ma fortune; je n'accepterais, en aucun cas, de n'être que toléré... Allons! Bonsoir! Vous me répondrez demain. Ah! je dois peut-être aussi vous avouer que, en ma qualité d'Allemand, j'ai fait mon devoir *contre* la France, en 1870. Mais, en vérité, je n'ai aucune haine contre elle!...

Et sur ce dernier aveu, Redmann, quittant rapidement son hôte, rentra dans la maison... Ce départ précipité prouvait qu'il avait une profonde connaissance du cœur humain. Il venait de blesser l'orgueil de Carcabœuf, et son patriotisme. Si, en ce moment, Humbert eût prononcé une parole, c'eût été pour tout rompre. Mais Redmann savait qu'après le premier mouvement, dont il faut se défier, parce qu'il est bon, il y a le second mouvement: celui de l'intérêt personnel.

Faisant la balance entre les deux maux dont il était menacé: la misère sans ressources, et une humiliation connue de lui seul, Humbert se résignerait à ce dernier parti... Et Redmann avait été fort habile en avouant en bloc ses infériorités. Les apprenant une à une, Humbert se fût révolté, à

la fin. Tandis qu'après le premier choc, sa pensée allait s'habituer à tout cela... et il passerait outre.

Il demeura une heure dans le parc, en proie aux pensées les plus pénibles ; l'orgueil froissé, l'humiliation, la colère, le désir de jouir de la fortune qui s'offrait, se combattaient en lui. Comme l'avait jugé Redmann, l'orgueil d'abord l'emporta. Toutes les maximes dans lesquelles il avait été élevé se dressèrent contre la mésalliance, et puis, peu à peu, le calme lui revint. Regardant en face sa situation, le chevalier, tout seul avec lui-même, dut s'avouer son incapacité absolue d'être autre chose qu'un paysan.

Or, retourner là-bas, dans la vieille ferme enfumée et branlante, reprendre les guêtres de toile et le paletot de peau de bique, conduire de nouveau la charrue, passer sa vie sur la triste lande pierreuse, entre son père et sa grand'mère, ayant pour perspective d'épouser quelque fille très noble et sans un sou, et de peiner, comme l'avait fait le baron, pour ne pas mourir de faim avec sa famille, cela était impossible, absolument impossible !... Tout son être se révoltait contre une pareille vie ; sa paresse, son égoïsme, sa vanité injustifiée, tout cela s'opposait à ce parti chevaleresque, mais pas du tout pratique. Et quel désappointement éprouverait le baron, s'il voyait revenir son héritier plus pauvre

qu'auparavant, et dépouillé même de ses espérances!... Et la chanoinesse?... cette bonne Sylvie, qui s'était sacrifiée pour que leur avenir fût glorieux!... Pouvait-il leur infliger pareille désillusion? Non! Il les aimait trop pour cela! Puisque l'on comptait sur lui, pour relever la famille, eh bien! il la relèverait coûte que coûte!

Alors, examinant dans un autre esprit les tares qui l'avaient choqué si fort, il arriva à conclure que chacun n'est responsable que de ses actes. Si le grand-père de Déborah avait été un pauvre savetier de Dresde, elle était, elle, une élégante et charmante femme. Son père avait peut-être volé quelques pendules, en 70; mais il en avait revendu aux Parisiens beaucoup d'autres! il avait quelque peu porté la hotte du chiffonnier, elle portait, elle, des dentelles, des déshabillés de mousseline de soie, et des fourrures de prix. Elle, seule, était en cause.

Jamais le chevalier n'avait exercé à ce point ses facultés intellectuelles. Il raisonnait juste en ceci, que chacun vaut par soi-même et non par ses ancêtres... mais alors, quelle valeur lui restait-il à lui-même? qui jusqu'ici s'appuyait sur celle de Jean III mort au siège d'Antioche, ou de Godefroy, écuyer de Philippe-Auguste!

Assis sur un banc de marbre, à l'ombre d'un groupe d'admirables conifères, il jeta un regard

autour de lui. Le silence n'était troublé que par le bruit de la mer, brisant doucement sur la plage, et par le murmure des jets d'eau, élançant vers le ciel étoilé leurs panaches diamantés par la lumière laiteuse de la lune. Les élégantes lignes de la villa ressortaient en claires valeurs sur la masse vigoureuse des arbres du parc ; les vitraux de la serre scintillaient sous les rayons lunaires ; à travers ses légères charpentes métalliques, on distinguait des feuillages des tropiques, fougères, palmiers, plantes aristocratiques et soignées ; et les gazons des pelouses brillaient des millions de perles que la fraîcheur de la nuit pose sur les brins d'herbe. Tout cela était beau, tout cela respirait le luxe, la certitude de la fortune solidement établie. Au lointain, Humbert entendit s'ébrouer les chevaux, dans leur somptueuse écurie. Il se leva.

— Allons ! Refuser ceci serait fou. Mon père fera comme moi. Il se révoltera d'abord... et il comprendra ensuite... D'ailleurs, Déborah est si belle... Je puis être épris d'elle, il me semble ? Et nul ne peut m'accuser de spéculation pure. Ce ne sera pas la première fois qu'un gentilhomme commet, par amour, une mésalliance...

Sur cette triomphante idée, fatigué d'avoir tant pensé, M. le chevalier rentra dans sa chambre et s'alla coucher.

A cette même heure, le baron, seul dans la vieille ferme, ne pouvait dormir, en pensant à sa mère malade encore, à Bernard en danger de mort, à Sylvie, à Sylvie surtout! dont il s'accusait d'avoir brisé l'avenir et préparé le malheur.

CHAPITRE XVII

Depuis trois semaines Mlle de Carcabœuf, enfermée dans son couvent, n'avait plus entendu parler d'aucun des membres de sa famille. Après son entrevue avec Valérie, la solitude s'était faite autour d'elle ; elle avait demandé qu'on la laissât à elle-même... on lui obéissait. Et, dans cette âme ulcérée par le sentiment de la partialité dont elle fut victime, et de l'inconstance dont elle avait souffert, l'abandon où on la laissait produisait un chagrin cuisant.

On se résignait donc bien facilement à sa disparition? Elle ne manquait pas aux siens... Que disait donc Valérie ?... Son père et grand'mère s'habituaient aisément à se passer de sa présence !... Et une amertume douloureuse se joignait au découragement qui l'avait amenée là. Puis, malgré l'injustice de ce raisonnement, elle se demandait avec anxiété ce qu'ils devenaient. Si grand'mère était guérie ? si elle était retournée à Carnac ?... Était-il

possible qu'elle eût quitté Vannes, sans avoir essayé de voir sa petite-fille ?... Non !... Sans doute, elle était encore malade !... Et le baron ?... Et Bernard ?...

Pour échapper à l'obsession de ces cruelles incertitudes, pour cesser de souffrir, Sylvie se jeta à cœur perdu dans une dévotion exaltée, poussant à l'excesssif toutes les pratiques pieuses en usage au couvent, ne mangeant que tout juste pour ne pas succomber à l'inanition, et ne dormant quelques heures que vaincue par la fatigue. La supérieure était sa parente à un degré éloigné, et se nommait Mme de Roche, en religion mère Sainte-Thérèse ; elle la fit venir un jour; elle lui dit :

— Ma chère enfant, depuis que vous êtes parmi nous, je vous étudie avec sollicitude, et je dois vous dire que vous ne me paraissez pas avoir la vocation religieuse.

La chanoinesse, stupéfaite, murmura :

— Ai-je manqué à quelqu'un de mes devoirs ?

— Oui ; vous avez manqué au devoir d'être heureuse de vivre ici. Pour les exercices ordonnés par la règle, vous les avez accomplis avec une exactitude scrupuleuse, mais vous n'avez pas ce calme, cette quiétude, indice du contentement intérieur de l'âme qui a trouvé enfin le repos qu'elle cherchait. Vous vous jetez avec fureur dans les privations excessives. Vous vous soutenez à peine, parce que vous ne dor-

mez ni ne mangez plus. Vous passez des heures à la chapelle, dans une exaltation fiévreuse, et vous sortez de là, tantôt abattue, comme après une crise nerveuse, tantôt les yeux brillants, les nerfs agités et vibrants. Or, l'exaltation tombe tôt ou tard, et il ne reste ensuite que le dégoût. Il vaut mieux être dans le monde une femme pieuse, une bonne mère de famille, une fille dévouée, que d'être au couvent une mauvaise religieuse, c'est-à-dire une femme qui s'est réfugiée dans une résolution extrême, pour fuir des chagrins qu'elle ne s'est pas senti le courage de surmonter...

Sylvie, humiliée, attristée aussi, car la clairvoyance de la supérieure lui ouvrait les yeux à elle-même, baissa la tête pour cacher des larmes involontaires.

— Ne pleurez pas ! C'est parce que je vous aime, que je veux vous arrêter sur le seuil, avant que la porte se soit refermée sur vous. D'ailleurs ce devoir d'analyser les caractères que j'ai à diriger, je le remplis avec toutes celles qui veulent essayer de pénétrer ici. Beaucoup de jeunes filles se trompent elles-mêmes de bonne foi, et prennent pour la vocation religieuse un chagrin d'un moment... J'ai vécu dans le monde... et je suis de l'âge de votre grand'mère... mon enfant, vous eussiez mieux fait de rester près d'elle. Là était votre premier devoir. Si vous aviez souffert de quelque déception, vous deviez

trouver en vous le courage d'en surmonter l'amertume.

Sylvie demanda :

— Voulez-vous me permettre de rester encore quelque temps ; je tâcherai d'être ce que vous voulez.

— Soit ! Mais plus de ces austérités exagérées, plus de ces jeûnes, qui en trois semaines vous ont pâlie, changée, amaigrie, au point que vous êtes méconnaissable... vous avez l'air d'une femme qui se suicide !...

Et sur ces mots, dits sévèrement, la mère Sainte-Thérèse congédia, d'un geste, la chanoinesse. Un moment après, la tourière vint avertir celle-ci qu'on l'attendait au parloir.

— Est-ce la dame qui vint une fois déjà ? demanda-t-elle ?

— Non, c'est un monsieur...

— Mon père sans doute ?

— Oh non, il m'a paru jeune !

Sylvie était très faible. Elle eut un éblouissement. Et si la tourière ne l'eût retenue par le bras, elle fût tombée...

— Que vous prend-il ?

— Je ne sais... J'ai jeûné ce matin...

— Vous en faites beaucoup trop !... dit nettement la tourière. Cela ne durera pas. Et vous ne resterez même pas ici. J'ai vu ça tant de fois !

Sylvie ne l'écoutait plus. Se raidissant pour ne pas s'évanouir, elle marchait vers le parloir... Et aucun doute ne restait en elle... Ce devait être Bernard, qu'elle allait voir... Elle n'analysa pas l'émotion qu'elle éprouvait ; elle crut que c'était de l'indignation. Elle entra dans la grande pièce, et de l'autre côté de la grille, aperçut une silhouette masculine... mais ses yeux troublés ne distinguèrent rien. L'homme s'avança :

— Bonjour, Sylvie ! J'espère que tu vas bien ?

Elle soupira... Un sentiment d'accablement, quelque chose comme ce que l'on peut ressentir en se retrouvant encore vivant après une chute, anéanti et hors d'état de parler, succéda à son émotion... Ce n'était que le chevalier.

Il la contempla avec stupéfaction... et, bien qu'il fût un homme égoïste, il tressaillit... Était-ce sa sœur ? ou quelque malheureuse phtisique n'ayant plus de vivant que les yeux, d'éclat fiévreux, dans un visage émacié, pâli, aux traits tirés, à l'expression découragée !

— Ma pauvre chanoinesse. Tu es malade ?...

— Mais non ! Je suis très bien...

— Très bien ? Tu n'es que l'ombre de toi-même... Il ne faut pas rester ici. Tu en mourrais...

Elle eut un geste d'indifférence.

— Ce serait plus tôt fini ! murmura-t-elle.

Ceci alla remuer tout au fond de l'âme de Hum-

bert, ce qu'il pouvait avoir de bon... très peu de chose ! Mais enfin, il faut constater à l'honneur de la nature humaine, que presque tous les êtres, même les plus mauvais, ont un point sensible.

— Allons ! s'écria-t-il avec brusquerie. Qu'est-ce que cela ? Tu me fais beaucoup d chagrin, Sylvie ! Je te le jure, si j'avais pensé que ta générosité envers moi te coûterait si cher, je ne l'eusse pas acceptée...

— Je suis très heureuse, et tu n'as aucun reproche à te faire ! dit-elle, touchée d'une émotion semblable chez son frère.

— Écoute, reprit-il, tu as fait une sottise, en t'enfermant dans un couvent ; ta nature est contraire à la vie cloîtrée. Il faut sortir d'ici, et sans retard. Ne m'objecte pas qu'il ne te reste aucune ressource. Je vais pouvoir te rendre d'ici à trois mois ce que tu m'as prêté, et même la somme avec laquelle tu as dégagé la ferme. De la sorte, tu jouiras d'une petite fortune, tu seras libre, tu vivras à ta guise, tu pourras t'organiser uue existence agréable.

— L'argent ne peut rien pour moi ! murmura la chanoinesse.

Mais Humbert ne l'écoutait pas. Il venait de penser que son élan de tendresse allait amener tout naturellement la conversation sur l'objet de sa visite.

— Écoute-moi, ma bonne petite Sylvie ! supplia-

t-il d'un ton qui surprit sa sœur. Je suis venu pour demander ton appui auprès de mon père. Il s'agit, en ce moment, pour moi, de l'avenir de toute ma vie. J'aime une jeune fille adorable...

— Ah ! dit la chanoinesse, redevenant Mlle de Carcabœuf, et subitement galvanisée. Tu songes à te marier ?

— Justement ! La jeune fille que je désire épouser est jolie, élégante, bien élevée et très riche.

Sylvie pinça les lèvres.

— Son père est deux fois millionnaire, continua le chevalier. Il vient d'acheter la villa du prince d'Ast, ses chevaux, ses voitures. C'est admirable. J'y ai passé deux jours, j'en reviens ébloui... Et Déborah est exquisement belle !

— Déborah ? Singulier nom ! Quelle est sa famille ?

— Elle est la fille de M. Redmann, mon ami, dont tu m'as entendu parler... Il a été très bon pour moi.

— Un commerçant !

— Redmann se retire des affaires. Et ce n'était pas un boutiquier ; il faisait le haut commerce.

— En quoi consistait ce haut commerce ?

— Il était marchand d'antiquités, rue La Fayette.

Les seuls marchands d'antiquités que Sylvie eût vus jamais, étaient des sortes de regrattiers de basse catégorie, cumulant le commerce des chif-

fons et de la ferraille, avec celui des merrains de toutes sortes achetés à vil prix aux ventes des pauvres paysans. Ce mot ne pouvait lui représenter que de braves gens fort malpropres, vivant au milieu de loques sordides et de meubles déboités, ayant à leur porte des montagnes d'os et de peaux de lapins, qu'ils allaient acheter en ville, en portant un sac sur leur dos. Cette pauvre chanoinesse était une sauvage. Elle n'avait rien vu. Cela lui donnait des intransigeances malheureuses. Elle s'indigna.

— Un marchand de vieux meubles! dit-elle. Et cette demoiselle s'appelle Déborah Redmann?... C'est un nom allemand, ceci!

— M. Redmann est d'origine allemande, c'est vrai! Quant à son extraction, elle est humble, et je vais te la dire, car je viens te demander de parler de cela à mon père. M. Redmann, très honorablement, m'a mis au courant de tout... en me disant qu'il veut que ma famille soit bien prévenue à l'avance, et l'accueille sans morgue. Je te prie de penser que je suis dénué de tout, et que, dans ce mariage, je trouve une fortune inespérée et une femme charmante... Je ne puis espérer trouver une fille de notre caste, qui ne soit aussi pauvre que moi.

— Arrive au fait!... dit impatiemment Sylvie. Cela te paraît difficile! Ces gens sont-ils des faux-monnayeurs?

— Ils sont très honorables !.. Seulement, ils ont commencé très modestement. Le père de M. Redmann était... fabricant d'objets en cuir, à Dresde, et son grand-père était... mon Dieu, pour employer le mot dont il se sert lui-même... il était savetier... Enfin, M. Redmann a servi contre la France, en 1870. Chère amie, tu te recules avec horreur. Mais j'aime Déborah. Elle est née en France ! et elle aime la France !

— Oui, ces vautours rapaces aiment la France, puisqu'ils la dévorent, autant qu'ils le peuvent... cela sort de son fumier, vient chez nous se gorger d'or... et, en vérité, cela trouve un gentilhomme, pour les aider à dépenser gaiement leurs ducats ! La grandeur de la noblesse, autrefois, était de défendre la patrie : maintenant, donc, elle s'alliera à ses ennemis ?

— Quelle exagération ! La fortune de Redmann a été très honorablement gagnée ! Et il aime la France, je te le répète !

— Récapitulons ! dit nettement la chanoinesse. Petite fille d'Allemands, savetiers et marchands de ferrailles, fille d'un homme qui a contribué à humilier notre pays ; millionnaire, il est vrai. Et tu l'aimes ! tu l'adores !...

De toute sa hauteur, la chanoinesse laissa tomber sur le chevalier un regard chargé d'un mépris indicible... Lui, frémissant, se tut. Leurs

yeux se rencontrèrent une minute, et la chanoinesse dit d'un ton que nulle parole ne saurait rendre.

— Et c'est pour celui-ci, que j'ai renoncé à tout !.. même à Bernard !... Un Carcabœuf !...

Sans une autre parole, elle sortit, hautaine, écrasante de dédain... Humbert, anéanti, la regarda traverser lentement la salle, en traînant sur les dalles sa longue robe de laine blanche... Elle disparut sans bruit... Et il semblait que c'était le bon génie des Carcabœuf, qui s'en allait ainsi, l'honneur, la loyauté, la fierté de la race, qui, indignés, se détournaient et disparaissaient pour jamais.

Et si forte fut cette impression qu'elle pénétra même l'âme peu sensitive du chevalier... Une humiliation profonde, puis une colère, une révolte furieuse l'empoignèrent ; il donna sur la grille un violent coup de poing, et murmura :

— Tragédienne !...

Mais des larmes de rage lui brûlaient les paupières, et il sortit comme un fou, sans savoir ce qu'il faisait.

En retournant dans sa cellule, Sylvie fut rencontrée par la mère Sainte-Thérèse ; elle était si profondément enfoncée dans ses pensées, qu'elle ne reconnut pas la supérieure. Celle-ci, lui voyant une physionomie singulière, dit :

— Que vous arrive-t-il ?...

La chanoinesse leva les yeux, reconnut son interlocutrice, mais oublia complètement le milieu où elle se trouvait.

— Ce que j'ai ! répliqua-t-elle amèrement. Je viens de voir le chevalier... et d'éprouver la plus poignante désillusion... Vous êtes notre parente... vous comprendrez... Je puis vous dire tout. Il veut se marier. Et savez-vous quelle personne il prétend épouser ? La petite-fille d'un savetier allemand !... C'est cela, dont il prétend faire une baronne de Carcabœuf !...

Elle eut un rire bref, ses yeux étincelaient, ses lèvres tremblaient.

— Ce garçon est un abominable drôle !... dit Mme de Roche, oubliant la mère Sainte-Thérèse... Mais le baron ne va pas laisser commettre une semblable mésalliance...

— Non ! Seulement Humbert se passera de sa permission, voilà tout. N'êtes-vous pas indignée vous-même ?

La supérieure se ressaisit.

— Ma chère Sylvie, dit-elle avec fermeté, ce que je vois me prouve de plus en plus que vous ne pouvez être une bonne religieuse. Les vanités du monde vous touchent trop vivement. Si vous aviez l'humilité suffisante, vous ne vous indigneriez pas ; vous accepteriez les choses avec soumission. Vous êtes

trop la chanoinesse de Carcabœuf pour devenir l'une des nôtres... Je vais écrire à votre père aujourd'hui... Ne me répondez pas ! Sortez !

Force fut à Sylvie d'obéir ; mais sa colère était si grande contre le chevalier que ceci passa presque inaperçu d'elle. Restée seule, elle songea à ce qu'allait éprouver son père et grand'mère, en apprenant le projet d'Humbert. Elle fit le compte des chagrins, des angoisses, des inquiétudes, des sacrifices que leur avaient coûtés les ambitions du chevalier... ou plutôt leur orgueil de famille, et pour aboutir à ceci ! Son cœur se gonflait d'amertume et de mépris.

Et tout à coup une parole attristée, prononcée autrefois par grand'mère, lui revint en mémoire.

— Je désire que tu ne sois pas punie de ton orgueil.

Grand'mère avait dit cela, lorsque Valérie s'était mariée, et que la chanoinesse l'avait repoussée loin d'elle... Eh bien ! l'heure de l'expiation était venue... Expiation cruelle, car elle était une humiliation...

Ironie du sort !... Les Carcabœuf avaient repoussé Valérie, parce qu'elle épousait le fils du colonel Le Braz, une famille honorée de tous, mais sans titre de noblesse... Le chevalier de Carcabœuf, lui, épousait Déborah Redmann ! Une race aux doigts crochus, éclose sur le fumier d'un ghetto

allemand, allait être greffée sur leur arbre généalogique.

La chanoinesse serra les dents.

— Lâche!... murmura-t-elle, qui pour avoir de l'or vend ce qui n'est pas à lui !... l'honneur et le nom de ses ancêtres !

CHAPITRE XVIII

Le lendemain, Sylvie fut appelée en présence de la mère Sainte-Thérèse, qui lui dit d'un ton très affectueux :

— Ma chère fille, vous allez quitter l'habit que vous portez, et reprendre les vêtements que vous aviez lorsque vous êtes venue ici, il y a quatre semaines.

Sylvie n'essaya pas de protester ; elle savait que ce serait inutile ; et peut-être aussi, durant les longues heures de la nuit qui venait de s'écouler, avait-elle fini par voir clair dans son propre cœur ?

— J'ai écrit à votre père ; mais on me répond qu'il ne peut venir vous chercher. Je vais, en conséquence, vous faire reconduire à la maison qu'habite votre grand'mère dans cette ville...

— Grand'mère est encore malade ?

— Elle est mieux. !...

— Et mon père ? pourquoi ne peut-il venir me chercher ?

— Je ne sais. On ne me le dit pas.

La chanoinesse, prise d'une inquiétude des plus vives, songea au coup violent qu'avait dû porter à son père l'énoncé des projets de Humbert.

— Voyez, ma pauvre enfant, dans quels malheurs peut nous plonger un orgueil exagéré, dit la supérieure d'un ton de pitié affectueuse. Vous n'avez pas fini de souffrir. Celui même pour lequel vous avez, sans hésiter, sacrifié votre avenir et celui de votre fiancé, vous inflige l'humiliation la plus cruelle. Et c'est sur lui que vous faisiez reposer tout l'avenir de votre famille... Adieu !... ou plutôt au revoir! je pense que vous viendrez ici quelquefois, et je serai heureuse de vous voir, car je vous estime et je vous aime. Vous avez un caractère droit et fier... et ceci, je l'espère, vous guérira de la morgue qui était en vous...

Mme de Roche embrassa affectueusement sa petite cousine.

— Embrassez aussi pour moi votre grand'mère. Dites-lui que j'eusse été heureuse de vous garder, si vous n'eussiez dû en être malheureuse, vous...

Une heure plus tard, Sylvie arrivait à la maison de l'oncle Adhémar. Grand'mère pouvait se lever maintenant. Elle arrivait même à faire quelques pas dans la chambre. Lorsque la chanoinesse l'aperçut, auprès de la fenêtre ouverte sur un jardin où fleurissaient des roses, son cœur se gonfla :

— Oh ! chère grand'mère ! si longtemps sans vous voir ! s'écria-t-elle, en serrant dans ses bras Mme de Carcabœuf.

Celle-ci la retint près d'elle, et la regardant, dit :

— Tu reviens changée comme si tu avais failli mourir... tu as été malade ?

— Non, grand'mère, seulement la vie du couvent est très différente de celle que j'avais menée jusqu'alors. J'étais habituée au grand air.

— Te voilà pâle, les yeux cernés et fiévreux... reprit grand'mère, d'un ton de chagrin et d'inquiétude. Il faut me promettre d'être courageuse, ma petite-fille. Tu m'as fait tant de peine en me quittant, ne m'en fais pas maintenant en devenant malade.

Sylvie pleura, ce qu'elle n'avait pas fait depuis plus d'un mois ; et cette crise de larmes lui détendit les nerfs et lui fit du bien. Grand'mère, sans parler, lui caressait les cheveux d'une main douce... Elles ne se dirent plus rien à propos de l'entrée de Sylvie au couvent...

La chanoinesse, lorsqu'elle fut plus calme, reprit :

— Humbert a-t-il vu mon père ?

Grand'mère frémit.

— Oui, dit-elle ! mais ne me demande pas de détails sur cette horrible scène... Mon pauvre Armand est cruellement puni de sa partialité pour ce garçon détestable... Ils se sont bravés en ma présence.

Ton père, naturellement, a dit ce qu'il devait dire; que jamais il ne consentirait à un mariage pareil ! Pour moi, ce qui me révolte, ce n'est pas seulement le fait que ce Redmann a débuté modestement... Il faut se guérir de l'orgueil. Nous voyons par nous-mêmes quel mal il peut causer... mais je ne puis admettre un homme qui a fait contre nous cette horrible guerre!... Tu ne te souviens pas de cela, toi ! tu ne sais pas!... tu ne peux savoir ce que contient de honte, de douleurs, de colère, ce mot : l'Invasion !... Un Carcabœuf... noblesse d'épée, fait alliance avec un tel homme... Ne parlons pas de cela. C'est odieux !... et cet abominable petit drôle, par une fourberie stupide, prétend faire croire que c'est par amour qu'il veut épouser cette fille... De l'amour, lui? et avec quoi en aurait-il? a-t-il en lui une pensée généreuse ? a-t-il éprouvé jamais un sentiment autre que l'égoïsme, le désir de jouir, la paresse et la lâcheté ?

Frémissante, Sylvie écoutait grand'mère, dont la parole saccadée, la physionomie sévère, l'œil brillant, disaient toute l'indignation intérieure.

— Et mon père ? demanda-t-elle.

— Il est ici... tu vas le voir... le pauvre homme ! il vient de choir de si haut, qu'il en est encore tout froissé et étourdi.

Le baron, auquel on avait annoncé que sa fille était revenue, entra accompagné d'une personne que Sylvie ne connaissait pas, et qui était Louis Le Braz.

— Te voici revenue, mon enfant, dit M. de Carcabœuf d'une voix lasse. J'en suis heureux. Toi, du moins, tu me resteras.

Il regarda Sylvie. Saisis de douleur et de surprise, le père et la fille se contemplèrent. Elle, peinée de l'abattement de son père... Depuis ces quelques semaines, il avait vieilli de plusieurs années ; autrefois, il se tenait droit, presque roide, la tête fière, l'œil hardi ; maintenant courbé, le regard morne, la physionomie indifférente... Il s'anima, pourtant, en voyant l'ombre de ce qu'avait été sa fille, cette femme blême aux traits amincis, aux yeux trop grands, aux mains diaphanes.

— Mais tu es très malade, Sylvie, qu'as-tu ?...

— De la tristesse, du découragement !... et c'est tout ! murmura-t-elle, lisant dans les yeux de son père combien il la trouvait changée.

Le Braz et grand'mère, le cœur serré, contemplaient ces deux victimes d'un orgueil insensé ; et Mme de Carcabœuf dit :

— Tu ne connais pas ton cousin, le mari de Valérie ; il a été, pour moi, affectueux et bon comme un fils. Il a remplacé nos enfants qui nous abandonnaient.

La chanoinesse salua cérémonieusement.

— Je vous remercie, Monsieur.

Louis ne parut pas remarquer cette réserve, il dit :

— J'espère que Valérie pourra revenir dans quelques jours. Le danger est passé.

Sylvie s'aperçut que grand'mère faisait à son petit-fils signe de se taire.

— Le danger ? interrogea-t-elle. Valérie est en danger ?

— Elle l'a été ! répliqua Le Braz, malgré le geste de grand'mère. Elle s'est exposée en soignant M. de Fourcade.

— Bernard !... Bernard est malade ! dit Sylvie avec un cri d'angoisse qui tortura grand'-mère.

— Il a été mourant ! Rassurez-vous, il est hors de danger ! ajouta vivement Louis, en voyant Sylvie faiblir. Il avait une fièvre contagieuse. Personne pour le soigner. Alors, Valérie s'est dévouée. Depuis vingt-deux jours elle est à Lannion.

— Oh ! ma bonne petite Valérie ! murmura la chanoinesse avec tout son cœur.

— Oui ! elle vous aime, malgré la dureté que vous avez eue pour elle !... continua impitoyablement Louis. Quant à M. de Fourcade, il était déjà mourant lorsque vous lui avez écrit.

— C'est pour cela qu'il n'a pas répondu ! sanglota Sylvie, affolée.

Le Braz, par la force des choses, avait pris un rôle prépondérant. Il disait tout ceci à la jeune fille, avec une singulière âpreté. Il voulait frapper sur cette âme hautaine une série de coups violents, afin de voir ce qu'elle valait.

— Vous voyez que vous avez été injuste, en accusant votre fiancé ! continua-t-il.

— Oh ! oui, injuste, abominable, s'écria-t-elle avec véhémence. Mais j'ai assez souffert pour que l'on me pardonne... Il était mourant ! et pourquoi ne m'a-t-on rien dit ? ajouta-t-elle, se tournant vers son père.

— Qu'eussiez-vous fait ?

— Ce qu'a fait Valérie. Ce que je vais faire à présent que je sais... Le soigner moi-même.

— Il est trop tard !

— Louis, taisez-vous, ordonna grand'mère.

— Non ! il faut qu'elle sache ! Il faut que Mlle de Carcabœuf sache que l'on ne joue pas impunément avec tous les sentiments de fierté et de dignité des autres. Il faut qu'elle sache que l'on n'a pas le droit d'avoir un orgueil si prompt au mépris. M. de Fourcade a lu vos lettres, Mademoiselle. Il a pu voir à quel point vous avez été injuste et passionnée, dans vos accusations, et combien facilement vous l'avez cru indigne de vous. Lorsque Valérie lui apprit que vous étiez au couvent, il dit : « C'est bien, je ne veux plus la voir. Elle a choisi elle-même. Je ne veux plus penser à elle ! »

Sylvie ne prononça pas une parole ; elle ne se révolta pas ; elle ne rappela pas cet étranger au respect des convenances ; elle ne lui demanda pas de quel droit il lui disait brutalement ces choses cruelles

et blessantes. Elle demeura une minute les yeux fixés sur lui, le regard étincelant, les lèvres tremblantes... Mais, évidemment, elle ne pensait pas à sa blessure d'orgueil. Elle pensait à Bernard mourant, et qui ne voulait pas la revoir. Sans qu'un mot lui vînt aux lèvres, elle sortit... et les assistants demeurèrent muets eux-mêmes durant un moment...

— Vous avez eu tort, Louis, de lui dire ceci...

— Il fallait que ce fût fait, et sans tergiversations, grand'mère. C'est le seul moyen de réédifier ce bonheur brisé...

— Puisqu'il ne l'aime plus ! répliqua le baron.

— On dit cela ! On le croit ! Mais ce n'est pas vrai ! répliqua Louis. Il n'est pas si aisé de cesser d'aimer. Et je n'étais pas fâché de savoir ce qu'elle vaut.

— Eh bien ! Que jugez-vous ?

— Elle a fièrement reçu le coup... Son âme est énergique... Je l'ai admirée... Mais attendons. Voyons ce qu'elle fera...

La chanoinesse avait encore son chapeau et son manteau de voyage ; en sortant de la chambre de grand'mère, elle consulta sa montre, et quittant la maison, se dirigea rapidement vers la gare. Elle agissait avec l'allure décidée d'une femme qui a pris une résolution dont rien ne la détournera.

— Le train pour Lannion est-il parti ? demanda-t-elle, en arrivant au débarcadère.

— Non, Madame, vous avez encore trois minutes.

Elle avait juste la somme nécessaire au voyage. Quelques minutes plus tard, installée seule, dans le wagon qui l'emportait vers cette petite ville qu'elle ne connaissait pas, l'idée lui vint, pour la première fois, qu'elle était partie sans même prévenir grand'-mère.

Une seule pensée s'était emparée de son esprit, celle de voir Bernard immédiatement. Non pas, pour faire revivre les choses passées et mortes... Sans doute, il ne l'aimait plus. Et rien ne ferait revivre la tendresse qu'il avait eue pour elle. Mais elle pouvait du moins reconquérir son estime, en reconnaissant ses torts... et en lui faisant comprendre sous l'empire de quelles pénibles circonstances, elle en était arrivée à douter de lui... Et puis, en apprenant qu'il était malade, elle n'avait plus rien calculé. Elle était partie, tout simplement.

Elle trouva sans peine la maison de Mme Le Mœur. Cette bonne vieille, lorsqu'elle lui demanda à voir Bernard, répliqua :

— Il est très faible, Madame, on ne peut pas le voir... Mais vous êtes peut-être de sa famille ?

— Oui ! Je veux le voir ! répéta brièvement la chanoinesse.

— Voulez-vous me dire votre nom. Je vais lui demander s'il consent à vous recevoir ?

— Inutile ! J'irai sans être annoncée.

Et, disant ceci, la chanoinesse s'avança vers l'escalier conduisant au premier étage. Mme Le Mœur se mit en travers.

— Vous ne passerez pas, sans que je sache votre nom.

Sylvie l'écarta d'un geste impérieux. A ce moment, la porte du premier étage fut ouverte, et la jeune fille aperçut sa cousine, qui, entendant Mme Le Mœur parler d'un ton courroucé, venait s'enquérir de ce qui se passait...

Valérie, apercevant la visiteuse, descendit l'escalier en courant, et s'écria :

— Sylvie !... Toi ici ?...

Mme Le Mœur essuya ses lunettes, et murmura d'un air de satisfaction :

— Ah ! C'est Sylvie !... Je ne suis pas fâchée de la connaître.

Valérie, émue au dernier point, serra sa cousine dans ses bras.

— Tu as quitté le couvent, en apprenant qu'il était malade... Tu nous reviens pour n'y plus retourner...

— Oui, dit Sylvie... Et je ne puis assez te remercier de ce que tu as fait pour lui... Pourras-tu me pardonner d'avoir été si méchante et si dure envers toi ?...

— Ah, ma pauvre chanoinesse, est-ce que l'on ne pardonne pas tout aux gens que l'on aime !

— C'est donc aussi la chanoinesse! murmura Mme Le Mœur avec étonnement.

— Je viens pour le voir, reprit Sylvie. Je sais, ton mari m'a dit que Bernard ne m'aime plus, et qu'il ne veut plus penser à moi... Il me repoussera sans doute. Mais rien ne m'arrêtera. Je le verrai. Je veux lui dire quel est mon remords de l'avoir jugé si mal... Et puis, qu'il sache aussi combien j'étais malheureuse et abandonnée de tout le monde, lorsque je lui ai écrit cette abominable lettre. Tu veux bien que j'aille tout de suite le voir?

— Ah! certes, je le veux! s'écria Valérie. Tu es courageuse et loyale, de sorte que l'on t'aime malgré tout!...

Bernard était installé dans un fauteuil auprès de la fenêtre. Il allait beaucoup mieux, c'est-à-dire que, depuis longtemps, le délire l'avait quitté, et, le danger s'éloignant, il sentait la vie renaître en lui. Mais il n'éprouvait pas ce sentiment de bien-être et de repos qu'éprouvent généralement les convalescents...

Le sentiment qui l'avait dominé tout d'abord, était l'indignation et la révolte d'une âme fière, qui se voit méconnue par ce qu'elle a de plus cher... Depuis le jour où, lisant les lettres de Sylvie, il avait vu que, rompant brusquement leurs projets d'union, elle oubliait, en une heure de colère et d'orgueil blessé, toutes les preuves d'attachement et de loyauté qu'il

lui avait données depuis des années, cette idée torturante ne le quittait plus, empoisonnant pour lui la joie de se sentir revivre...

Durant huit jours, il n'avait pas souffert même que Valérie prononçât le nom de Sylvie ; il essayait de l'oublier, ce nom d'une femme qui lui avait apporté tant de tristesses, d'inquiétudes, et qui finissait par le rejeter loin d'elle, en l'accusant de bassesse, sans même daigner l'entendre...

Mais, ensuite, après la première colère, voici que, malgré lui, l'affection ancienne lui revenait au cœur. Il plaidait contre lui-même la cause de Sylvie, mieux qu'elle n'eût pu le faire. Il le savait, les défauts de son caractère étaient le fait de l'éducation qu'on lui avait donnée. Cet orgueil démesuré, le baron le lui avait inculqué, en l'habituant dès l'enfance à se croire d'une race et d'une essence supérieures ; lorsqu'elle avait cru sa dignité outragée, elle avait dans un accès de passion et de révolte, brisé leur avenir, sans s'arrêter à la pensée qu'elle pouvait être injuste.

Mais ensuite ? N'avait-elle pas regretté ?... N'attendait-elle pas chaque jour, derrière la grille de ce couvent où elle s'était réfugiée, qu'il allât la reprendre, puisqu'elle était sa fiancée, sa femme ?...

Et, avec les jours qui s'écoulaient, la miséricorde et la tendresse revenaient au cœur de Bernard. Il oubliait l'injure d'un moment de colère, pour se

souvenir des longues années d'affection et de confiance en lui, et aussi des qualités qui donnaient à Sylvie un charme si pénétrant, que, jamais, il le sentait bien, il n'arriverait à l'oublier, après l'avoir aimée. Cette franchise absolue, cette loyauté, cette énergie, cette fierté même, qui la rendaient intransigeante pour toute bassesse... Et puis aussi son complet désintéressement.

Car ce qu'il avait prévu était arrivé... Ces deux hommes, qui devaient l'aimer et la protéger, l'avaient dépouillée de tout. De sorte que, pour tout refuge, il lui restait la cellule d'un couvent cloîtré... Il relut les deux lettres de Sylvie... il les relut dix fois, il analysa le sentiment qui avait dicté chaque mot... Il comprit... Il reconstitua presque le drame qui avait dû se passer dans le cœur de cette pauvre femme...

Sollicitée par son père, honteuse de résister à ses ordres, et de paraître attacher un prix exagéré à l'argent, elle s'était retournée vers son fiancé, l'appelant à son secours, lui demandant de décider tout de suite de leur sort... Pas de réponse à cet appel. Bernard se figurait quelle avait dû être son anxiété pendant ces trois jours d'attente vaine.

— Les autres la poussaient sans relâche, par tous les arguments possibles, pensait-il. Reproches, prières, railleries, rien n'a dû être épargné... Et pouvait-elle penser que j'étais malade, au point de ne

pouvoir la prévenir... Ce sont eux... C'est ce misérable Humbert, le principal coupable...

Pendant que Valérie lui lisait, à haute voix, des livres qu'il n'écoutait pas, il roulait ces pensées dans sa tète, et en arrivait à ne plus trouver en lui que de l'indulgence pour ce qu'elle lui avait fait souffrir, et de l'indignation pour ceux qui l'avaient torturée moralement, jusqu'à jeter peut-ètre le premier doute dans son cœur.

— Je saurai cela ! murmura-t-il, au moment où Valérie descendait chez Mme Le Mœur. Je le saurai ! Seule, elle n'eût jamais douté de moi. Ce doit être Humbert qui, impatient d'en finir, et voulant la dépouiller, a trouvé bon de m'accuser de rapacité. Il triomphe à présent. Sa sœur, au couvent, n'a droit à rien... Elle est morte ! Qu'on n'en parle plus !... Nous verrons cela, chevalier !... Et si elle s'est jetée là, par désespoir, se voyant rejetée par son père, dépouillée par son frère, abandonnée par moi, elle doit être malheureuse... Cela, je ne le veux pas...

Un pas rapide retentit dans l'escalier. Sans qu'il sût pourquoi, Bernard prêta l'oreille... On parlait à voix basse. On s'arrêta avant d'ouvrir la porte, comme si l'on hésitait.

— Qui donc est là ? demanda-t-il.

— C'est moi, Bernard !...

Anéanti de surprise, il vit entrer Sylvie ; elle s'avança vers lui...

— Je sais, dit-elle d'une voix mal assurée, que vous ne m'aimez plus, que vous ne voulez plus me voir... Je ne vous imposerai pas ma présence, seulement je voulais vous dire combien je suis désespérée de vous avoir insulté par des soupçons indignes de vous... Je devais vous connaître, cependant ! mais on me disait que votre silence était une preuve de mépris... Alors, j'ai été folle... J'ai écrit cette lettre. J'ai su, il y a quelques heures seulement, que vous avez été malade...

— Si vous m'aviez aimé, vous n'eussiez pas douté de moi !... dit Bernard. Vous ne n'aimez pas, voilà tout !

Valérie s'approcha de la chanoinesse qui chancelait de faiblesse et d'émotion. Elle dit :

— Ne soyez pas injuste, Bernard !... Regardez-la !... et dites-moi votre pensée. Est-ce l'abandon de sa fortune, ou le chagrin de vous perdre, qui l'a changée ainsi !

Bernard s'émut... il regarda sa fiancée... Sa pâleur qu'il avait attribuée d'abord à l'émotion de l'entrevue, son amaigrissement, l'éclat fiévreux de ses yeux, le tremblement de ses lèvres, tous ces changements qui avaient douloureusement impressionné grand'mère et le baron, le frappèrent au cœur. Il pâlit... Il fut saisi d'une crainte horrible de la perdre, qui emporta tout ce qui restait de sa rancune.

— Mon Dieu !... Sylvie ... Vous êtes malade !...

— Non dit-elle. J'ai été triste et découragée. Et puis dans ce couvent, on manque d'air.

— Comme vous êtes changée murmura-t-il, le cœur serré d'angoisse, recherchant dans ce visage aimé, l'expression résolue et gaie de sa Sylvie d'autrefois.

— Oui ! j'ai souffert !

A ce mot, tout fut oublié ; il se représenta les persécutions auxquelles elle avait été en butte, et qui lui avaient persuadé qu'elle n'avait plus qu'à disparaître... Il s'approcha d'elle, la serra dans ses bras, et dit d'un ton résolu, et retenant avec peine des larmes qui lui venaient aux paupières :

— Vous ne souffrirez plus ! Vous êtes à moi, je vous garderai contre tous !...

— Vous m'aimez donc encore, Bernard ?

— Croyez-vous qu'il soit si aisé de cesser de vous aimer ?..

Valérie, riant et pleurant, s'écria :

— Je suis, je crois, aussi heureuse que le jour où je suis devenue Mme Louis Le Braz. Si vous m'en croyez, vous n'attendrez pour vous marier aussi, que le temps nécessaire pour guérir Bernard, et redonner à Sylvie une figure moins blême... Je vais te soigner, Sylvie, et dans deux mois, je veux assister à votre mariage... Bon ! Elle s'évanouit !...

Sylvie, au grand effroi de Bernard, perdait connais-

sance. On lui fit respirer de l'éther. Mme Le Mœur accourut et offrit ses services. La chanoinesse reprit ses sens.

— N'ayez pas peur! murmura-t-elle essayant de sourire. C'est la suite de cette secousse nerveuse ; et je crois que j'ai faim ! Je n'ai pas mangé depuis quarante-huit heures !

— Seigneur ! cria Mme Le Mœur. Je vais chercher un bouillon.

— On ne mange donc pas, dans ce couvent? interrogea Valérie.

— Si... mais je voulais suivre la règle très sévèrement.

— Voilà l'explication de cette pâleur de poitrinaire ! s'écria Valérie avec indignation. Tu te laissais mourir de faim, tout simplement. C'était une façon d'en finir en peu de temps avec la vie.

— J'étais si seule ! murmura la chanoinesse, pendant que Bernard, bouleversé au delà de toute expression, prenait une de ses mains et la baisait avec ferveur.

Mme Le Mœur apporta une tasse de bouillon, et Valérie reprit :

— Maintenant, Sylvie, tu vas aller te reposer dans ma chambre, et essayer de dormir. Et vous, mon cher malade, si vous voulez m'obéir, comme vous l'avez fait jusqu'à présent, vous vous installerez dans ce fauteuil, et nous allons reprendre la lecture des

Mémoires du chanoine Moreau. Nous en étions au siège de Qimper, en 15...

Peu de jours après, Bernard put être transporté à Vannes, où il acheva sa convalescence, entre Sylvie et grand'mère. Sans qu'il le sût, Louis Le Braz faisait des démarches, en vue de son avancement. Ces démarches furent couronnées de succès, et le jeune armateur put annoncer à son futur cousin la nomination tant désirée, qui allait permettre de conclure le mariage sans délai.

Le même jour, Sylvie reçut un gros paquet cacheté, contenant une somme de cinquante mille francs... et une lettre de Humbert.

« Je te rends l'argent que tu m'as prêté, disait le chevalier, et en même temps, je t'annonce mon mariage avec Déborah Redmann. Mon père, pour éviter que je lui fisse des sommations, a fini par donner son consentement. Je ne doute pas que, plus tard, il arrive à comprendre que nous ne sommes pas déchus, mais au contraire relevés par ce mariage. Tu le comprendras toi-même, et tu trouveras en moi un bon frère, disposé à te rendre service, s'il le fallait absolument. Cependant, je dois te prévenir d'avance qu'il ne faudrait pas fonder de grandes espérances, d'après l'état apparent de ma fortune; car mon beau-père m'impose un contrat si serré, que, plusieurs fois, tout a failli se rompre, et je ne pourrai disposer de rien, sans l'assentiment de ma femme!... »

Honteuse que cette lettre eût pu être écrite par son frère, la chanoinesse hésita à la montrer à Bernard. Elle le fit cependant.

— C'est un triste personnage ! déclara le jeune homme ; mais il est peut-être préférable qu'il ait fait ce mariage. Qui sait où eût pu l'entraîner le désir de jouir... Il sera riche. Cela lui suffit.

Grand'mère hocha la tête, après avoir vu la lettre.

— Je savais, dit-elle, que le baron a fini, en horreur du scandale, par céder...

— Nous ne le voyons plus ! dit la chanoinesse. Il se cache dans la vieille ferme, loin de nous, qui l'aimons...

— Il avait mis sa vie dans son orgueil de famille ! murmura grand'mère ; voici que cet orgueil est abattu par la bassesse du dernier de sa race... Le mot de la vie n'est pas : orgueil... mais indulgence et bonté !...

FIN

Imprimerie BUSSIÈRE. — Saint-Amand (Cher).